ALLI

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

n. d. c.

SCAFFALE 16

PLÚTEO 1

N.° CATENA 5

# BIBLIOTHEQUE
## *DE*
# SOCIÉTÉ,

# BIBLIOTHEQUE
## DE
# SOCIÉTÉ,

*CONTENANT des Mélanges intéreſſans de Littérature & de Morale ; une Elite de Bons Mots, d'Anecdotes, de traits d'Humanité ; un Choix d'Obſervations & de Jeux de Phyſique ; quelques Cauſes & Procès peu connus ; des Poëſies dans tous les genres ; des Contes en proſe, puiſés dans les meilleures ſources ; enfin, des Divertiſſemens de Société.*

TOME QUATRIEME.

*A LONDRES ;*

*Et ſe trouve à* PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXXI.

66043

# CHANSONS.

Il eſt un âge où l'on s'ignore ;
Le cœur ne peut rien voir encore ;
C'eſt une nuit :
Le tendre Amour eſt notre aurore ;
Sitôt qu'on voit ſes feux éclore,
Un beau jour luit.

Celle que j'aime eſt-elle abſente ?
Hélas ! mon ame eſt languiſſante ;
C'eſt une nuit.
Sitôt que je la vois paroître,
Je ſens, je ſens mon cœur renaître ;
Un beau jour luit.

D'ou vient, disoit Lucas, qu'on voit entre les Rois
Toujours maille à partir, toujours quelque anicroche ?
Morgué, parmi nous, sans reproche,
Je vivons mieux d'accord, nous autres Villageois.
En voici la raison, ce me semble,
Lui répondit Grégoire, en esprit fort :
Le moyen qu'ils soyons d'accord,
Ils ne buvont jamais ensemble.

CHARMANT Bacchus, pour toi je renonce à l'Amour.
Vois tout ce que j'ai fait pour te faire ma cour.
J'ai quitté la tendre Nanette ;
J'ai brûlé ce matin des lettres de Manon ;
J'ai rendu le portrait de la jeune Lisette ;
Il ne me reste plus qu'une bague à Fanchon,
Que je m'en vais troquer contre un tire-bouchon.

ENTRE le vin & ma maîtreſſe
Je ne ſçaurois faire de choix ;
Je ne puis vivre ſans tendreſſe,
Et je me meurs, ſi je ne bois.
Chacun d'eux m'anime & m'engage.
Le plaiſir en eſt différent :
Iris m'en donne davantage ;
Le vin m'en donne plus ſouvent.

CES deux ſœurs, d'égale beauté,
De tous les cœurs ont fait partage :
Je garde ſeul ma liberté
Parmi ce public eſclavage.

Tout ce qu'on voit de précieux,
En leurs perſonnes ſe raſſemble ;
Ce qui m'a ſauvé de leurs yeux,
C'eſt qu'elles ſont toujours enſemble.

Ainſi mon eſprit ſuſpendu
Ne ſe déclare pour aucune ;
Mais j'étois un homme perdu
Si je n'en euſſe connu qu'une.

ENVAIN Iris eſt toujours plus cruelle;
D'un feu toujours nouveau je me ſens enflammer.
Je ne puis me faire aimer d'elle,
Ni me défendre de l'aimer.
Le cœur le plus ſauvage à ſes yeux devient tendre;
Ne peut-elle l'être à ſon tour?
Dieux, qui fîtes ſes yeux pour inſpirer l'amour,
Avez-vous fait ſon cœur pour s'en défendre?

Air : *Nous autres bons Villageois.*

ON file, avant d'être époux,
Le tiſſu de ſon eſclavage;
L'Amant eſt rampant & doux,
Le Ver à ſoie eſt ſon image.
Dans ſes propres nœuds renfermé,
Il devient froid, inanimé;
Mais bientôt forçant ſa priſon
Il s'envole en Papillon.

Au bord d'un Pré, je tenois par les aîles
Un Papillon, j'admirois ſes couleurs;
Celles des fleurs étoient moins belles.
Philis, par ſubtilité,
Lui rendit la liberté.
Vole, dit-elle, & quitte ce rivage;
Si mon Berger t'y voyoit plus long-tems
Exercer tes jeux inconſtans,
Il pourroit t'imiter & devenir volage.

L'AMOUR nous parle par vos yeux;
Il nous flatte, il nous touche:
Il folâtre dans vos cheveux,
Il rit dans votre bouche.
Par tout, en vous, ce Dieu vainqueur
Se préſente avec grace;
Quoi! ſeulement dans votre cœur
N'auroit-il point de place?

Air : *Je vous le donne.*

POUR la Doguine,
Qu'un autre ſe laiſſe enflammer ;
Si je n'avois pas vu Tontine,
Je pourrois me laiſſer charmer
Par la Doguine

Sur ſon viſage,
Mille petits trous pleins d'appas ;
Des amours ſont le tendre ouvrage ;
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur ſon viſage.

Sa gorge ronde,
Eſt de marbre, à ce que je crois :
Car morrel encor dans le monde
N'a vu que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

CE gage précieux de mon ardeur extrême,
A l'Amour autrefois a ſervi de bandeau;
Et ce Dieu, de ſon front l'a détaché lui-même
Pour mieux voir aujourd'hui ſon triomphe nouveau,
Et pour en orner ce que j'aime,
Et pour en orner ce que j'aime.

Air : *Que je regrette mon amant.*

QUAND vous venez dans nos Vergers,
Voyez les maux que vous y faites :
Vos yeux font mourir les Bergers,
Et votre goſier les Fauvettes.
Qui chantera donc le Printems,
S'il n'eſt plus d'Oiſeaux ni d'Amans ?

Air : *Margot ſur la brune.*

BACCHUS & Sylvie
Ont partagé ma vie ;
Bacchus & Sylvie
M'occupent tour à tour.
Mais à mon âge,
On devient ſage,
Et ſans partage mon dernier jour
Doit ſe conſacrer à l'amour.

OISEAUX, ſi tous les ans vous quittez nos climats,
Dès que le triſte Hiver dépouille nos bocages,
Ce n'eſt pas ſeulement pour changer de feuillages,
Et pour éviter nos frimats.
Mais votre deſtinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la ſaiſon des fleurs,
Qu'à la ſaiſon des fleurs ;

Et quand elle eſt paſſée,
Vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année,
Afin d'aimer toute l'année.

Air : *De Joconde.*

C'EST le ſentiment général
De toute la Sorbonne,
De faire le bien pour le mal,
Comme Dieu nous l'ordonne :
Je voudrois par un ſaint deſir
Pour la jeune Climène,
Lui donner autant de plaiſir
Qu'elle m'a fait de peine.

Air : *Ton humeur eſt Catherine.*

FAIS-NOUS brûler de tes flammes,
Amour, c'eſt l'unique bien ;
Qu'il eſt doux d'unir deux ames !
Mais pour former ce lien,
Tendres Amans, pour Notaire,
Ne prenez que le plaiſir,
Pour témoins, que le myſtère,
Pour Prêtre, que le deſir.

## *Le Vieillard enjoué.*

Je voudrois à mon âge,
(Il en ſeroit tems)
Être moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en uſage,
D'un Vieillard bien ſage,
Tous les ſentimens.
Je voudrois du vieil homme
Etre ſéparé.
Le morceau de pomme
N'eſt pas digéré.
Gens de bien, gens d'honneur;
A votre ſçavoir faire
Je livre mon cœur;
Mais laiſſez entière
Et libre carrière
A ma belle humeur.

CE Serin, belle Iris, que vous teniez en cage,
S'eſt envolé dans d'autres lieux.
L'ingrat étoit l'objet de vos plus tendres vœux;
Mon cœur étoit jaloux de ſon doux eſclavage.
Si comme lui j'étois heureux,
Je ne ſerois pas ſi volage.

*Sur un Général chez qui l'Auteur étoit placé pour dîner, entre ſa maîtreſſe & ſa fille, toutes deux fort jolies.*

QUE notre Général eſt ſage!
Que d'eſprit! que de jugement!
Nous admirons également
Son choix & ſon ouvrage.

QU'EN tête-à-tête on eſt heureux
Avec l'objet qu'on aime !
Lorſque l'on croit n'être que deux,
L'Amour fait le troiſième.

PARDEVANT le Dieu de Cythère,
Qui pour le moins vaut un Notaire,
Belle Eglé, voulez-vous former
Une promeſſe reſpective :
Moi, de vivre pour vous aimer,
Vous de m'aimer pour que je vive.

CESSEZ de vous plaindre des Dieux
Qui vous ont fait petite ;
Loin d'être un défaut à mes yeux
C'eſt pour vous un mérite ;
J'en appelle à l'antiquité
Contre quiconque en raille :
Les trois Graces en vérité
Etoient de votre taille.

Air : *De tous les Capucins du monde*

JE veux une femme accomplie,
Qui, pour plaire, ſe multiplie
Avec tant d'art & d'agrément
Qu'on puiſſe éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaiſirs du changement,
Juſques dans la conſtance même.

## *A Madame la Ducheſſe de la Vallière.*

AUTREFOIS un Temple étoit;
La fête en eſt paſſée;
Chaque Amant y répétoit
Sa plus douce penſée.

Si ce Temple ſe r'ouvroit,
Pour ce tant doux myſtère,
Que de fois on entendroit:
J'adore la Valhère !

## *L'Egalité des Conditions.*

D'ADAM nous ſommes tous enfans ;
La choſe eſt très-connue ;
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue.
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après dînée.

## *La Dormeuſe.*

RÉVEILLEZ-VOUS, belle Dormeuſe,
Si ce baiſer vous fait plaiſir ;
Mais ſi vous êtes ſcrupuleuſe,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous éveille ;
Favoriſez ma trahiſon.
Vous ſoupirez...., Votre cœur veille ;
Laiſſez dormir votre raiſon.

Pendant que la raiſon ſommeille,
On aime ſans y conſentir,
Pourvu qu'Amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le ſentir.

FOIN de la paix, s'écrioit en courroux
Une fillette de Nanterre :
Nos Amans devenoient époux
De crainte d'aller à la guerre.
Vive la paix, dit une autre à ſon tour,
Pour un Amant j'en aurois douze ;
C'eſt avec eux qu'on fait l'amour :
Mais il eſt fait quand on épouſe.

## *Chanſon de M. Piron.*

UN certain Evêque a repris
Et puni ma jeuneſſe ;
Mais le Roi Très-Chrétien a pris
Le ſoin de ma vieilleſſe ;
L'Hiſtoire n'en finiroit pas ;
En deux mots je l'achève :
La Croſſe m'avoit mis à bas ;
Le Sceptre me relève.

Air : *Le jeune Berger qui m'engage.*

Du Dieu qui fait que l'on ſoupire,
Ceſſez d'appréhender les feux ;
Iris, on a tort de vous dire,
Qu'il rend tous les cœurs malheureux.
On peut à ſes ardeurs divines
Céder ſans de fâcheux retours ;
Quoique la roſe ait des épines,
On ne s'y bleſſe pas toujours.

Ecoute, Amant triſte & jaloux,
Ce que je te conſeille.
Tu n'aimes pas tant les yeux doux
Que j'aime ma bouteille ;
Ainſi que je la traite, apprends
A traiter ta Bergère ;
Je la quitte dès que je ſens
Qu'elle devient légère.

Air : *Le jeune Berger qui m'engage.*

ENFIN la charmante Liſette,
Senſible à mon cruel tourment,
A bien voulu deſſus l'herbette
M'accorder un heureux moment.
Preſſé d'une charge ſi belle,
Tendre gazon, relevez-vous :
Il ne faut qu'une bagatelle,
Pour alarmer mille jaloux.

VOUS n'avez pas, humble fougère,
L'éclat des fleurs qui parent le Printems.
Mais leurs beautés ne durent guère ;
Les vôtres plaiſent en tout tems.
Vous offrez des ſecours charmans
Aux plaiſirs les plus doux qu'on goûte ſur la terre.
Vous ſervez de lit aux Amans ;
Aux Buveurs vous ſervez de verre.

*Autre, à feue Madame Louiſe-Henriette de Bourbon Conti, Ducheſſe d'Orléans.*

Vous ne devez tenir compte à perſonne
De ſon reſpect, de ſon attachement :
Mais ſçachez gré du tourment qu'on ſe donne
Pour vous cacher un autre ſentiment.

Le connois-tu, ma chère Eléonore,
Ce tendre enfant qui te ſuit en tout lieu ;
Ce foible enfant, qui le ſeroit encore
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu ?
C'eſt par ta voix qu'il étend ſon empire ;
Je ne le ſens qu'en voyant tes appas.
Il eſt dans l'air que ta bouche reſpire,
Et ſous les fleurs qui naiſſent ſous tes pas.
Qui te connoît, connoîtra la tendreſſe.
Qui voit tes yeux, en boira le poiſon.
Tu donnerois des ſens à la ſageſſe,
Et des deſirs à la froide raiſon.

RÉVÉREND Père Confeſſeur,
J'ai fait des vers de médiſance.

*Le Confeſſeur.*

Contre qui ?

*D'Alibray.*

Contre un Profeſſeur.

*Le Confeſſeur.*

La perſonne eſt de conſéquence !
Contre qui donc ?

*D'Alibray.*

Contre Montmaur.

*Le Confeſſeur.*

Dites votre *Confiteor.*

# SONNETS.

## *La Femme & le Procès.*

La femme & le procès ſont deux choſes ſemblables.
L'une parle toujours, l'autre n'eſt ſans propos.
L'une aime à tracaſſer, l'autre hait le repos;
Tous deux ſont déguiſés, tous deux impitoyables.

Tous deux par beaux préſens ſe rendent favorables;
Tous deux des Supplians rongent juſques à l'os;
L'une eſt un profond goufre, & l'autre eſt un chaos
Où ſe brouille l'eſprit des hommes miſérables.

Tous deux ſans rien donner, prennent à toutes mains;

Tous deux en peu de tems ruinent les humains ;
L'une attiſe le feu, l'autre allume les flammes ;
L'une aime le débat, & l'autre les diſcords :
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords,
Il faudroit qu'aux procès il mariât les femmes.

## *La Belle matineuſe.*

Le ſilence regnoit ſur la terre & ſur l'onde,
L'air devenoit ſerein, & l'Olympe vermeil ;
Et l'amoureux Zéphir, affranchi du ſommeil,
Reſſuſcitoit les fleurs d'une haleine féconde.
L'Aurore déployoit l'or de ſa treſſe blonde,
Et ſemoit de rubis le chemin du ſoleil ;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il ſoit jamais venu pour éclairer le monde.
Que la jeune Philis au viſage riant,
Sortant de ſon Palais plus clair que l'Orient,

Fît voir une lumière & plus vive & plus
belle.
Sacré flambeau du jour, n'en ſoyez point
jaloux,
Vous parûtes alors auſſi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant
vous.

## *Eve coquette.*

LORSQU'ADAM vit cette jeune beauté,
Faite pour lui d'une main immortelle.
S'il l'aima fort, elle de ſon côté
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas
cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité,
Je crois qu'il fût une femme fidelle:
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un ſeul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux:
Car bien qu'Adam fut jeune & vigoureux,
Bien fait de corps, & d'eſprit agréable;
Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable
Que d'être femme & ne pas caqueter.

SUPERBES monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaſte ſtructure
A témoigné que l'art, par l'adreſſe des mains
Et l'aſſidu travail, peut vaincre la nature.

Vieux Palais ruinés, chef-d'œuvres des Romains,
Et les derniers efforts de leur Architecture,
Colyſée, où ſouvent ces peuples inhumains
De s'entr'aſſaſſiner ſe donnoient rablature.

Par l'injure des tems vous êtes abolis,
Ou, du moins, la plûpart vous êtes démolis.
Il n'eſt point de ciment que le tems ne diſſoude.

Si vos marbres ſi durs ont ſenti ſon pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, ſoit percé par le coude?

## *L'habile Homme.*

Cy gît qui fut de belle taille,
Qui ſçavoit danſer & chanter,
Faiſoit des Vers vaille que vaille,
Et les ſçavoit bien réciter.

Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Héros compter;
Même il auroit donné bataille
S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la guerre,
Des Cieux, du globe de la Terre,
Du Droit civil, du Droit canon;

Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes.
Etoit-il honnête homme? Oh! non.

## *Ce que c'eſt que l'Amour.*

QUAND, d'un eſprit ſage & diſcret,
Toujours l'un à l'autre on défère ;
Quand on ſe cherche ſans affaire,
Et qu'enſemble on n'eſt point diſtrait ;

Quand on n'eut jamais de ſecret
Dont on ſe ſoit fait un myſtère.
Quand on ne cherche qu'à ſe plaire ;
Quand on ſe quitte avec regret ;

Quand prenant plaiſir à s'écrire,
On dit plus qu'on ne penſe dire,
Et ſouvent moins qu'on ne voudroit ;

Qu'appelez-vous cela, la belle ?
Entre nous deux cela s'appelle,
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

## *Autre ſur un Avorton.*

Toi qui meurs avant que de naître,
Aſſemblage confus de l'être & du néant,
Triſte Avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à ſon tour,
Funeſte ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeſte victime.

Laiſſe-moi calmer mon ennui,
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'hui,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute eſt ſuivie.

Deux tyrans oppoſés ont décidé ton ſort;
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

## *Les douceurs de la vie privée.*

S'ÉLÈVE qui voudra par force ou par adreſſe
Juſqu'au ſommet gliſſant des grandeurs de la Cour:
Moi, je veux, ſans quitter mon aimable ſéjour,
Loin du monde & du bruit rechercher la ſageſſe.

Là, ſans crainte des Grands, ſans faſte & ſans triſteſſe,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour;
Je verrai les ſaiſons ſe ſuivre tour à tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieilleſſe.

Ainſi lorſque la mort viendra rompre le cours
Des bienheureux momens qui compoſent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, ſolitaire.

Qu'un homme eſt miſérable à l'heure du trépas,
Lorſqu'ayant négligé le ſeul point néceſſaire,
Il meurt connu de tous, & ne ſe connoît pas.

## *Autre de Desbarreaux.*

GRAND Dieu, tes jugemens ſont remplis d'équité;
Toujours tu prends plaiſir à nous être propice:
Mais j'ai fait tant de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera, qu'en bleſſant ta juſtice.

Ouï, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice:
Ton intérêt s'oppoſe à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périſſe.

Contente ton deſir, puiſqu'il t'eſt glorieux;
Offenſe-toi des pleurs qui coulent de mes yeux;
Tonne, frappe, il eſt tems; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périſſant, la raiſon qui t'aigrit :
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jeſus-Chriſt ?

## *Peinture de la Cour.*

SERVIR le Souverain, ou ſe donner un maître ;
Dépendre abſolument des volontés d'autrui ;
Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit être ;
Pour un peu de plaiſir, ſouffrir beaucoup d'ennui ;
Ne témoigner jamais ce qu'en ſon cœur on penſe ;
Suivre les favoris, ſans pourtant les aimer ;
S'appauvrir en effet, s'enrichir d'eſpérance ;
Louer tout ce qu'on voit, mais ne rien eſtimer ;

Entretenir un Grand d'un diſcours qui le flatte ;
Rire de voir un chien, careſſer une chatte ;
Manger toujours fort tard, changer la nuit en jour ;

N'avoir pas un ami, bien que chacun on baiſe ;
Etre toujours debout, & jamais à ſon aiſe,
Fait voir en abrégé comme on vit à la Cour.

## *Autre de Des Iveteaux.*

Avoir peu de parens, moins de train que de rente ;
Rechercher en tout tems l'honnête volupté ;
Contenter ſes deſirs, conſerver ſa ſanté,
Et l'ame de procès, & de vices exempte.

A rien d'ambitieux ne mettre ſon attente,
Voir les ſiens élevés en quelque dignité ;
Mais ſans beſoin d'appui, garder ſa liberté,
Crainte de s'engager à rien qui ne contente.

Des Jardins, des Tableaux, la Muſique,
des Vers,
Une table amuſante, & de peu de couverts;
Avoir bien plus d'amour pour ſoi que pour
ſa Dame;

Etre eſtimé du Prince, & le voir rarement,
Beaucoup d'honneurs ſans peine, & peu
d'enfans ſans femme;
Fait attendre, à Paris, la mort tout douce-
ment.

## *Prodiges de l'eſprit humain.*

TIRER du ver l'éclat & l'ornement des Rois,
Rendre par les couleurs une toile parlante,
Empriſonner le tems dans ſa courſe volante,
Graver ſur le papier l'image de la voix.

Donner aux corps de bronze une ame fou-
droyante,
Sur les cordes d'un luth faire parler les
doigts,
Sçavoir apprivoiſer juſqu'aux monſtres des
bois,
Brûler avec un verre une Ville flottante.

Fabriquer l'Univers d'atômes aſſemblés,
Lire du firmament les chiffres étoilés,
Faire un nouveau ſoleil dans le monde chymique ;

Dompter l'orgueil des flots, & pénétrer partout ;
Aſſujetir l'Enfer dans un cercle magique :
C'eſt ce qu'entreprend l'homme, & dont il vient à bout.

## *Dialogue de deux Compères à la Meſſe.*

BONJOUR, Compère André : — Bonjour, Compère Gille.
Comment vous portez-vous ? — Bien, & vous ? — A ſouhait.
Puis-je ouir cette Meſſe ? — Elle eſt tout votre fait :
Le Prêtre n'en eſt pas encore à l'Evangile.

— Voulez-vous qu'au ſortir nous déjeûnions en ville ?

— Tope. — Nous en mettrons Sire Ambroiſe & Rolait.

— D'accord. — Il ne nous faut qu'un bon cochon de lait.

— Ah ! vous n'y ſongez pas, c'eſt aujourd'hui Vigile.

— Vigile ? A demain donc, je ſuis pour les jours gras.

A propos, on m'a dit que le voiſin Lucas Epouſe votre... — Point, j'ai découvert ſes dettes.

— Où vend-on de bon vin ? — Tout proche l'Hôtel-Dieu.

— Grand merci. — Prêtez moi, de grace, vos lunettes.

— Oh, oh, la Meſſe eſt dite, adieu, Compère, adieu.

## *Apollon & Daphné.*

Je ſuis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorſque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il étoit orné).

Je ſuis le Dieu des Vers, je ſuis bel eſprit né;
Mais les Vers n'étoient point le charme de la belle.
Je ſçais jouer du luth, arrêtez. Bagatelle;
Le luth ne pouvoit rien ſur ce cœur obſtiné.

Je connois la vertu de la moindre racine;
Je ſuis, n'en doutez point, Dieu de la Médecine.
Daphné couroit plus vîte à ce mot ſi fatal.

Mais, s'il eût dit: Voyez quelle eſt votre
conquête:
Je ſuis un jeune Dieu, beau, galant, li-
béral;
Daphné, ſur ma parole, auroit tourné la
tête.

# MADRIGAUX.

Et la Fable & la vérité
Font voir ce que peut la beauté.
Adam, trop épris de ſes charmes,
Renonce à de céleſtes biens;
Pâris met l'Aſie en alarmes,
Et fait périr tous les Toyens.
C'eſt une pomme infortunée
Qui, d'une affreuſe deſtinée,
Fit tomber ſur eux le courroux
En voyant ces attraits ſi doux
Dont les Graces vous ont ornée;
Adam l'auroit priſe de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

## *A Madame la Princeſſe de ****

SOUVENT un air de vérité,
Se mêle au plus groſſier menſonge;
Cette nuit, dans l'erreur d'un ſonge,
Au rang des Rois j'étois monté:
Je vous aimois alors & j'oſois vous le dire;
Les Dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté;
Je n'ai perdu que mon Empire.

JE m'étois fait de vous une idée admirable;
Sur la foi d'un ſimple récit,
Je vois plus qu'on ne m'en a dit,
Vous êtes cent fois plus aimable,
Et de tout l'Univers vous méritez les vœux;
Mais quelques qualités dont vous ſoyez pourvue,
Je ne crois pas fort malheureux
Ceux qui ne vous ont jamais vue.

## *A Madame de....*

Deux Héros * différens, l'un ſuperbe & ſauvage,
L'autre touiours aimable & toujours amoureux
A l'immortalité prétendent tous les deux;
Mais pour être immortel il faut votre ſuffrage.
Ah! ſi de tous les deux vous euſſiez vu le jour,
Plus juſtement leur gloire eût été célébrée.
Henri quatre pour vous auroit quitté d'Eſtrée;
Et Charles douze auroit connu l'amour.

J'étois déjà dans l'automne de l'âge,
Et vers l'hiver avançant chaque jour,
Je devenois plutôt triſte que ſage;
La jeune Iris m'a donné de l'amour,
Le beau printems eſt pour moi de retour.

* Henri IV & Charles XII Roi de Suède.

DEPUIS que mes tourmens ne vous ſont
plus cachés,
Vous m'avez dit cent fois que mon amour
vous touche,
Et cent fois vos beaux yeux ſur les miens
attachés,
M'en ont plus dit que votre bouche.
A languir cependant je me vois condamné;
Sans que vous ſoulagiez ma peine;
Vous ne m'aimez point, Liſimène,
Vous n'aimez que l'amour que vous m'avez
donné.

QUE n'ai-je eſprit, gentilleſſe, beauté!
Non pour m'offrir à quelqu'autre bergère:
Car vous m'avez conquis ma liberté;
Non pour paroître en Cour, je ſuis ſincère;
Non pour ſçavoir débrouiller une affaire,
Car au Palais ne ſont mes rendez-vous:
Mais pour pouvoir apprendre l'art de plaire,
Autant qu'il faut pour être aimé de vous!

## *Le Paſſant & la Tourterelle ; Dialogue.*

*Le Paſſant.*

QUE fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle ?

*La Tourterelle.*

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidèle.

*Le Paſſant.*

Ne crains-tu point que l'Oiſeleur
Ne te faſſe mourir comme elle ?

*La Tourterelle.*

Si ce n'eſt lui, ce ſera ma douleur.

TOINETTE, si jadis le Diable,
Quand il tenta votre Patron
Eût pris votre figure aimable,
Je crois que la tentation
Eût été plus redoutable,
Que le Saint eût été vaincu,
Et seroit devenu coupable
S'il n'avoit eu votre vertu.

DANS nos hameaux il est une bergère,
Qui soumet tout au pouvoir de ses loix.
Ses graces orneroient Cythère ;
Le Rossignol est jaloux de sa voix.
J'ignore si son cœur est tendre :
Heureux qui pourroit l'enflammer !
Mais qui ne voudra pas aimer
Ne doit ni la voir ni l'entendre.

PLUS inconſtant que l'onde & le nuage
Le tems s'enfuit ; pourquoi le regretter ?
Malgré la pente volage
Qui le force à nous quitter,
En faire uſage
C'eſt l'arrêter.
Goûtons mille douceurs ;
Et ſi la vie eſt un paſſage,
Sur ce paſſage au moins ſemons des fleurs.

AU tems heureux où regnoit l'innocence,
On goûtoit en aimant mille & mille douceurs ;
Et les amans ne faiſoient de dépenſe
Qu'en ſoins & qu'en tendres ardeurs.
Mais aujourd'hui ſans opulence
Il faut renoncer au plaiſir.
Un amant qui ne peut dépenſer qu'en ſoupirs,
N'eſt plus payé qu'en eſpérance.

Aux Autels du tyran des morts
D'une tremblante main je conſacre ma lyre;
Je ne chantois que pour Thémire,
Thémire a vu les ſombres bords.
Tendres concerts, charmant délire;
Faites place à d'autres tranſports,
Une douleur muette & ſombre
Des larmes qui partent du cœur,
Ne chercher, ne ſentir, ne voir que mon malheur:
Voilà le ſeul tribut que je dois à ſon ombre;
Soyez les garans de ma foi,
Lieux redoutés où repoſe ſa cendre:
Il n'eſt plus aujourd'hui d'autre plaiſir pour moi,
Que les pleurs qu'en ſecret je viens ici répandre.

CE n'eſt qu'aux champs qu'Amour eſt ſans feintiſe.
Toujours enfant, il n'y paroît que nud.
Mais à la Cour, toujours il ſe déguiſe,
Changeant ſa voix & ſon air ingénu.
Ce ſont deux Dieux; l'un diſcret, retenu;
Fidèle, craint de ſe faire connoître:
L'autre, volage, & charmé de paroître
Aux yeux de tous, fait briller ſon flambeau.
Qui le voudra, ſerve ce dernier maître;
Je veux ſervir l'autre juſqu'au tombeau.

ARRACHEZ de mon cœur le trait qui le déchire:
Ingrate Iris, vous voulez que j'expire
Sous l'extrême rigueur de votre injuſte loi.
Je meurs ſans murmurer, puiſque c'eſt votre envie:
Mais quand j'aurai perdu la vie,
Qui vous aimera comme moi?

PROJET flateur d'enchanter une belle ;
Soins concertés de lui faire la cour,
Galans écrits, ſermens d'être fidèle,
Airs empreſſés, vous n'êtes point l'Amour;
Mais ſe donner ſans eſpoir de retour,
Par ſon déſordre annoncer que l'on aime;
Reſpect timide avec ardeur extrême,
Perſévérance au comble du malheur;
Dans ſa Philis n'aimer que Philis même:
Voilà l'amour : mais il n'eſt qu'en mon cœur.

SOLITAIRES témoins de ma ſecrette peine ;
Echos, qui ſoupirez avec moi dans ces bois;
Tirſis vous fait-il quelquefois
Répéter le nom de Climène !
Je voudrois lui cacher le trouble de mon cœur :
Mais s'il répond à ma tendreſſe extrême,
Chers confidens de ma ſincère ardeur,
Echos, dites-lui que je l'aime.

NE trouver rien de beau que vous,
Sans ceſſe ſonger à vos charmes,
Etre chagrin, être jaloux,
Répandre quelquefois des larmes,
N'avoir point de repos ni la nuit ni le jour;
Eſt-ce de l'amitié, Philis, ou de l'amour?

DANS l'univers tout aime, tout deſire;
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le Papillon vole avec légéreté,
Un autre Papillon l'attire.
Les fleurs en s'agitant ſemblent ſe careſſer,
Et le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embraſſer.
Les Oiſeaux ſont charmés de pouvoir ſe répondre;
Et le doux murmure des eaux
Eſt cauſé par pluſieurs ruiſſeaux
Qui ſe cherchent pour ſe confondre.

La plus aimable des Bergères
Enchaîne mon cœur ſous ſes loix :
Heureux ! dans nos ardeurs ſincères,
Nous égalons le ſort des Rois.
Un verd gazon nous ſert de trône ;
Nos vergers comblent nos deſirs,
L'émail de nos prés nous couronne,
Et nos tréſors ſont nos ſoupirs.

Dieu d'amour, auteur de ma peine,
Deviens celui de mes plaiſirs.
Fais que mon aimable Climène
Soit favorable à mes deſirs.
Pour l'enflammer, prends ton flambeau ;
Rends ſon ardeur extrême ;
Mais ſonge à mettre ton bandeau,
Ou crains d'aimer toi-même.

## *L'Amour à Pſyché.*

JE ſuis le Dieu des Cœurs, des Graces & des Ris :
Et ſur tant de beautés qu'on voit ici paroître,
C'eſt moi qui vous donne le prix.
Le Dieu d'amour doit s'y connoître.
J'ai quitté mon bandeau, pour pouvoir déſormais,
Chaque inſtant, admirer tant de graces nouvelles;
Et pour ne vous quitter jamais,
J'ai moi-même coupé mes aîles.

RIEZ, charmante jeuneſſe,
Des leçons que fait ſans ceſſe;
Contre les tendres deſirs,
La raiſon aux airs ſévères.
Hé! ſont-ce là ſes affaires?
Se connoît-elle en plaiſirs?

SI les maux de l'abſence & de l'amour jaloux
Se faiſoient ſentir parmi vous,
Roſſignols, j'aimerois votre tendre ramage;
Mais vous chantez le bonheur de vos feux;
C'eſt inſulter un malheureux;
Ah! ne chantez pas davantage.

QU'ON puiſſe oublier ce qu'on aime,
Et qu'un fatal éloignement
Ebranle le cœur d'un amant;
Non celà ne ſe peut, j'en juge par moi-même.
Je ſonge à mon Iris & la nuit & le jour;
Je ſoupire après ſon retour,
Et je connois bien que l'abſence
Eſt un prétexte à l'inconſtance
Plutôt qu'un remède à l'amour.

JE ne changerois pas pour la coupe des Rois
Le petit verre que tu vois :
Ami, c'eſt qu'il eſt fait de la même fougère
Sur laquelle cent fois
Repoſa ma Bergère.

TIRCIS vous apprend des Chanſons
Où le cœur s'intéreſſe ;
Et ſes agréables leçons
Inſpirent la tendreſſe ;
Fuyez ce chant doux & trompeur,
C'eſt un poiſon funeſte.
L'oreille eſt le chemin du cœur,
Et le cœur l'eſt du reſte.

CET amant qu'on préſume
Etre bien avec vous,
Vous l'aimez par coutume :
Je n'en ſuis point jaloux,
Non plus que d'un époux.

## *A Madame de....*

Vos yeux ſont beaux, mais votre ame eſt
plus belle.
Vous êtes ſimple & naturelle;
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez
de tous.
Si vous euſſiez été du tems de Gabrielle,
Je ne ſçais pas ce qu'on eût dit de vous;
Mais on n'auroit point parlé d'elle.

Quoi! toujours, raiſon trop ſévère,
Tu t'oppoſes à mes deſirs
Et viens troubler tous mes plaiſirs!
Vois-tu cette bougie? Imite ſa lumière:
Elle anime nos yeux, & ce charmant re-
pas.
Eclaire mes plaiſirs, & ne les trouble pas.

Si le nom de l'amour, belle Iris, vous fait peur,
A celui d'amitié je feindrai de descendre;
Mais je vous aimerai d'une amitié si tendre,
Et si ressemblante à l'amour,
Que peut-être vous-même un jour
Vous pourriez bien vous y méprendre.

Soleil, précipite tes feux,
Laisse regner enfin la nuit & le mystère;
Thémire pour me rendre heureux,
Veut que de son flambeau l'amour seul nous éclaire.
Hâte toi, termine ton cours;
Puisses-tu, t'oubliant au sein de ton amante,
Prolonger une nuit charmante,
Que ne vaudra jamais le plus beau de tes jours!

BELLES, qui formez des projets,
Trente ans eſt pour vous le bel âge;
Vous n'en avez pas moins d'attraits,
Vous en connoiſſez mieux l'uſage.
C'eſt le vrai moment d'être heureux;
On plaît autant, on aime mieux.

AMOUR trouva celle qui m'eſt amère,
Et j'y étois, j'en ſçais bien mieux le conte.
Bon jour, dit-il, bon jour Vénus ma mère:
Puis tout-à-coup il voit qu'il ſe méconte,
Dont la couleur au viſage lui monte,
D'avoir failli honteux Dieu ſçait combien.
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte;
Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.

JE ſçais ce qui vous gâte & ce qui fait ma peine :
La Caſſandre & Cyrus vous rendent un peu vaine.
Vous vous imaginez, pour être votre Amant,
Qu'il faut être parfait comme ceux d'un Roman,
Et qu'on doit vous ſervir comme on ſert une Reine.
Jugez de vous plus ſainement.
Ne vous arrêtez pas au premier qui vous loue.
Je ne ſuis point Héros, pour cela, je l'avoue,
Mais mettez-vous à la raiſon ;
Vous n'êtes point non plus merveille incomparable.
Vous êtes une fille aimable
Que l'on appelle Louiſon.

POURQUOI me demandez vous tant
Si mes vœux dureront, ſi je ſerai conſtant;
Juſques à quand mon cœur vivra ſous votre empire ?
Ah, Philis, vous avez grand tort !
Comment pourrai-je vous le dire ?
Rien n'eſt plus incertain que l'heure de la mort.

LIEUX, qui donnez au cœur tant d'aimables deſirs,
Beaux Parcs & beaux Jardins, ſi parmi vos plaiſirs
Mon humeur eſt chagrine & mon viſage triſte;
Ce n'eſt pas qu'en effet vous n'ayez des appas,
Mais vous n'avez point Caliſte,
Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

UN doux nenni avec un doux ſourire
Eſt tant honnête, il le vous faut apprendre;
Quand eſt de ouï, ſi veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre:
Non que je ſois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le deſir me point;
Mais je voudrois qu'en me le laiſſant prendre,
Vous me diſiez: non, vous ne l'aurez point.

LE tendre Apelle un jour, dans ces jeux tant vantés
Qu'Athènes ſur ſes bords conſacroit à Neptune;
Vit au ſortir de l'onde éclater cent beautés;
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de ſa Vénus le portrait immortel.
Hélas! s'il avoit vu l'adorable Martel,
Il n'en auroit employé qu'une.

## *Pour Madame de Caylus.*

M'ABANDONNANT un jour à la triſteſſe ;
Sans eſpérance, & même ſans deſirs,
Je regrettois les ſenſibles plaiſirs
Dont la douceur enchantoit ma jeuneſſe.
Sont-ils perdus, diſois-je, ſans retour ?
Et n'eſt-tu pas cruel, Amour,
Toi que j'ai fait dès mon enfance
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laiſſer terminer le cours
A l'ennuyeuſe indifférence ?
Alors j'apperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit en ſouriant : Tirſis, ne te plains plus,
Je vais mettre fin à ta peine ;
Je te promets un regard de Caylus.

UN baiſer, bien ſouvent, ſe donne à l'aventure,
Et n'a de prix qu'autant qu'il dure;
Mais ce n'eſt pas en bien uſer;
Il faut que le deſir & l'eſpoir l'aſſaiſonne:
Et, pour moi, je veux qu'un baiſer
Me promette plus qu'il ne donne.

*A une jolie femme de Dijon, qui avoit eu trois filles, & qui deſiroit d'avoir un garçon.*

CONSOLE-TOI, mère charmante,
D'avoir, malgré ta vive attente,
A trois filles donné le jour,
Ce ne ſont pas là des diſgraces;
Avant que d'enfanter l'Amour,
Vénus enfanta les trois Graces.

LES Héros de l'antiquité
N'étoient que des Héros d'été;
Ils ſuivoient le printems comme les hirondèles,
La victoire en hiver pour eux n'avoit point d'aîles;
Mais malgré les frimats, les neiges, les glaçons
Louis eſt un Héros de toutes les ſaiſons.

JE ne prétends point qu'Amarille
Récompenſe d'abord ma peine & mes langueurs;
Je fais peu de cas des faveurs
Dont la conquête eſt ſi facile.
Je veux qu'elle réſiſte à mes empreſſemens,
Afin d'éprouver ma conſtance;
Mais je veux que ſa réſiſtance
Pour ne me point laſſer, ne dure pas longtems.

Tu veux ſçavoir de quelle humeur
Je prétends que ſoit ma maîtreſſe ?
Je ne veux point qu'elle ait trop de tendreſſe ;
Je ne veux point non plus qu'elle ait trop de rigueur,
L'un donne du dégoût, & l'autre déſeſpère.
De ces extrémités je cherche le milieu ;
Et celle qui voudra me plaire
Doit n'aimer ni trop ni trop peu.

L'autre jour l'enfant de Cythère,
Sous une treille à demi gris,
Diſoit en parlant à ſa mère :
Je bois à toi, ma chère Iris.
Vénus le regarde en colère...
Maman, calmez votre courroux ;
Si je vous prends pour ma bergère,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

EN quel état me trouvé-je réduite ;
Pour obéir à mon devoir !
Je fuis Tirſis ; mais que me ſert ma fuite ?
Qu'à m'ôter ſeulement le plaiſir de le voir :
Que me ſert-il de ne le pas entendre ?
Je devine tous ſes diſcours ;
Et mon cœur me redit mille fois tous les jours
Ce qu'une fois il m'auroit dit de tendre.
Je m'imagine à tous momens
L'entendre m'exprimer ſes plus doux ſentimens ;
Et peut-être, hélas ! qu'à ma honte ;
Quand de ſon entretien j'évite les appas,
Je m'engage à lui tenir compte
De cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

THÉMIRE, au gré de mes desirs,
J'ai cru vous voir abandonnée,
J'ai cru m'enivrer des plaisirs,
De la nuit qui suit l'hymenée;
Mais à mon réveil j'ai connu
Que je m'étois entretenu
D'illusions & de mensonges.
Que j'aurai de félicités,
S'il est vrai, ce qu'on dit des songes,
Qu'ils promettent des vérités.

POURQUOI donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain;
Voulez-vous me haïr sans cause?
Moi qui ne vous fis jamais rien!
Ah! pour mon honneur je vois bien,
Qu'il faut vous faire quelque chose.

IRIS a vingt amans qui l'obsèdent ſans ceſſe,
Dont elle fait vingt malheureux ;
Je ſuis le ſeul, parmi la preſſe,
De qui ſa cruauté daigne écouter les vœux :
Mais d'une aventure ſi belle,
Rivaux infortunés, ne ſoyez point jaloux ;
Je ſuis plus à plaindre que vous
Puiſque vous m'empêchez d'être ſeul avec elle.

LE mal de mes rivaux n'égale point ma peine ;
La douce illuſion d'une eſpérance vaine,
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur.
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur,
Comme eux à votre humeur ſévère,
Je ne ſuis point accoutumé :
Quel tourment de ceſſer de plaire,
Quand on a fait l'eſſai du plaiſir d'être aimé.

## *A Madame du Boccage, à ſon départ pour l'Italie.*

NOUVELLE Muſe, aimable Grace;
Allez au Capitole ; allez, rapportez-nous
Les myrthes de Pétrarque, & les lauriers du Taſſe ;
Si tous deux revivoient, ils chanteroient pour vous ;
Et, voyant vos beaux yeux & votre Poëſie,
Tous deux mourroient à vos genoux,
Ou d'amour ou de jalouſie.

C'EST ici Madame du Tord ;
Qui la voit ſans l'aimer a tort :
Qui l'entend, & qui ne l'adore,
A mille fois plus tort encore :
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

## *A Madame de la Condamine, le lendemain de ſes nôces.*

D'AURORE & de Titon vous connoiſſez l'hiſtoire ?
Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire ;
Mais de mon ſort Titon ſeroit jaloux.
Que ſes liens ſont différens des nôtres !
L'Aurore entre ſes bras vit vieillir ſon époux,
Et je rajeunis dans les vôtres.

QUAND je revis celle que tant j'aimai,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé,
Ne fît l'amour en mon ame renaître,
Et que mon cœur, autrefois ſon captif,
Ne reſſemblât l'eſclave fugitif,
A qui le ſort fait rencontrer ſon maître.

## *A Madame la Ducheſſe d'Orléans, ſur une énigme inexplicable.*

CETTE énigme n'a point de mot :
Expliquer choſe inexplicable,
Eſt ou d'un Docteur ou d'un ſot :
L'un & l'autre eſt aſſez ſemblable ;
Mais ſi l'on donne à deviner :
Quelle eſt la Princeſſe adorable
Qui ſur les cœurs ſçait dominer
Sans chercher cet empire aimable,
Pleine de goût, ſans raiſonner,
Et d'eſprit ſans faire l'habile ;
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'eſt pas difficile.

ENVIEUX, que veux-tu ſçavoir ?
Ceſſe d'examiner ma vie :
Et bien, j'aime Iris ſans eſpoir,
Sans lui parler & ſans la voir,
Mon deſtin te fait-il envie ?

PHŒBUS, dont l'art me coûta tant de nuits,
Pour mes travaux m'a mis en main ſa lyre ;
L'Amour enfin, touché de mes ennuis,
Veut que pour moi tout rie en ſon empire.
L'un alluma le beau feu qui m'inſpire,
L'autre m'apprit les tons les plus touchans ;
Si j'en ſuis fier, c'eſt parce que Thémire,
Daigne écouter mes deſirs & mes chants.

JE ſçais qu'Iris ne m'aime pas,
Cependant elle fait des pas
Pour m'empêcher d'être infidèle.
Sans doute mon amour ſert à ſa vanité :
Dans l'équipage d'une belle,
Il faut bien par honneur quelqu'amant maltraité.

A ce ſouper délicieux,
Qui pour moi ne le ſera guère;
Songez, d'un eſprit ſérieux,
Que le puiſſant Dieu de Cythère;
Vous regarde du haut des Cieux.
Il jugera, dans ſa colère,
Vos moindres ſouris gracieux;
Car vous n'en ſçauriez ſi peu faire
Qu'ils ne ſoient très-inſidieux;
Le don que vous avez de plaire,
Si ſûrement victorieux,
Fait, Iris, que par vos beaux yeux
Il n'eſt point de faute légère.

DE la beauté d'Iris vois le portrait fidèle;
Elle eut une ame digne d'elle,
Un cœur tendre, un eſprit charmant;
Tu peux juger de mon martyre;
Elle mourut, j'étois amant,
C'eſt tout ce que je te puis dire.

IL n'en eſt plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, conſtans, incapables de feindre;
Qui d'une ingrate épuiſant les rigueurs,
Vivoient contens & mouroient ſans ſe plaindre,
Les traits d'amour étoient alors à craindre;
Mais aujourd'hui les feux les plus conſtans,
Sont ceux qu'un jour voit naître & voit éteindre.
Hélas! pourquoi ſuis-je encore du vieux tems.

UN aveugle, au matin, vous remit en mémoire,
Qu'aujourd'hui, de mon Saint on célèbre la gloire,
Et vous fait m'envoyer les préſens les plus doux.
Ah! mon bonheur ſeroit extrême,
Si cet aveugle étoit le même
Qui nuit & jour me fait penſer à vous.

MON Iris m'eſt toujours fidèle ;
Nous ſommes l'un de l'autre également contens ;
Je n'ai lieu de me plaindre d'elle
Que de l'aimer depuis ſix ans.
Cependant cela ſeul fait toutes nos querelles.
Hélas ! faut-il donc voir ainſi
S'échapper, malgré nous, nos ardeurs mutuelles,
N'étoit-ce pas aſſez que le tems eût des aîles,
Pourquoi, volage Amour, en avez-vous auſſi ?

VOTRE conſcience vous preſſe,
Iris, vous allez à confeſſe ;
Quels ſont donc ces ſecrets que vous vous reprochés ?
Que mon bonheur ſeroit extrême,
Si c'étoit un de vos péchés
D'aimer un peu trop qui vous aime !

*A Madame la Ducheſſe de Chatelleraud, aujourd'hui Princeſſe de Tallemond.*

QUAND, ſur les bords où vous prîtes naiſſance,
Les jours du tendre Ovide étoient enſevelis,
Dans les ennuis, dans les maux de l'abſence;
Ces lieux n'étoient pas embellis
Du charme de votre préſence:
Ah! pour lui quelle différence
S'il les eût vu parés d'un attrait ſi charmant;
Auguſte eût manqué ſa vengeance,
Et l'aimable Julie eût perdu ſon amant.

*

## *La Naiſſance d'Iris.*

UN jour Vénus, uſant du droit de mère,
Contre l'Amour, ſe mit en grand courroux :
Oui-dà, dit-il ; eh bien ! je m'en vais faire
Une beauté plus aimable que vous.
Or, admirez juſqu'où va ſa rancune !
Voilà d'abord le petit traître Amour
Qui raſſembla les trois Graces en une :
Ce fut ainſi qu'Iris reçut le jour.

HÉ, quoi, dans un âge ſi tendre,
On ne peut déjà vous entendre,
Ni voir vos beaux yeux ſans mourir !
Ah ! ſoyez, jeune Iris, ou plus grande, ou moins belle ;
Attendez, petite cruelle
Attendez à bleſſer, que vous ſçachiez guérir.

*Les*

## *Les deux Amours.*

CERTAIN enfant qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connoît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux, précédé par les ris,
Mais trop ſouvent ſuivi par la triſteſſe;
Dans le cœur des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris;
Il eſt un autre Amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, content dans ſes deſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs, & croît par les plaiſirs;
De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant: mais ſes feux ſont plus doux;
C'eſt là le Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

QU'ON a de peine à ſe guérir
D'une amoureuſe frénéſie :
En vain, quand l'ame en eſt ſaiſie,
La raiſon vient nous ſecourir ;
Elle a beau conter & nous dire
Qu'un ſage jamais ne ſoupire ;
Les amans en font peu de cas ;
Ce mal eſt grand autant qu'à craindre ;
Mais je trouve bien plus à plaindre
Celui qui ne le ſouffre pas.

VOICI les lieux charmans où mon ame ravie
Paſſoit à contempler Silvie
Ces tranquilles momens ſi doucement perdus.
Que je l'aimois alors, que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'infidèle ;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus.

Puisque tu veux que nous rompions,
Et que prenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre:
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre ces baisers si doux
Que je te donnois à centaines:
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

Après deux mois d'absence enfin je vous revois,
Et le plaisir que j'en reçois,
Efface de mes maux la mémoire importune:
Mais, dites-moi, Philis, de votre heureux retour
Rendrai-je grace à la fortune,
N'en dirai-je rien à l'amour?

REVENEZ, charmante verdure,
Faites regner l'ombrage & l'amour dans nos bois ;
A quoi s'amuſe la nature ?
Tout eſt encore glacé dans le plus beau des mois.
Si je viens vous preſſer de couvrir ce boccage,
Ce n'eſt que pour cacher aux regards des jaloux
Les pleurs que je répans pour un Berger volage.
Ah ! je n'aurai jamais d'autre beſoin de vous !

QU'IL eſt fâcheux, votre jaloux !
Mes reſpects & mes ſoins l'irritent contre vous,
Et de votre mérite il ſe fait un ſupplice.
Conſentez que je ſois heureux,
Ce ſera, divine Clarice,
Nous rendre juſtice à tous deux.

ALCIDON contre ſa bergère
Gagea trois baiſers, que ſon chien
Trouveroit plutôt que le ſien
Un flageolet caché ſous la fougère.
La bergère perdit; & pour ne point payer
Elle voulut tout employer;
Mais contre un tendre amant c'eſt envain qu'on s'obſtine:
Si des baiſers gagnés par Alcidon,
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

A tout autre cœur que le mien,
Béliſe, ce précieux gage,
De votre belle main le préſent & l'ouvrage,
Peut-être paſſeroit pour un ſouverain bien;
Mais, hélas! ce n'eſt preſque rien,
A qui deſire davantage.

L'AIGUILLON de l'amour c'eſt la difficulté ;
Ses charmes ſont détruits par la facilité ;
Dès qu'il eſt paiſible, il ſommeille.
S'il n'a point de frayeur ; il n'a point de deſir,
L'aſſurance l'endort, la crainte le réveille ;
Et s'il acquiert ſans peine, il jouit ſans plaiſir.

IL eſt un Dieu maître de l'univers,
Dont tous les Dieux reconnoiſſent l'empire,
C'eſt un enfant ; mais, chargé de ſes fers,
Quand il lui plaît, le plus ſage ſoupire.
Il n'eſt plaiſir, s'il le veut, qu'il n'inſpire ;
Quand il le veut, le chagrin ſuit ſa loi.
Ce Dieu pourtant ne peut rien ſur Thémire,
Et ne pourroit ſans elle rien ſur moi.

ÊTRE l'Amour quelquefois je déſire,
Non pour regner ſur la terre & les cieux ;
Car je ne veux regner que ſur Thémire ;
Seule elle vaut les hommes & les Dieux :
Non, pour avoir un bandeau ſur les yeux ;
Car de tout point Thémire m'eſt fidelle :
Non, pour jouir d'une vie immortelle ;
Car à ſes jours ſurvivre je ne veux ;
Mais ſeulement pour épuiſer ſur elle
Du Dieu d'amour & les traits & les feux.

DE vos rigueurs & de mes peines,
Je me plains la nuit & le jour ;
Je les chante aux bords des fontaines,
Et l'écho les dit à ſon tour ;
Ah ! Philis, commençons à faire
Quelque choſe qu'il faille taire.

LORSQUE le vieux Damon dit que d'un trait mortel
L'Amour bleſſe les cœurs ſans qu'ils oſent s'en plaindre,
Que c'eſt un Dieu traître & cruel,
L'Amour pour moi n'eſt point à craindre.
Mais quand le jeune Athis me vient dire à ſon tour:
Ce Dieu n'eſt qu'un enfant doux, careſſant, aimable,
Plus beau mille fois que le jour:
Que je le trouve redoutable!

VOUS qui d'un regard favorable,
Rendez heureux un miſérable,
Vous avez eu pour moi des craintes & des ſoins:
Que je me ſens touché de cette grace extrême!
Après cela ſi je vous aime,
Ne m'en accuſez pas au moins,
Ne vous en prenez qu'à vous-même.

## *Le vain remède.*

En vain je bois pour calmer mes alarmes,
Et pour chaſſer l'amour qui m'a ſurpris.
Ce ſont des armes pour Iris.
Le vin me fait oublier ſes mépris,
Et m'entretient ſeulement de ſes charmes.

Si l'on raiſonnoit tant, jamais on n'aimeroit;
Et le triſte nom d'eſclavage,
Qui des amans eſt le partage,
Lui tout ſeul nous rebuteroit.
Puiſque vous répondez à mon amour extrême,
Vos ſcrupules, Iris, ne ſont plus de ſaiſon;
Tout ce qu'on donne à la raiſon,
On le dérobe à ce qu'on aime.

Je songeois cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire toi, coquin ; va pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême,
Vas chercher tes coquins ailleurs ; coquin toi-même.
Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

A force de m'aimer tu me rends miſérable ;
Sans ceſſe contre moi tu grondes, tu te plains
Sur le moindre ſoupçon tu me juges coupable,
Et tu crois tout ce que tu crains.
Que ton humeur, Philis, à ta beauté réponde ;
Crois-moi toujours fidèle & toujours amoureux,
Et ne fais pas un malheureux
Du plus heureux homme du monde.

Je ſçais que ma joie eſt prochaine,
Mais que l'impatience eſt une étrange peine !
Je languis dans ce doux eſpoir.
Pour vous, dans votre ſolitude,
Etes vous ſans inquiétude ?
Le calme & les plaiſirs vous ſuivent-ils toujours ?

Ne regrettez-vous point vos aimables demeures ?
Et ne comptez-vous point les jours,
Dont je compte toutes les heures ?

Je ne ſçais ſi ce fut par feinte,
Ou bien ſi ce fut par deſſein,
Qu'hier au ſoir la belle Aminthe
Me preſſa doucement la main :
Auſſi-tôt d'une main fidelle,
Sans répondre à cette beauté
Je ferrai celle de ma belle
Que j'avois de l'autre côté.
Iris qui n'eſt pas mal adroite,
S'en douta bien, & m'entendit,
Et je lui dis de la main droite
Ce qu'à la gauche on m'avoit dit.

## *Portrait d'une Actrice de l'Opéra.*

Vous chantez comme une Syrène,
Vous buvez autant que Silène,
Et vous aimez mieux que Cypris.
Des plaiſirs vous êtes la Reine:
Par tout vous remportez le prix;
A la table, au lit, ſur la ſcène.

Bélise, je ne ſçais ſi mon rival vous aime,
Ni s'il eſt bien auprès de vous;
Mais je ſçais que je ſuis jaloux,
Et que mon amour eſt extrême.
Si vous le préférez, tant pis:
Mais ſans amuſer le tapis,
Sauvez moi le chagrin d'une pourſuite vaine:
Tout malheureux, tout négligé,
Encore vaux-je bien la peine
Que vous me donniez mon congé.

## *L'Abrégé de l'Olympe.*

Tous les matins, vous êtes mon aurore.
Le ſoleil ne me luit, que lorſque je vous vois.
Vous êtes, au printems, ma véritable Flore,
Celle de nos jardins, près de vous perd ſes droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du ſage,
Vous êtes ma Minerve, & je ſuis bien guidé.
Vous êtes mon Iris dans le tems de l'orage.
Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'ame aſſez bonne
Pour-être ma Vénus ſous un ombrage frais,
Je ſerois content, & j'aurois
Tout l'Olympe en votre perſonne.

## *Réponſe de M. de Voltaire à Catherine, Impératrice de toutes les Ruſſies, qui l'invitoit à aller la voir.*

DIEU, qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les moi; je pars au même inſtant.
Heureux qui voit vos auguſtes merveilles,
O Catherine! heureux qui vous entend!
Plaire & regner, voilà votre talent:
Mais le premier me touche davantage;
Par votre eſprit vous étonnez le ſage;
Il ceſſeroit de l'être en vous voyant.

## *Sur l'Art d'aimer d'Ovide.*

CETTE lecture eſt ſans égale;
Ce livre eſt un petit Dédale,
Où l'eſprit prend plaiſir d'errer.
Cloris, ſuivez les pas d'Ovide,
C'eſt le plus agréable guide,
Qu'on peut choiſir pour s'égarer.

## *Imitation d'Anacréon.*

C'est en vain que la jeune Iris,
Pour m'obliger d'être plus ſage,
Me fait ſouvenir de ſon âge,
Et me montre mes cheveux gris:
Suivant l'avis de cette belle,
Je pourrois bien me contenir,
Si je voyois dans l'avenir,
Autant de tems à perdre qu'elle.

En vain, Philis, pour me charmer,
Vos yeux tâchent de me ſurprendre;
Mais permettez moi de m'aimer,
Je n'irai pas loin ſans me rendre.
Vous ne ſongez à m'engager,
Que pour ſervir à votre gloire;
Mais vous aurez part au danger,
Ou vous n'aurez pas la victoire.

## *La Diſcrétion.*

Si quelqu'un, bien traité des belles,
Fait, des faveurs qu'il obtient d'elles,
Un trophée à ſa vanité,
Qu'il ſoit par-tout ſi mal traité,
Qu'il ne trouve que des cruelles.
Aimer à publier les graces qu'on reçoit,
Marque ordinairement qu'on les ſent comme on doit.
En amour c'eſt une autre affaire,
C'eſt les bien reſſentir, que de les bien céler;
Et ſi l'ingratitude eſt ailleurs à ſe taire
En amour elle eſt à parler.

Si jamais je ceſſe d'aimer,
Je meure ſi je me rengage:
De trop de paſſion on ſe ſent conſumer,
Et de trop de malheurs on éprouve l'outrage.

Ou la belle, de peur d'alarmer ſon jaloux,
Ne vous voit que fort peu, manque cent rendez-vous,
Ou de quelque importun elle eſt toujours ſuivie.
Exempt de ces chagrins, n'eſt-on pas bien heureux ?
Mais, hélas ! c'eſt d'Iris que je ſuis amoureux :
Ah ! j'en ai pour toute ma vie.

De cette beauté ſans égale,
Qui brille dans votre portrait,
Ma belle Iris je vous ai fair
Une dangereuſe rivale :
Je la vois mille fois le jour ;
Je l'entretiens de mon amour :
Avec elle ſouvent même je vous oublie :
Iris, pardonnez-moi cette légereté,
C'eſt la ſeule infidélité
Que je vous ferai de ma vie.

## *Le Plaiſir.*

FAUT-IL être tant volage,
Ai-je dit au doux Plaiſir ?
Tu nous fuis, las ! quel dommage,
Dès qu'on a pu te ſaïſir !
Ce Plaiſir tant regretable
Me répond : rends grace aux Dieux ;
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

## *Portrait.*

ETRE femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie ;
Bien juger ſans beaucoup ſçavoir,
Et bien parler ſans le vouloir ;
Ni hauraine ni familière,
Exempte d'inégalité ;
C'eſt le portrait de la Valière :
Il n'eſt ni fini, ni flaté.

QUE m'a-t-il ſervi de la voir,
Cette aimable & jeune rebelle,
Et d'avoir tant paſſé d'heureux jours avec elle,
Depuis le matin juſqu'au ſoir ?
Loin d'en tirer quelque avantage,
Cet eſprit léger & volage
De mes ſoins aſſidus ne fait que ſe laſſer.
Contre la nouveauté ſon cœur eſt ſi peu ferme,
Que je ſerois en meilleur terme
Si j'étois à recommencer.

ENFIN, vous êtes revenue,
Belle, cauſe de mes deſirs ;
Le Ciel enfin vous a rendue
A tant de vœux & de ſoupirs.
Mais, Iris, relâchez de votre humeur ſévère,
Et ne ſoyez pas ſi contraire
Au doux eſpoir de mon amour.

Seroit-il juſte, en conſcience,
Que je mouruſſe du retour,
Etant réchappé de l'abſence.

CHEVET, bienheureux lit, où repoſe ma belle,
Unique témoin, ſous les Cieux,
De toutes les beautés qu'elle cache à nos yeux,
Ne m'en pourrois-tu point dire quelque nouvelle?
Hélas! pour mes deſirs tu n'es que trop diſcret.
Dis-moi donc quelqu'autre ſecret:
Ne ſonge-t-elle point à ſon amant fidèle?
Et lorſque ſans témoins ſon cœur veut s'exprimer,
Ne m'entends-tu jamais nommer,
Et jamais ne ſoupire-t-elle?

DIVINE Iris, dans le myſtère
Qui ſouvent vous occupe, un Confeſſeur & vous,
Tout ce qui ſe paſſe entre nous,
Je crois, ne vous arrête guère.
La crainte de vous accuſer,
Vous oblige à me refuſer
Ce que ma paſſion mérite.
Ainſi mes ſoins ſont ſuperflus:
Cependant vous en ſeriez quitte
Pour lui dire un péché de plus.

QUE l'on ſçait peu, quand on ſe lève,
Tout ce qu'on doit faire le jour!
Tel le commence en pleurs, qui bien ſouvent l'achève
Dans les plaiſirs & dans l'amour.
Ce matin j'étois dans la peine,
Mécontent de Philis, accablé de ſa haine,
Réſolu de rompre mes fers;

Sur le ſoir je l'ai vue, & mon ame ravie....
Mais, ne dites pas tout, mes vers;
Les Dieux me porteroient envie.

PHILIS, puiſque votre cœur
A tout autre me préfère,
D'où vient que notre bonheur
De jour en jour ſe différe?
Quoi! pour vous déterminer,
Faut-il tant examiner
Le mérite & le ſervice?
Prenez un chemin plus court,
Et ſçachez que le caprice
Eſt la raiſon de l'amour.

## *L'Aſtre d'Amour.*

EN vain la brillante aurore
S'élève d'un vol léger;
Si je ne vois mon berger,
Je crois qu'il eſt nuit encore.

C'eſt l'aſtre de mon amour :
Lorſque ce berger ſommeille,
Mon ſoleil a fait ſon tour ;
Et le moment qu'il s'éveille,
Eſt pour moi le point du jour.

TRIOLETS.

# TRIOLETS.

## *Regles du Triolet.*

POUR conſtruire un bon Triolet ;
Il faut obſerver ces trois choſes ;
Sçavoir ; que l'air en ſoit folet,
Pour conſtruire un bon Triolet.
Qu'il rentre bien dans le rolet,
Et qu'il tombe au vrai lieu des poſes.
Pour conſtruire un bon Triolet,
Il faut obſerver ces trois choſes.

ON vient pour voir le Père Urbain,
Il confeſſe encor ſa dévote.
Le lendemain de grand matin
On vient pour voir le Père Urbain.
Il confeſſe encor ; mais demain
Vous le verrez, dit on, ſans faute.
On vient pour voir le Père Urbain,
Il confeſſe encor ſa dévote.

## *Un Juge à une Solliciteuſe.*

Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre;
Vous n'aurez pas un bon ſuccès,
Si je ne gagne mon procès.
Vous avez chez moi libre accès;
J'en demande chez vous un autre:
Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre.

Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Je vous vis, & je vous aimai
Le premier jour du mois de Mai.
Le beau deſſein que je formai!
Si ce deſſein vous plût, Silvie,
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.

GARDER ſon cœur & ſon troupeau ;
C'en eſt trop pour une bergère ;
Qu'on a de peine, quand il faut
Garder ſon cœur & ſon troupeau !
Quand tous les bergers du hameau
Et tous les loups lui font la guerre ;
Garder ſon cœur & ſon troupeau,
C'en eſt trop pour une bergère.

OH le bon tems que c'étoit
A Paris durant la famine !
Filles & femmes on baiſoit.
Oh le bon tems que c'étoit !
La plus belle ſe donnoit
Pour un boiſſeau de farine.
Oh le bon tems que c'étoit
A Paris durant la famine !

# EPIGRAMMES.

## *Contre un Grand.*

PAR votre humeur le monde eſt gouverné ;
Vos volontés ſont le calme ou l'orage :
Vous riez fort de me voir confiné
Loin de la Cour, au fond de mon Village :
N'eſt-ce donc rien que d'être tout à ſoi,
La nuit ſans ſoins, & le jour ſans emploi,
D'avoir dompté la crainte & l'eſpérance ?
Ah ! ſi le ſort qui m'a traité ſi bien
Avoit pitié de vous & de la France :
Votre bonheur ſeroit égal au mien.

## *Sur une femme qui ſe fardoit.*

TOI pour qui Liſe eſt ſans appas,
Corrige un peu ton imprudence :
Apprends, ſi tu ne le ſçais pas
Qu'elle en a bien plus qu'on ne penſe ;

Que même à ſa poſtérité
Elle peut rendre un grand ſervice,
Et lui réſigner ſa beauté
Comme on réſigne un bénéfice.

## *Contre un Critique.*

CERTAIN Auteur, fameux par cent libelles,
Croit que ſa plume eſt la lance d'Argail.
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il s'eſt planté comme un épouvantail.
Que fait ce bouc en ſi gentil bercail?
Y plairoit-il, ou croiroit-il y plaire?
Non; c'eſt l'Eunuque au milieu du Serrail;
Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

## *Réponſe d'un Suiſſe à des Coquettes.*

DEUX coquettes, qu'on nomme Aminthe
& Cidaliſe,
Vouloient entrer dans une Egliſe.
Voyant d'un rouge épais leur viſage farci:
Allez, que le Ciel vous béniſſe:
Retirez-vous, leur dit le Suiſſe,
Les Maſques n'entrent point ici.

## *Sur le Parnaſſe de bronze de M. Titon.*

DÉPÊCHEZ-VOUS, Monſieur Titon,
Enrichiſſez votre Helicon.
Placez-y ſur un piédeſtal
Saint Didier, Danchet & Nadal;
Qu'on voie armés du même archet,
Nadal, Saint Didier & Danchet,
Et couvert du même laurier,
Danchet, Nadal & Saint Didier.

## *Contre un Envieux.*

UN gros ſerpent mordit Aurèle ;
Que croiez-vous qu'il arriva ?
Qu'Aurèle en mourut ? Bagatelle.
Ce fut le ſerpent qui creva.

## *Sur trois Sourds.*

UN ſourd fit un ſourd ajourner
Devant un ſourd en un Village,
Puis vint hautement entonner
Qu'il avoit volé ſon fromage :
L'autre répond du labourage ;
Le Juge étant ſur ce ſuſpens,
Déclara bon le mariage,
Et les renvoya ſans dépens.

## *Sur les Odes de Madame de ***.*

PAUVRE Sapho, quel aveugle délire
De l'Hélicon vous fit courir les bois?
Certes, s'il n'eût onc été d'autre lyre,
Que celle-là qui jura ſous vos doigts;
Autour de lui, des lions peu courtois
Orphée eût vu ſe dreſſer les crinières;
Arion eût ſous l'eau péri cent fois,
Et Thèbe encor ſeroit dans les carrières.

## *Le mari peu jaloux.*

SI ta femme n'eſt pas fort belle,
Elle eſt riche, elle eſt Demoiſelle;
Par la loi de l'Hymen tu dois t'en approcher:
La ſolitude au lit lui cauſe un deuil extrême;
Avec elle vas-t'en coucher.
Avec elle! vas-y toi-même.

## *La belle ſans eſprit.*

PARMI les travaux les plus grands
La nature s'égaye ; & ſans qu'elle s'oublie,
Mêle quelque trait de folie
Aux ouvrages les plus prudens.
Elle fit de ſemblables coups
Lorſqu'elle travailla pour vous ;
Car s'agayant ſur ſon ouvrage,
Et s'amuſant à vos dépens,
Son travail fut votre viſage,
Et votre eſprit ſon paſſe-tems.

## *De Jean, & de ſon Cheval.*

SUR ſon cheval Jean ſe ruoit ;
Contre Jean le cheval ruoit ;
Et tous deux écumoient de rage.
Mathurin, qui pour lors paſſoit,
Dit à l'homme qu'il connoiſſoit :
Eh ! Jean, montrez-vous le plus ſage.

## *Pour une Dame de la Campagne, aſſiégée par des Amans groſſiers.*

ALLEZ, mes vers, entretenir ce ſoir
La jeune Iris qui fait ma deſtinée:
Et dites-lui quel eſt mon déſeſpoir
De la trouver toujours environnée
De cent fâcheux, qui, toute la journée,
M'ont dérobé le plaiſir de la voir.
Tant de tréſors, ſi précieux, ſi rares,
Ne ſont pas faits pour d'indignes Amans:
Mais c'eſt ainſi que, parmi les Barbares,
L'on va chercher l'or & les diamans.

## *Le Compilateur de la Coutume.*

CERTAIN jeune homme travailla
A des notes ſur la Coutume,
Et remplit un juſte volume
De mille choſes qu'il pilla.

Pour voir ſi la piece étoit bonne,
Il s'en alla trouver un Docteur de Sorbonne;
Et le Docteur lui dit : tout eſt bon ; je n'y
voi
Rien qui ſoit contraire à la loi.

## *Contre un Filou*

COLIN, à ce qu'on dit, trois Archers inhumains
T'ayant pris à l'écart, faiſoient mal tes affaires :
Mais tu t'es finement dérobé de leurs mains.
C'eſt le moindre larcin qu'on t'ait jamais vu faire.

TU prétois à dix ans l'oreille à la fleurette ;
Quoique tu ſois encor dans la jeune ſaiſon ;
Liſe, on t'appelle avec raiſon,
Jeune femme & vieille coquette.

Sous ombre qu'il n'eſt pas bien fait,
Et qu'il n'eſt guère propre à ſéduire perſonne,
Vous croyez que l'on vous ſoupçonne
Moins que ſi vous aviez un Amant plus parfait :
Souffrez, jeune Philis, que je vous déſabuſe ;
Ce qu'on dira de plus, c'eſt que vous aurez fait
Une ſottiſe ſans excuſe.

Ah ! que la patience a de quoi s'exercer,
Quand on eſt ſi long-tems ſans voir ce que l'on aime !
Que deux jours ſont longs à paſſer,
Quand on vous doit voir le troiſième !
Mon Iris me promit lundi,
Que je la verrois mercredi.
Ah ! bons Dieux, l'ennuyeux mardi !

UN Prélat de quatre vingt-ans,
Avoit un Aumônier de la même légende,
Qui ſoupiroit depuis long-tems
Après quelque bonne Prébende.
Il en vaque une, il la demande.
Vous venez tard, dit le Prélat,
Je viens d'en donner la patente;
Mais de la première vacante,
Dès à préſent faites état.
Hé, par votre foi, par la mienne,
Dit l'Aumônier tout hors de ſoi,
Que Diable voulez-vous qu'il vienne
A vaquer avant vous, & moi?

FAUT-IL être étonné qu'à la jeune Iſabelle,
Malgré tout ton eſprit, tu plaiſes moins que moi?
Tu ne l'entretiens que de toi;
Et je ne l'entretiens que d'elle.

D'AMOUR & de Mélancolie
Célemnus enfin conſumé,
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ſes eaux, oublie
Juſqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egérie,
J'y courus hier vainement;
A force de changer d'amant,
L'infidèle l'avoit tarie.

AMI, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe;
Mais toutefois ne preſſons rien,
Prendre femme eſt étrange choſe.
Il faut y penſer mûrement;
Sages gens en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y ſonger toute ſa vie.

UN Seigneur Allemand étoit Ambaſſadeur
A Veniſe pour l'Empereur.
Il avoit l'eſprit ſatyrique.
Etant avec le Doge il voulut critiquer
Les Armes de la République,
Et du lion aîlé devant lui ſe moquer.
Où trouve-t-on, dit-il, de ſes ſortes de bêtes,
De ces lions aîlés ? En voit-on fréquemment ?
C'eſt, dit le Doge bruſquement,
Au pays qui produit les aigles à deux têtes.

JE porte un cœur fidèle & tendre,
Mais à qui veut le poſſéder
Il faut des charmes pour le prendre,
Et des faveurs pour le garder.

JE vous rends votre liberté,
Béliſe, & ſans m'être infidèle,
Vous pouvez, de votre côté,
Chercher aventure nouvelle.
Un jeune & rare objet, avec des yeux charmans,
A de nouveaux deſſeins m'invite.
Ne me reprochez point mes vœux ni mes ſermens;
Un amant bien traité, qui peut durer huit ans,
Doit, ce me ſemble, en être quitte.

JE vous aime, Doris; vous êtes belle & ſage.
D'innocentes faveurs vous payez tous mes ſoins.
Phriné m'accorde davantage,
Phriné pourtant m'accorde moins.

IRIS, cette rare beauté,
Pour qui nuit & jour je ſoupire,
Et dont le rigoureux empire
Eſt ſi rempli de cruauté,
Du plus ſot homme, que l'on voye,
Par un triſte hymen eſt la proie :
Toutes les nuits, entre ſes bras,
Peut-être il tient cette farouche ;
Et la belle n'a point d'appas
Où ſon indigne main ne touche.
Que tout ſe fait injuſtement !
Pendant qu'un ſot tranquillement
Jouit d'une beauté céleſte,
Un honnête homme vainement
Languira pour avoir ſon reſte.

EN France on fait, par un plaiſant moyen,
Taire un Auteur, quand d'écrits il aſſomme.
Dans un fauteuil d'Académicien,
Lui quarantième, on fait aſſeoir mon homme.
Lors il s'endort & ne fait plus qu'un ſomme.
Plus n'en avez phraſe ni madrigal.
Au bel eſprit ce fauteuil eſt en ſomme.
Ce qu'a l'amour eſt le lit conjugal.

QUE l'hymen & l'amour ſe raſſemblent pour vous,
Soyez encore amans en devenant époux.
Vos deſirs ſatisfaits doivent toujours renaître.
Brûlez toujours des mêmes feux.
Que le droit de vous rendre heureux
N'ôte rien au plaiſir que vous aurez de l'être.

IRIS ſe plaignoit du tourment,
Qu'elle avoit enduré dans ſon accouchement;
Et contre l'Hymen diſoit rage :
L'Hymen n'avoit pas tort pourtant !
Cette belle ſçavoit qu'avant ſon mariage,
Elle avoit bien ſouffert autant.

UN Partiſan, Seigneur Haut-Juſticier
D'un fief jadis poſſédé par des Princes,
Se gendarma contre ſon Charpentier
Pour avoir d'un gibet fait les fourches trop minces.
Eh ! Monſieur, lui dit-il, n'ayez aucun chagrin;
C'eſt du bois de cormier, plus dur que tous les autres :
Jamais de cet ouvrage on ne verra la fin;
Je vous le garantis pour vous & pour les vôtres.

UN Noble débonnaire, & d'eſprit peu guerrier,
Interrogeoit un Uſurier,
Quel plaiſir on prenoit d'avoir l'ame occupée
A gagner des écus, & ne s'en ſervir pas?
L'Uſurier lui répond : J'y trouve autant d'appas
Comme vous à porter l'épée.

UN jour le grand Renaud diſoit dans ſa colère :
Peſte ſoit des cocus ; ils me font enrager.
Fuſſent-ils tous dans la rivière!
Mon mari, dit Catin, tu ne ſçais point nager :
Hélas ! comment pourrois-tu faire?

CERTAIN Intendant de Province,
Qui menoit avec lui l'équipage d'un Prince,
En paſſant ſur un pont, parut fort en courroux :
Pourquoi, demanda-t-il au Maire de la Ville,
A ce pont étroit & fragile
N'avoir point mis de garde-fous ?
Le Maire craignant ſon murmure :
Pardonnez, Monſeigneur, lui dit-il aſſez haut,
Notre Ville n'étoit pas ſûre
Que vous y paſſeriez ſi-tôt.

ON écrit, dit-on, comme on parle ;
Dans ce qu'il fait, dans ce qu'il dit,
Nul n'eſt, je crois, plus ſot que Charle :
Or devinez comme il écrit.

POURQUOI vous tourmenter d'une vaine
pourſuite ?
Vous avez beau, d'un œil jaloux,
Obſerver toute ma conduite,
Diſoit Climène à ſon époux,
Dès que je voudrai l'entreprendre,
J'ai huit moyens de vous duper ;
En avertir ce n'eſt pas vous tromper.
Je ſerois, dit l'époux, charmé de les ap-
prendre :
Volontiers, dit Climène, écoutez. En effet,
Le mari ſur ſes doigts en compte juſqu'à
ſept.
Il en manque un, dit-il ; ceux-là doivent
ſuffire,
Reprit-elle, à vous ſeul je les ai découverts.
Pour l'autre, ajouta-t-elle, avec un fin
ſourire,
Diſpenſez moi de vous le dire ;
Car c'eſt celui dont je me ſers.

QUAND Deſpréaux fut ſifflé ſur ſon Ode,
Ses Partiſans crioient dans tous Paris :
Pardon, Meſſieurs, le pauvret s'eſt mépris,
Plus ne louera, ce n'eſt pas ſa méthode :
Il va draper le ſexe féminin,
A ſon grand nom vous verrez s'il déroge ;
Il a paru cet écrit tout divin.
Pis ne vaudroit, quand ce ſeroit éloge.

LA fille qui cauſe nos pleurs
Eſt morte des pâles couleurs
Au plus bel âge de ſa vie.
Pauvre fille, que je te plains
De mourir d'une maladie
Dont il eſt tant de Médecins !

IRIS, quelle métamorphoſe !
Mon œil ne vous reconnoît point :
Qu'eſt devenu votre embonpoint,
Et ce teint de lys & de roſes ?
Voyant dans le miroir un ſi grand changement :
Profitez au plutôt de l'avertiſſement
Que les juſtes Dieux vous fourniſſent.
Voici le ſens de la leçon :
Ainſi que les épis, quand les filles jauniſſent,
C'eſt le vrai tems de la moiſſon.

VOUS buvez d'un vin, moi d'un autre,
Et mon plat n'eſt jamais le vôtre
Quand vous me donnez un repas.
Ce procédé me ſemble étrange.
Faut-il, quand avec vous je mange,
Qu'avec vous je ne mange pas ?

Parmi

PARMI les Sacremens dont l'élégant Pouſſin,
Sur la toile exprima le divin caractère,
Au mariage ſeul, ni ſon docte deſſin,
Ni ſon art n'ont forcé la critique à ſe taire.
Tiens toi, lecteur, pour aviſé,
Conſidérant cette aventure,
Qu'un mariage eſt mal aiſé
A faire bon, même en peinture.

FEMME d'un bon mari qui toujours dort ou ſort,
Philis ne jouit pas d'un revenu bien fort;
Tous les jours cependant on lui voit des dentelles,
Des habits, des bijoux, des parures nouvelles
Du ſort de cet époux, voici le vrai tableau:
Si Madame le porte beau,
C'eſt que Monſieur les porte belles.

AUPRÈS d'un vieil époux, au lever de
l'aurore,
La jeune Iris apperçut un moineau
Careſſer ſa moitié ſur un tapis de Flore;
Et pour recommencer encore,
Voler au ſommet d'un berceau.
Pour voir le tendre amour de ce couple fi-
dèle,
Iris en ſoupirant éveille ſon époux :
Mais au lieu d'écouter les deſirs de la belle :
Laiſſez-là vos moineaux, lui dit-il en cour-
roux ;
Aimerez-vous toujours la bagatelle ?

LES amis de l'heure préſente
Ont le naturel du melon :
Il faut en eſſayer cinquante
Avant que d'en trouver un bon.

*

De maints écus ſauvés Harpagon réjoui,
Marioit au vieux Roch, ſans dot, ſa jeune fille,
Jà dans le Temple Agnès, victime de famille,
Obéiſſoit au ſort. Quand l'époux eut dit oui,
Parole de pluſieurs à longs jours regrettée,
Le Prêtre dit : Agnès, le dites-vous auſſi ?
Homme de bien, dit-elle, hélas ! en tout ceci,
Vous êtes le premier qui m'ayez conſultée.

Ne cherchons point un vain détour
Pour excuſer notre foibleſſe ;
Les premiers ſoupirs de l'amour
Sont les derniers de la ſageſſe.

QUE vous êtes diſpos, graces aux deſtinées !
Combien, mon cher, avez-vous bien d'années,
Diſois-je au vieux Monſieur Anroux ?
Pas une, reprit-il. J'aime fort ces penſées.
Nous n'avons plus celles qui ſont paſſées;
Et l'avenir n'eſt pas encor à nous.

HA ! que voilà de beaux enfans !
Diſoit un grand Seigneur au gros Colas leur père;
Qu'ils ſont frais, gaillards & puiſſans !
Nous autres gens de Cour, nous voyons au contraire
Les nôtres délicats, foibles & languiſſans,
Toujours mal ſains, & toujours blêmes.
Comment faites-vous donc, vous autres Payſans ?
Pargué, Monſieur, je les faiſons nous-mes

UN libertin, vieilli dans le métier,
Modèle, organe & miniſtre du vice,
A ſa fortune ouvre un nouveau ſentier.
Plus haut qu'un Chantre il récite l'Office;
Depuis le Chœur juſques au bénitier
Il eſt en jour; on le voit tout entier
S'évertuant à ce ſaint exercice.
Satan lui dit : Quittes-tu mon ſervice?
O mon féal, quel changement fallot!
Les triſtes ſoins que ceux dont tu t'occupes!
L'homme ſourit : le diable n'eſt pas ſot,
Dit-il à part; s'il me prend pour dévot,
J'aurai beau jeu pour faire d'autres dupes.

DANS une ennuyeuſe ſatyre,
Damon attaque mes écrits;
Pour me venger de ſes mépris
A tout Paris je la fais lire.

VOULEZ-VOUS guérir promptement
De je ne ſçais quel mal, qui, je ne ſçais comment,
Vous ôte votre bonne mine ?
Prenez-moi, ſans retardement,
Je ne ſçais pas combien, ni de quelle racine;
Joignez-y je ne ſçais quelle herbe également;
Mettez je ne ſçais où le tout bien chaudement,
Vous guérirez je ne ſçais quand:
Maint grand Docteur en Médecine
Ne vous diroit pas autrement.

QU'EST-CE qu'Amour ? C'eſt un enfant ; mon maître ;
Il l'eſt auſſi du Berger & du Roi.
Il eſt fait comme vous, il penſe comme moi;
Mais il eſt plus hardi, peut-être.

UN Maltotier gourmandoit des Manœuvres,
Qu'il avoit fait travailler à ſon fief,
Pour élever poteaux & hautes œuvres,
Croyant par là ſe donner du relief.
Par Saint Mathieu, pareille maſſe-pierre,
S'écria-t-il, ne durera vingt ans.
Ah ! Monſeigneur, lui répart Maître Pierre,
C'en ſera là pour vous & vos enfans.

RIEN ne te ſemble bon, rien ne te ſçauroit plaire;
Veux-tu de ce chagrin te guérir déſormais,
Fais des vers; tu pourras ainſi te ſatisfaire;
Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvé mauvais.

## *Le Mari cocu.*

JEAN, la première nuit en careſſant ſa femme,
Lui diſoit : mon cher cœur, rien n'égale ma flamme.
Mais avant notre hymen, ſi ſecondant mes vœux,
Tu m'avois tout permis dans l'ardeur de mes feux,
Je ne t'aurois point épouſée.
Ha, ha, dit-elle ingénûment,
Quelque ſotte eût fait autrement ;
Déjà deux ou trois fois on m'avoit abuſée.

LA femme parfaite en tout point
Eſt celle qu'on ne trouve point.
Saint Evremont l'a dit, & ſitôt qu'on le nomme,
Un connoiſſeur prend d'abord ſon parti.
Que vous a fait un ſi grand homme,
Pour lui donner un démenti.

## *L'Epoux honnête.*

ALCIPE rarement couchoit avec ſa femme,
Au grand déplaiſir de la Dame,
Qui s'en plaignoit inceſſamment.
Quand elle lui chantoit ſa game,
Il répondoit tranquillement :
Ma femme, tu n'es guère ſage
De tenir de pareils diſcours ?
Si je fais lit à part, c'eſt que je te menage,
Et que je ne veux pas te mettre à tous les jours.

HABILLER la Fable en Hiſtoire,
Et cauſant toujours de mémoire,
Propos ſur propos enfiler,
Vous croirez que ce caractère
Eſt facilité de parler ;
C'eſt impuiſſance de ſe taire.

L'AUTRE jour une Dame agréable & joyeuſe,
Avec un Médecin autant qu'elle gaillard,
Le faiſoit appeler, en faiſant la rieuſe,
Par un gros perroquet, le Médecin cornard.
A quoi le Médecin dit auſſi-tôt : Madame,
Ce joli perroquet a du raiſonnement ;
Car ayant reconnu votre déportement,
Il croit pour le certain que vous êtes ma femme.

JE dis toujours du bien de toi,
Tu dis toujours du mal de moi ;
Mais je ne ſçais quel malheur eſt le nôtre :
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

## *L'Homme réſolu.*

JEAN recherchoit pour l'Hymenée
Paquette l'émérillonnée.
Chacun diſoit à Jean : Paquette a mauvais bruit ;
Son honneur eſt un grand peut-être
Ha, dit Jean, la première nuit
Je ſçaurai bien le reconnoître.

HUISSIERS, qu'on faſſe ſilence,
Dit en tenant audience,
Un Préſident de Baugé.
C'eſt un bruit à tête fendre ;
Nous avons déjà jugé
Dix Cauſes ſans les entendre.

*

## *La Queſtion captieuſe.*

DANS notre voiſinage, où l'on voit tant d'abus,
Diſoit Lucas à ſon Compère,
Sans vous compter, combien comptez-vous de cocus?
Comment, ſans me compter? reprit l'autre en colère.
Ne vous mettez point en courroux,
Dit Lucas; je n'ai point prétendu vous déplaire.
Hé bien, en vous comptant, combien en comptez-vous?

ELLE eſt coquette, ſotte, & belle;
Aſſez belle pour le plaiſir;
Aſſez ſotte pour mal choiſir;
Aſſez coquette, enfin, pour n'être pas cruelle.
Elle aura la foule chez elle.

UN maître ivrogne dans la rue,
Contre une borne ſe heurta,
Dans l'inſtant ſa colère émue
A la vengeance le porta.
Le voilà d'eſtoc & de taille
A férailler contre le mur;
Il porte une cotte de maille,
Diſoit-il, je crois qu'il eſt dur.
En s'eſcrimant tout de plus belle,
Et pan, & pan, il avançoit,
Lorſqu'il ſortit une étincelle
De la pierre qu'il agaçoit;
Sa valeur enfin conſtipée:
Oh! oh! ceci paſſe le jeu;
Rengaînons vîte notre épée,
Le vilain porte une arme à feu.

SCARRON ſentant approcher ſon trépas,
Dit à la parque : Arrêtez, je n'ai pas
Encor fini de tout point ma ſatire.
Oh, dit Cloto, vous la ferez là bas.
Marchons, marchons ; il n'eſt pas tems de rire.

DE par le Roi, Criton a fait défendre
Qu'autre que lui n'expoſe ſon écrit :
Il peut lui ſeul le débiter, le vendre,
En quoi, ſans doute, il montre ſon crédit ;
Or, ſçavez-vous ce qu'il faudroit que fit
Le vieux rimeur. En voici la recette,
Criton devroit, par un nouvel édit,
Faire ordonner que chacun en achette.

CI gît deſſous ce marbre blanc,
Le plus avare homme de Rennes,
Qui mourut, tout exprès, le dernier jour de l'an,
De peur de donner des Etrennes.

CHATELUS donne à déjeûner
A ſix pour moins d'un carolus,
Et Jaquelot donne à dîner
A plus, pour moins que Chatelus.
Après tels repas diſſolus,
Chacun s'en va gai & fallot.
Qui me perdra chez Chatelus,
Ne me cherche chez Jaquelot.

PUISQUE le Roi a deſir de me faire
A ce beſoing quelque gracieux preſt,
J'en ſuis content; car j'en ai bien affaire,
Et de ſigner ne fuz oncques ſi preſt.
Pourquoi vous pry ſçavoir de combien c'eſt
Qu'il veult cedule, afin qu'il ſe contente:
Je la ferai tant ſeure (ſi Dieu plaît),
Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.

## *De l'Abbé & de ſon Valet.*

MONSIEUR l'Abbé & Monſieur ſon Valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire :
L'un eſt grand fou, l'autre petit folet ;
L'un veut raîller, l'autre gaudit & rire ;
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire ;
Mais un débat au ſoir entr'eux s'émeut ;
Car maître Abbé toute la nuit ne veut
Etre ſans vin, que ſans ſecours ne meure :
Et ſon Valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

DAMON pleure tous ſes ouvrages,
En pénitent des moins touchés.
Apprenez à devenir ſages,
Petits Ecrivains débauchés :
Pour nous qu'il a ſi bien prêchés,
Prions tous que, dans l'autre vie,
Dieu veuille oublier ſes péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

ENFIN Damon s'eſt fait connoître,
Et dans ſon dernier Opéra,
Il vient de faire un coup de maître,
Que n'eût jamais tenté Campra;
C'eſt plus qu'il n'oſoit ſe promettre,
Quoiqu'il ſoit tant ſoit peu Gaſcon;
Car il a trouvé l'art de mettre
Tous les ſifflets à l'uniſſon.

CERTAIN Pradon, bâtard de Melpomène,
Rimant toujours & rimant toujours mal,
Voulut encor expoſer ſur la ſcène,
De ſon génie un avorton fatal.
L'affiche annonce, & tout Paris y vole:
Chacun, avant, eut ſoin de ſe munir
D'un gros ſifflet: vain projet, ſoin frivole;
On bailla tant qu'on ne put s'en ſervir.

LUCAS, jadis, Maître Clerc à Baïeux,
Se promenant le long de ſes palis,
Goût lui revint de faire un titre vieux
Pour envahir cent arpens de taillis.
Or ils n'étoient à Greffiers, ni Baillis,
Mais pis encore, aux Moines Saint Benoît.
Pour le danger, Lucas ſes ſoins accroît,
Chef-d'œuvre il fait, produit ſon titre aux Pères.
Dom Titrier pour vrai le reconnoît,
Mais à huitaine en promet deux contraires.

MON père à l'injuſtice autrefois immolé,
Quoi qu'innocent fut décollé,
Diſoit l'autre jour à Licante
Ergaſte, dont le père avoit été pendu.
Licante, après l'avoir de ſang-froid entendu,
Lui répondit : la corde étoit donc bien tranchante ?

HIER au ſoir un gros Chanoine,
Voyant que d'un peu d'eau la terre avoit beſoin,
Diſoit que cette année on auroit peu de foin,
Et peut-être encor moins d'avoine.
Pour les pauvres chevaux que le tems eſt mauvais!
Tous vont mourir de faim ſans aucune réſerve.
Monſieur, s'écria ſon laquais,
Que d'un ſi grand malheur le bon Dieu nous préſerve!

CERTAIN rimeur, qui jamais ne repoſe,
Me dit hier arrogamment,
Qu'il ne ſçait point écrire en proſe:
Liſez ſes vers; vous verrez comme il ment.

MESSER HARPIN, fameux ſergent du Mans,
Au lit giſſoit, tout prêt à rendre l'ame:
Si tu m'en crois, diſoit-il à ſa femme,
Ne prends époux qu'entre d'honnêtes gens:
(Car il ſçavoit qu'elle étoit bonne lame)
Tu peux choiſir dans le Corps des Sergens.
Hélas! reprit en ſouriant ſa mie,
Je ſerois donc veuve toute ma vie.

BLAISE voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit: toute honte bannie,
Ça, payez-moi vîte, il eſt tems.
Laiſſez-moi mourir à mon aiſe,
Répondit foiblement Lucas:
Oh parbleu! vous ne mourrez pas
Que je ne ſois payé, dit Blaiſe.

QUAND Saint Antoine, au fond de ſon déſert,
Offroit à Dieu ſon tribut de louange ;
L'eſprit malin, en ſingeries expert,
Le lutinoit d'une manière étrange.
Qu'en revint-il au noir & mauvais Ange ?
Rien qui de rire ait pu lui donner lieu,
Naſarde, huée & cornes pour adieu.
Gentil Abbé, voici cas tout ſemblable.
Ici Louis eſt l'image de Dieu,
Moi de l'Hermite, & toi celle du Diable.

SI vous avez bien envie
D'aimer roujours Emilie,
Laiſſez-là le Sacrement ;
Vouloir épouſer la belle,
C'eſt vouloir rompre avec elle
Un peu plus honnêtement
Que par votre changement.

SUPERBES monumens, que votre vanité
Eſt inutile pour la gloire
Des grands Héros, dont la mémoire
Mérite l'immortalité !
Que ſert-il que Paris, au bord de ſon canal,
Expoſe de nos Rois ce grand original,
Qui ſçut ſi bien regner, qui ſçut ſi bien combattre ;
On ne parle point d'Henri quatre,
On ne parle que du Cheval.

NOS enfans, Meſſieurs & Meſdames,
A quinze ans paſſent nos ſouhaits.
Tous nos fils ſont des hommes faits ;
Toutes nos filles ſont des femmes.

PAR ce qu'il a peu de mérite,
Et qu'on ne veut point de ſon cœur,
Le bonheur des autres l'irrite,
Il devient leur perſécuteur.
Avec le deſſein de nuire,
En tous lieux il vient ſe produire,
Et vient toujours mal-à-propos :
Contre tout le monde il déclame,
Et le ſot ne laiſſe en repos
Que les deux galans de ſa femme.

TON oncle, dis-tu, l'aſſaſſin,
M'a guéri d'une maladie ;
Mais preuve qu'il ne fut jamais mon Médecin,
C'eſt que je ſuis encore envie.

UN Charlatan diſoit en plein marché,
Qu'il montreroit le Diable à tout le monde.
Si n'y en eût, tant fût-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'eſprit immonde.
Lors une bourſe aſſez large & profonde
Il leur déploye, & leur dit : gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez ; y a-t-il rien ?
Non, dit quelqu'un des plus près regardans ;
Et c'eſt, dit-il, le Diable, oyez-vous bien,
Ouvrir ſa bourſe & ne voir rien dedans.

SOUVENT de l'épouſer, Jeanne me ſollicite ;
Mais ſes cheveux gris me font peur.
Si Jeanne toutefois étoit plus décrépite,
Je l'épouſerois de bon cœur.

Un

UN Boucher moribond voyant ſa femme en pleurs,
Lui dit : Ma femme, ſi je meurs,
Comme à notre métier un homme eſt néceſſaire,
Jacques, notre garçon, ſeroit bien ton affaire;
C'eſt un fort bon enfant, ſage, & que tu connois:
Epouſe-le, crois moi, tu ne ſçaurois mieux faire.
Hélas ! dit-elle, j'y ſongeois.

VOYANT la ſplendeur non commune
Dont ce maraut eſt revêtu,
Diroit-on pas que la fortune
Veut faire enrager la vertu ?

AUTREFOIS un Romain s'en vint fort affligé,
Raconter à Caton que la nuit précédente
Son ſoulier des ſouris avoit été rongé ;
Choſe qui lui ſembloit tout-à-fait effrayante.
Mon ami, dit Caton, reprenez vos eſprits.
Cet accident en ſoi n'a rien d'épouvantable ;
Mais ſi votre ſoulier eût rongé ces ſouris,
Ç'auroit été ſans doute un prodige effroyable.

ON dit que l'Abbé Roquette
Prêche les Sermons d'autrui.
Moi, qui ſçais qu'il les achette,
Je ſoutiens qu'ils ſont à lui.

DANS le monde, Doris, il court un bruit de vous,
Que ſi-tôt qu'un amant vous parle de ſa peine,
Vous l'allez dire à votre époux.
Etes-vous indiſcrette ou vaine?
Je ne ſçaurois le démêler.
Mais, Doris, vous aurez beau faire;
Si vous n'apprenez à vous taire,
Vous n'aurez plus guère à parler.

BÉLISE ne veut point d'amant;
Mais voudroit un ami fidelle,
Qui pour elle eut des ſoins & de l'empreſſement,
Et qui même la trouvât belle:
Amans, qui ſoupirez pour elle,
Sur ma parole, tenez bon;
Béliſe de l'amour ne hait rien que le nom.

MARTHE en travail d'enfant, promettoit
à la Vierge,
A tous les Saints du Paradis,
De n'approcher jamais de ces hommes maudits.
Michelle cependant lui tenoit un Saint cierge,
D'une grande vertu pour les accouchemens.
Elle accouche; & si-tôt qu'elle eût repris ses sens:
Hé, mon Dieu! ma pauvre Michelle,
Dit-elle d'une foible voix,
Eteignez la Sainte chandelle;
Ce sera pour une autre fois.

UN coquin, à qui l'on fit grace,
Etoit au carcan sur la place:
Il a de l'esprit, disoit-on;
Mais un quidam répondit: non.

Vous voyez ſa ſottiſe inſigne ;
S'il en avoit, ſeroit-il là ?
Comme il parloit, Damon paſſa :
Tenez, dit-il, en faiſant ſigne :
Un homme d'eſprit, le voilà !

## *Sur la priſe de Mons par Louis XIV, en préſence de l'Armée ennemie.*

MONS pris, hélas ! qui le croiroit ?
Toute la Ligue en douteroit,
Si des Ligueurs le plus habile *
N'avoit employé tous ſes ſoins,
Pour amener devant la Ville
Quarante-cinq mille témoins.

* Le Prince d'Orange.

# RONDEAUX.

## *Sur Boiſrobert.*

Coeffé d'un froc bien rafiné,
Et revétu d'un Doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire;
Frère René devient Meſſire,
Et vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné, *
Sous un bonnet enluminé,
En eſt, s'il le faut ainſi dire,
Coëffé

Ce n'eſt pas que Frère René
D'aucun mérite ſoit orné,
Qu'il ſoit docte, qu'il ſçache écrire,
Ni qu'il diſe le mot pour rire;
Mais c'eſt ſeulement qu'il eſt né
Coëffé

* Le Cardinal de Richelieu.

## *Sur les Rondeaux de Benſerade.*

A la fontaine où l'on puiſe cette eau,
Qui fait rimer & Racine & Boileau,
Je ne bois point, ou bien je ne bois guère;
Dans un beſoin ſi j'en avois affaire,
J'en boirois moins que ne fait un moineau.
Je tirerai pourtant de mon cerveau
Plus aiſément, s'il le faut, un Rondeau,
Que je n'avale un plein verre d'eau claire

A la fontaine.

De ces Rondeaux, un livre tout nouveau,
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers qu'il falloit laiſſer faire

A la Fontaine.

## *A un Malade.*

POUR te guérir de cette ſciatique,
Qui te retient comme un Paralytique
Entre deux draps, ſans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de ſarment,
Puis, lis comment on les met en pratique;
Prends-en deux doigts, & bien chaud les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique;
Et tu boiras le reſte promptement,
Pour te guérir.

Sur cet avis ne ſois point Hérétique;
Car je te fais un ſerment authentique
Que ſi tu crains ce doux médicament,
Ton Médecin, pour ton ſoulagement,
Fera l'eſſai de ce qu'il communique,
Pour te guérir.

MA foi, c'eſt fait de moi ; car Iſabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau.
Cela me met en une peine extrême.
Quoi, treize vers ? Huit en eau, cinq en
ême ?
Je lui ferois auſſi-tôt un bateau.
En voilà cinq pourtant en un monceau.
Faiſons-en ſix en invoquant Brodeau ;
Et puis mettons par quelque ſtratagême,
Ma foi c'eſt fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage ſeroit beau :
Mais cependant je ſuis dedans l'onzième ;
Et ſi je crois que je fais le douzième,
En voilà treize, ajuſtez au niveau,
Ma foi c'eſt fait.

TAISEZ-VOUS, tendres mouvemens,
Laiſſez moi pour quelques momens:
Tout mon cœur ne ſçauroit ſuffire
Aux tranſports que l'amour m'inſpire
Pour le plus parfait des Amans.
A quoi ſervent ces ſentimens?
Dans mes plus doux emportemens
Ma raiſon vient toujours me dire:
Taiſez-vous.

La cruelle, depuis deux ans ....
Mais, hélas! quels redoublemens
Sens-je à mon amoureux martyre?
Mon berger paroît, il ſoupire:
Le voici; vains raiſonnemens,
Taiſez-vous.

# ENIGMES.

C'est du même limon que nous sommes tirées,
Et notre père toutefois
Nous a diversement titrées.
L'une obéit, l'autre donne des loix.
Ouvrage de la main des hommes,
Ils redoutent en nous les Idoles qu'ils font;
Nous tenons d'eux ce que nous sommes,
Quelques-uns à leur tour nous doivent ce qu'ils sont.
Nous occupons la Ville & les Provinces,
Nous voguons sur les mers, nous regnons dans les camps,
Et nous déconcertons la Majesté des Princes,
Tandis que nous servons de jouet aux enfans.

*Les Cartes.*

J'HABITOIS autrefois une verte colline,
Aujourd'hui j'habite un cachot.
J'étois doux dans mon origine,
Aujourd'hui la force eſt mon lot.
On m'a vu revêtu d'une robe empourprée,
Je n'ai plus qu'un habit de bois.
Dans mon premier état la nature me crée,
L'art eſt mon père l'autre fois.
De ma nouvelle façon d'être,
Si je tiens de nouveaux appas,
Mortels, ne vous y fiez pas;
J'étois innocent, je ſuis traître.

*Le Raiſin, ou le Vin.*

JE ſuis grand ou petit, & ma taille varie,
Et je n'ai cependant ni plus ni moins d'un pied:
Qui m'a, ne fait pas grande envie,
Qui ne m'a pas fait grand'pitié.

*Le Soulier.*

Nous ſommes un peuple de frères,
Sans mère la plûpart, & nés de divers pères.
Chargés d'un différent emploi,
Nous parlons différent langage;
L'un ſe plaint, l'autre rit, l'un eſt fou, l'autre ſage,
L'un ſuperſtitieux, l'autre ſans foi ni loi.
Nous querellons les Rois ſans craindre leur puiſſance,
Nous les flattons ſans eſpérance,
Et ſans lumières vrais Docteurs,
Vertueux ſans vertu, ſans malice impoſteurs,
Nous ſommes à la fois bonne & mauvaiſe engeance.
Nous devenons par divers ſtratagêmes
Nains ou Géants en demeurant les mêmes;
Nous ſommes nos propres ayeux,
Renaiſſans de nous-mêmes encor plus glorieux.

Jouets des aveugles mortels,
En opprobre, en honneur au gré de leur caprice,
Tel de nous a reçu l'encens & des Autels,
Qui périt du dernier ſupplice.

*Les Livres.*

SANS mouvement & ſans intelligence
J'exerce cependant un pouvoir enchanteur.
Selon les gens & ſelon l'occurrence,
J'ai les traits d'un ſincère, ou les traits d'un flatteur.
Malgré ma groſſière ignorance,
Vous pouvez voir en moi le plus profond Docteur.
Je ne ſuis pas le Créateur;
Mais le Copiſte exact de ſa toute-puiſſance.

*Le Miroir.*

J'AI vu, j'en ſuis témoin croyable,
Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
Le bandeau ſur les yeux tenter l'aſſaut d'un cœur
Auſſi peu ſenſible qu'aimable.
Bientôt après le front élevé dans les airs,
L'enfant tout fier de ſa victoire,
D'une voix triomphante en célébroit la gloire,
Et ſembloit pour témoin vouloir tout l'univers.
Quel eſt donc cet enfant dont j'admirai l'audace?
Ce n'étoit point l'Amour; cela vous embarraſſe.

*Le Ramoneur.*

Je ſuis l'Enfant & le Roi de la terre,
Autrefois j'ai ſervi le maître du tonnerre;
Mais de mille attributs que j'ai,
Celui-ci peut ſuffire à me faire connoître.
Tant que chez mon Patron je demeure engagé,
Je lui ſuis inutile & dangereux peut-être;
Je ne rends ſervice à mon maître
Que quand j'en reçois mon congé.

*L'Or monnoyé.*

Quoique de mon métier je ſois fort ſecourable,
Je m'arme d'un nom redoutable;
Et dès que j'attaque à propos,
Au plus brave guerrier je fais tourner le dos.

*La Seringue.*

Vous pouvez ſur mon nom, connu de toutes parts,
Interroger la Politique,
L'Architecture, la Muſique,
La Chaſſe même & d'autres Arts.
Je ſuis ſur leur rapport vingt choſes différentes :
Mais de peur d'embarras je n'en ſuis qu'une ici ;
Pour les têtes intelligentes
Je me vais peindre en racourci.
Graces aux élémens, graces à l'induſtrie,
Je deviens de chacun l'ami le plus diſcret ;
Le plus défiant me confie
Ses intérêts & ſon ſecret ;
Mais je veux de la vigilance.
Si vous me négligez, bien ſouvent je vous perds.
Craignez ſur-tout ma reſſemblance,
Elle pourroit vous nuire autant que je vous ſers.

*La Clef.*

LORSQUE j'ai ſervi mon ſemeſtre,
S'il ne m'arrive pis, on me met en ſéqueſtre;
Mes ſervices ſont des ingrats,
Qui, le beſoin paſſé, ne s'en ſouviennent pas.
Comme un Miniſtre hors de place,
D'un oubli dédaigneux j'éprouve la diſgrace:
Mais quand dans mon emploi je ſuis enfin remis,
D'un danger redouté comme la canicule,
Je garantis mon maître & ſes amis.
Grave, plaiſant, ſérieux, ridicule,
J'amuſe les regards de mille objets divers,
Et, muet, je converſe avec ceux que je ſers.

*L'Ecran.*

Je garde un grand tréſor ; pour qui ? Je
n'en ſçais rien :
Mais enfin, qui que ce puiſſe être,
Je ne jouirai de mon bien,
Que lorſqu'un autre en ſera maître.

*La Pucelle.*

Je ſuis née au milieu des feux,
Pour y paſſer preſque toute ma vie.
Je deviens le tombeau de bien des malheu-
reux
Qu'à ſes plaiſirs le monde ſacrifie.
Quoique de moi l'on faſſe cas,
Je n'occupe jamais qu'une main ſubalterne :
C'eſt pourtant un grand embarras
Que celui de qui me gouverne.

*La Poële.*

Je tiens table ouverte, où j'invite
Le gourmant & le délicat ;
Je rends le monde paraſite ;
Et le galant homme & le fat,
Sans diſtinction de mérite,
Mettent chez moi la main au plat.

*La Tabatière.*

Nous ſommes deux bonnes ſervantes,
Sans humeur & ſans volonté,
Très-reſſemblantes d'un côté,
Mais par l'autre très-différentes.
Au premier tour de main nous vous obéiſſons ;
Bonnes pour le beſoin, bonnes pour le délice,
Nous ne rendons chacune qu'un ſervice,
Mais cent fois en un jour nous le recommençons.

*La Cuiller & la Fourchette.*

J'HABITE dans les airs ſans uſer de mes
aîles ;
Il eſt d'importantes nouvelles
Dont c'eſt à moi de décider ;
Qu'on vienne me les demander,
Je rends, quoique ſans voix, des réponſes
fidèles ;
Mais pour m'entendre il faut me regarder.

*Le Cocq, la Girouette.*

TRÈS-RAREMENT je reſſemble à mon
père ;
Tel qui m'eſt inconnu, trouve en moi mieux
qu'un frère,
Tant je parois lui reſſembler ;
Il me manque à moi de parler,
Et peut-être à lui de ſe taire.

*Le Portrait.*

Nous ſoutenons ſans choix les méchans
& les bons ;
De la ſociété nous ſommes bienfaitrices ;
Et cependant ceux que nous ſoutenons
Tournent le dos à nos ſervices.

*Les Chaiſes.*

# QUATRAINS.

## *A une Muſicienne le jour de Saint Louis.*

Du Saint Roi, que la France honore,
Vous auriez embelli le regne glorieux;
Au ſon de votre voix il deſcendroit des Cieux.
Vous écoutant, il s'y croiroit encore.

## *A Madame la Ducheſſe de Villars.*

Ah! c'eſt en vain, parures empruntées,
Que Villars fuit vos profanes ſecours;
En elle, hélas! les graces ſont reſtées:
Que je la plains! Elle plaira toujours.

## *Sur un Portrait gravé par Nanteuil.*

NANTEUIL, en faiſant mon image,
A de ſon art divin ſignalé le pouvoir ;
Je haïs mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans ſon ouvrage.

## *A une Dame, qui railloit l'Auteur d'être long-tems à la Campagne.*

Au doux bruit des ruiſſeaux, dans ces bois je reſpire ;
C'eſt là que ſur les fleurs, je viens me repoſer ;
Je ne quitterois pas ces lieux pour un Empire,
Mais je les quitterois, Philis, pour un baiſer.

*La violette, à Madame de Rambouillet.*

MODESTE en ma couleur, modeſte en
mon ſéjour,
Franche d'ambition, je me cache ſous
l'herbe.
Mais ſi ſur votre ſein je puis me voir un
jour,
La plus humble des fleurs ſera la plus ſu-
perbe.

*A Mademoiſelle de Charolois, peinte en habit de Cordelier*

FRÈRE Ange de Charolois,
Dis moi par quelle aventure,
Le Cordon de Saint François
Sert à Vénus de Ceinture?

## *A une belle Chanteuſe.*

QUE ta voix divine me touche,
Et que je ſerois fortuné,
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaiſir qu'elle m'a donné!

## *Sur un Village brûlé en Champagne, & rétabli.*

UNE flamme cruelle avoit détruit ces lieux,
Graſſin les rétablit par ſa magnificence;
Que ce marbre à jamais expoſe à tous les yeux,
Le malheur, le bienfait & la reconnoiſſance.

## *Pour mettre au bas du Portrait de Mademoiſelle Sallé.*

De tous les cœurs & du ſien la maîtreſſe,
Elle allume des feux qui lui ſont inconnus ;
De Diane c'eſt la Prêtreſſe
Danſant ſous les traits de Vénus.

## *Sur une belle Statue d'Ariane.*

Ce que m'ôta jadis la fortune cruelle,
Ne ſe peut comparer à ce qui m'eſt rendu ;
Une ſçavante main aujourd'hui me fait telle,
Que j'acquiers mille amans pour un que j'ai perdu.

## *Au Pſeautier de Madame de Némours.*

Si Dieu mettoit les dons en vous & moi ;
Qu'avoit l'Auteur de cette œuvre parfaite,
Pour votre part ſeriez femme d'un Roi,
Et par ſouhait j'en ſerois le Prophête.

## *A Monſieur de Souci, Tréſorier de l'Epargne.*

Mes vers, Monſieur, ſont peu de choſe,
Et, Dieu merci, je le ſçais bien :
Mais vous ferez beaucoup de rien,
Si les changez en votre proſe.

## *A Madame de . . .*

Un tendre aveu ſemble vous offenſer ;
Je me tairai, puiſqu'il faut y ſouſcrire ;
Et ce qu'on dit ſouvent ſans le penſer,
Je le penſerai ſans le dire.

*Un homme d'eſprit ſe trouvant à un bal, où une jolie femme étoit déguiſée en Chevalier de Malte, lui fit ſur le champ ces vers.*

CHEVALIER, vous êtes formé
Sur le plus brillant des modèles.
Ah ! que vous voilà bien armé
Pour combattre les Infidèles.

*A Madame de . . ., qui avoit eu la fève le jour des Rois.*

POURQUOI vous étonner, Glycère ?
L'événement n'eſt pas nouveau :
Quand l'Amour coupe le gâteau,
La fève eſt toujours pour ſa mère.

*Au Calendrier des heures de Mademoiſelle de Saint Léger, l'une des Filles de la Reine.*

S'IL vous plaiſoit marquer en tête
Un jour ordonné pour m'aimer,
Je l'aurois pour très-grande fête;
Mais point ne la voudrois chaumer.

AIMONS, mais d'un amour couvert;
Qui ne ſoit jamais ſans myſtère.
Ce n'eſt point l'amour qui nous perd,
Mais la manière de le faire.

IRIS s'eſt rendue à ma foi;
Qu'eût-elle fait pour ſa défenſe?
Nous n'étions que nous trois; elle, l'Amour & moi;
Et l'Amour fut d'intelligence.

J'ATTENDS Iris & ſes rigueurs,
Et je l'attends avec impatience ;
Quel en ſeroit l'excès ! ſi, rempli d'eſpérance,
J'attendois d'elle des faveurs.

IRIS ne craignez pas qu'une flamme nouvelle,
Me faſſe ailleurs porter mon choix ;
On peut, en vous voyant, devenir infidèle ;
Mais c'eſt pour la dernière fois.

QUE je ſouffre un cruel martyre,
Quand, juſqu'au fond des bois, Tircis vient me chercher !
Il a cent choſes à me dire,
Et j'en ai cent à lui cacher.

De toutes les façons vous avez droit de plaire ;
Mais sur tout, vous sçavez nous charmer en ce jour ;
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour,
Les voyant découverts, on vous prend pour sa mère.

Je sens, quand je vous vois, une joie inconnue ;
Quand je ne vous vois pas, je suis au désespoir :
Et je voudrois toujours vous voir,
Ou ne vous avoir jamais vue.

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'eſt pour vous un amuſement ;
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

On meurt deux fois dans ce bas monde ;
La première, en perdant les faveurs de Vénus.
J'ai bien moins peur de la ſeconde ;
C'eſt un bien quand on n'aime plus.

J'ai ſenti pour vous ſeule une flamme parfaite ;
Je n'ai jamais aimé comme j'aime en ce jour ;
Doris étoit ma dernière amourette ;
Vous êtes mon premier amour.

JE veux chanter en vers la beauté qui m'engage ;
J'y penſe, j'y repenſe, & le tout ſans effet.
Mon cœur s'occupe du ſujet,
Et l'eſprit laiſſe là l'ouvrage.

DE deux amans l'égale flamme
Doublement ſçait les rendre heureux.
Les indifférens n'ont qu'une ame,
Mais lorſqu'on aime on en a deux.

VOUS êtes belle, & votre ſœur eſt belle ;
Entre vous deux tout choix ſeroit bien doux.
Le Dieu d'amour étoit blond comme vous :
Mais il aimoit une brune comme elle.

ME voici dans le même lit
Où j'ai vu repoſer ma belle;
Ah! ſi l'Amour étoit auſſi juſte qu'on dit.
Y ſerois-je ſans elle?

JEUNE Iris, dans notre querelle,
Je n'examine point qui de nous deux a tort:
De tout ce qu'il vous plaît je demeure d'accord;
Et vous avez raiſon, puiſque vous êtes belle.

PHILIS ne m'aimera jamais;
Sur tout ce que je dis, ſur tout ce que je fais
Elle me loue, elle me flatte;
C'eſt le payement d'une ingrate.

POURQUOI me fuyez-vous, cruelle ?
Mes regards auroient-ils cauſé votre courroux ?
Endurez ſeulement que je vous trouve belle ;
C'eſt tout ce que je veux de vous.

NE tardez plus à conſentir ;
Et à tel ami ſatisfaire,
Mieux vaut faire, & ſe repentir,
Que ſe repentir & rien faire.

# IMPROMPTUS.

## *Définition de l'Impromptu.*

Je ſuis un petit volontaire,
Enfant de la table & du vin,
Vif, entreprenant, téméraire,
Etourdi, négligé, badin;
Jamais rêveur, peu ſolitaire,
Quelquefois délicat & fin,
Mais tenant toujours de mon père.

## *A une jolie femme.*

Je n'ai rien chanté de ma vie
En impromptu;
Mais que vos yeux ont de vertu!
Ma foi, quand on eſt ſi jolie,
On a bien droit d'être ſervie
En impromptu.

*De M. de Voltaire à Madame la Marquiſe de Pompadour qui deſſinoit une tête.*

POMPADOUR, ton crayon divin
Devoit deſſiner ton viſage;
Jamais une plus belle main
N'auroit fait un plus bel ouvrage.

*Sur des fleurs que cultivoit le Grand Condé.*

EN voyant ces œillets qu'un illuſtre guerrier
Arroſa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars ſoit Jardinier.

## *A Madame la Ducheſſe du Maine, qui demandoit un ſecret à ſon Auteur.*

LA Divinité qui s'amuſe
A me demander mon ſecret,
Si j'étois Apollon, ne ſeroit point ma muſe ;
Elle ſeroit Thétis, & le jour finiroit.

# CONTES.

## *Le Miſogame.*

DANS une compagnie avec emportement,
Albin ſe déchaînoit contre le mariage ;
Il ſoutenoit impudemment
Que l'Hymen & le cocuage
N'alloient plus l'un ſans l'autre, & que tout homme ſage,
Du beau ſexe devoit toujours ſe défier :
Laiſſez-le contre nous crier,
Dit l'aimable Dorine : il eſt comme ſon père,
Qui s'étant entêté de la même chimère
N'oſa jamais ſe marier.

## *La jeune femme en couche.*

JEUNE tendron pour la premiere fois
Goûtoit des fruits amers de l'Hymenée ;
La pauvre enfant ſe vit preſque aux abois,
Quand mit au jour ſa trop chère lignée.
Son compagnon qui la voyoit ſouffrir :
Par Saint Joſeph, lui dit-il, je te jure,
Que dans la ſuite aimerois mieux mourir,
Qu'ainſi te faire endurer la torture.
La Dame alors regardant ſon époux,
Lui repartit : Ah ! pourquoi jurez-vous ?
Quoi ! ce rien-là, mon fils, vous effarouche ?
Je n'ai beſoin de ſi grande pitié.
Las ! on m'a dit qu'à la ſeconde couche
Le mal n'étoit ſi vif de la moitié.

*

UN jeune ruſtre, à l'Avocat Chopin,
Faiſoit un jour cette belle harangue,
J'ai ſçu, Monſieur, qu'étiez un grand latin,
Et qu'à plaider vous aviez bonne langue.
Or, deſirant avoir enfans d'eſprit,
Bien humblement, du meilleur de mon ame,
Prier vous viens d'en faire un à ma femme.
Le bon Chopin à ce diſcours ſourit;
Ami, dit-il, onc en ce ne fus maître:
Les enfans miens ſont tous de francs niais;
Oui-dà, Monſieur, répond l'homme champêtre,
Ce n'eſt donc pas vous qui les avez faits.

Après quatre heures de toilette
Une Dame entroit aux Feuillans,
Fière de ces attraits brillans
Dont l'art de plaire fait emplette:
Teint choisi, parure complette;
De gorge, ce qu'il en faut voir
Pour faire bien penser du reste:
Souris flatteur, quoique modeste,
Comme toutes voudroient l'avoir.
Lors un Novice que dévore
Le zèle du Temple de Dieu:
Quoi donc, Madame, est-ce en ce lieu
Que vous voulez qu'on vous adore,
Tandis que le peuple tremblant
Calme le Ciel par sa prière?
Pourquoi vous perdre en le troublant
Par une beauté meurtrière?
Pourquoi d'un triomphe insolent
Prêter au Démon la matière?

Ah ! craignez le glaive brûlant
Qui pend ſur votre tête altière.
Mon Dieu, dit la Dame plus fière,
Que ce jeune Moine eſt galant.

# EPITAPHES.

## *Sur le Cardinal de Richelieu, dont le Mauſolée eſt dans l'Egliſe de Sorbonne.*

Ce fameux Cardinal fit bien voir par ſa chûte,
Que jamais il n'aima la paix ni le repos;
Puiſque par teſtament il voulut que ſes os
Fuſſent mis dans un lieu d'éternelle diſpute.

## *De Loth.*

Ci Loth, ſa femme en ſel, ſa ville en cendre,
Il but & fut ſon gendre.

## *De Molière.*

EN ce tombeau giſſent Plaute & Térence,
Et cependant le ſeul Molière y gît;
Leurs trois talens ne formoient qu'un eſprit
Dont le bel art réjouiſſoit la France.
Ils ſont partis; & j'ai peu d'eſpérance,
De les revoir malgré tous nos efforts.
Pour un long-tems, ſelon toute apparence,
Térence, & Plaute, & Molière ſont morts.

## *De Madame du Châtelet.*

L'UNIVERS a perdu la ſublime Emilie:
Elle aima les plaiſirs, les arts, la vérité;
Les Dieux en lui donnant leur ame & leur génie
N'avoient gardé pour eux que l'immortalité.

## *D'un Critique ignorant.*

Sous ce tombeau gît un Auteur,
Dont en deux mots voici l'hiſtoire :
Il étoit ignorant comme un Prédicateur,
Et malin comme un auditoire.

## *De Regnier, faite par lui-même.*

J'ai vécu ſans nul penſement,
Me laiſſant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et je m'étonne fort pour quoi
La mort daigna penſer à moi,
Qui ne m'occupai jamais d'elle.

## *D'une Femme publique.*

Ci gît Paquette Cavillier
En ſon petit particulier.

*Un plaiſant fit pour M. de Fénelon l'Epitaphe ſuivante.*

CI gît, qui deux fois ſe damna ;
L'une pour Molinos, l'autre pour Molina.

*De Saint Pavin.*

Sous ce tombeau gît Saint Pavin,
Donne des larmes à ſa fin ;
Tu fus de ſes amis peut-être ?
Pleure ton ſort & le ſien :
Tu n'en fus pas ? Pleure le tien,
Paſſant, d'avoir manqué d'en être.

DESFONTAINES & R... ont fini leurs deſtins :
Riez Auteurs, pleurez Catins.

*D'un*

## *D'un Evêque de Langres, grand Joueur.*

Le bon Prélat qui gît ſous cette pierre,
Aima le jeu plus qu'homme de la terre;
Quand il mourut il n'avoit pas un liard:
Et comme perdre étoit chez lui coutume,
S'il a gagné Paradis, on préſume
Que ce doit être un grand coup de haſard.

## *D'un homme doux.*

Ci gît qui vivoit doucement,
Sans être incommode à perſonne;
A ſa mort même expreſſément
Il a défendu que l'on ſonne.

Ci gît ma femme; ah! qu'elle eſt bien
Pour ſon repos & pour le mien!

## *D'une Dévote.*

Ci gît une Dévote, & qui fut des plus
franches,
Qui ſous de modeſtes atours
Alloit à Vêpres les Dimanches:
Que faiſoit-elle les autres jours?
C'eſt une autre paire de manches.

## *De M. de la Fontaine.*

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea ſon fonds après ſon revenu,
Et crut les biens choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon tems, bien le ſçut diſpenſer;
Deux parts en fit, dont il vouloit paſſer,
L'une à dormir & l'autre à ne rien faire.

## *De M. Piron, par lui-même.*

AMI paſſant, qui deſire connoître
Ce que je fus : je ne voulus rien être ;
Je vécus nul, & certes je fis bien :
Car, après tout, bien fou qui ſe propoſe,
De rien venant & redevenant rien,
D'être ici bas, en paſſant, quelque choſe.

## *D'un Chien.*

RUDE aux voleurs, doux à l'amant ;
J'aboyois & faiſois careſſe ;
Ainſi j'ai ſçu diverſement
Servir mon maître & ma maîtreſſe.

CI gît Hugues chargé d'années ;
Qui mourut ſans être éclairci
A quelle fin la deſtinée
L'avoit mis dans ce monde-ci.

## *D'un jeune homme enlevé à la fleur de ſon âge.*

LE plaiſir fut ma ſeule étude:
Je fus conſtant à le chérir;
Il m'a payé d'ingratitude,
Car c'eſt lui qui me fait mourir.

LAPEIREIRE ici gît, ce bon Iſraëlite,
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite.
Quatre Religions lui plurent à la fois,
Et ſon indifférence étoit ſi peu commune,
Qu'après quatre-vingt ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit, & n'en choiſit pas une.

MONSIEUR de *** eſt mort teſtateur olographe,
Et vous me promettez, ſi j'en fais l'épitaphe,
Les cent écus par lui légués à cet effet.
Parbleu, l'argent eſt bon dans le tems où nous ſommes.
Ci gît le plus méchant des hommes,
Payez : le voilà fait.

## *Du même.*

CI gît un très-grand perſonnage,
Qui fut d'un illuſtre lignage,
Qui poſſéda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort ſage.
Je n'en dirai pas davantage;
C'eſt trop mentir pour cent écus.

CI gît Doraliſe, qui fut
Une merveille ſans ſeconde ;
Comme elle plut à tout le monde,
Auſſi tout le monde lui plut.

COLAS eſt mort de maladie ;
Tu veux que j'en plaigne le ſort :
Que Diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.

ICI gît le corps d'une belle
Que l'amour d'un mari réduiſit au trépas ;
C'eſt la ſeule mode nouvelle
Que les femmes ne ſuivent pas.

Ci gît Monſeigneur de Marca,
Que notre Monarque marqua
Pour le Prélat de ſon Egliſe;
Mais la mort qui le remarqua,
Et qui ſe plaît à la ſurpriſe,
Sur la liſte le démarqua.

# POËSIES MÊLÉES.

## *Pour mettre au bas du portrait de Benſerade.*

CE bel eſprit eut trois talens divers ;
Qui trouveront l'avenir peu crédule ;
De plaiſanter les Grands, il ne fit point ſcrupule,
Sans qu'ils le priſſent de travers ;
Il fut vieux & galant, ſans être ridicule ;
Et s'enrichit à compoſer des vers.

## *Le Roi repréſentant un Berger.*

MILLE autres Bergers charmans
Dont on parle, ne font gloire
Que d'embellir les Romans ;
Celui-ci pare l'Hiſtoire.

## *Placet.*

NOus avons dans l'eſprit deux deſſeins différens,
Vous de vaincre cent Rois, & moi cent Concurrens.
Mais l'un de ces deſſeins eſt mieux conduit que l'autre ;
Pourtant, Sire, tout iroit bien,
Si vous me répondiez du mien,
Comme je vous réponds du vôtre.

UN pauvre homme apperçut dans ſa chambre, la nuit,
Un voleur qui croyoit trouver là quelque ſomme ;
Il fit un ſi grand cri que le voleur s'enfuit,
Et laiſſa ſon manteau, qui ſervit au pauvre homme.

## *Placet.*

SIRE, le Suppliant fait pour vous des prières,
Et jeûne fort ſouvent à votre intention;
Soit par néceſſité, ſoit par dévotion,
Il jeûne de toutes manières.
Pour le rendre encore plus pieux,
Accordez lui de grace un petit bénéfice;
En s'acquittant de ſon office,
Il en jeûnera moins, mais il en priera mieux.

MA fille, marchez droit, dit l'Ecreviſſe mère;
Aller à reculons : fi ! cela n'eſt pas bien.
Ma mère, je ne veux vous contredire en rien,
Je vous ſuivrai; marchez, s'il vous plaît, la première.

## *Requête au Roi.*

IL ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires ;
Ce ſeroit un peu trop de curioſité :
Cependant l'autre jour ſongeant à mes misères,
Je calculois le bien de Votre Majeſté.
Tout bien compté, j'en ai la mémoire récente :
Il vous doit revenir cent millions de rente,
Qui rendent par jour plus de ſix cens mille francs,
Cent mille écus par jour, en font quatre par heure.
Pour réparer les maux preſſans,
Que le tonnerre a faits à ma maiſon des champs ;
Ne pourrai-je obtenir, Sire, avant que je meure,
Un quart d'heure de votre tems ?

*Saint Gelais, Evêque d'Angoulême, & Poëte célèbre, excelloit à faire des Impromptus. Un Prince le défia d'ajouter sur le champ trois autres vers à ceux qu'il alloit lui dire. Saint Gelais accepta le défi; le Prince lui dit :*

En m'en revenant de l'Ecole
J'ai rencontré Dame Nicole,
Laquelle étoit de verd vêtue.

*Saint Gelais répondit aussi-tôt :*

Otez-moi du cou cette étolle,
Et si bientôt je ne l'accolle,
J'aurai la gageure perdue.

## *Réponſe d'un Laquais à ſon Maître.*

UN homme, fort capricieux
Et d'un petit génie, avoit à ſon ſervice
Un garçon Auvergnat qui faiſoit de ſon mieux,
Et qu'il grondoit ſouvent ſans raiſon ni juſtice.
Un jour le querellant mal-à-propos,
Il l'appela le Roi des ſots.
Roi des ſots, reprit l'autre ? Et, plut à Dieu de l'être !
Je verrois ſous ma loi tous les eſprits mal faits ;
Et vous-même, Monſieur, bien loin d'être mon maître,
Vous ſeriez un de mes ſujets.

## *Les Sens.*

QUAND je vois une fleur nouvelle,
J'y porte un regard curieux ;
Mais je reſſentirois une peine cruelle,
S'il ne m'étoit permis que d'y porter les yeux :
Ma main veut y toucher ; & quand ſur chaque feuille
Le deſir innocent a promené mes doigts ;
Son parfum me ſéduit ; il faut que je la cueille ;
Ainſi pour un plaiſir, j'en ai trois à la fois.
Tel eſt l'ordre de la nature ;
Elle nous a fait naître avec des ſens jaloux.
Belles, prévenez leur murmure ;
Ou n'en flatez aucun, ou contentez-les tous.

## *Vers à une Maîtreſſe intéreſſée.*

POURQUOI ces nouvelles careſſes ?
Suis-je aujourd'hui ſi beau garçon ?
Es-tu jalouſe ? As-tu ſoupçon
Que j'aille voir d'autres maîtreſſes ?
T'aimé-je moins qu'un autre jour ?
Pourquoi veux-tu de mon amour
Avoir quelque nouvelle preuve ?
Peux-tu bien douter de ma foi ?
Ha, ha, Philis, je m'apperçois
Qu'il te faut une juppe neuve.

## *Au Roi de Navarre.*

MON ſecond Roi, j'ai une haquenée
D'aſſez bon poil, mais vieille comme moi ;
A tout le moins long-tems a qu'elle eſt née,
Dont elle eſt foible, & ſon maître en
es moi.

La pauvre bête, aux ſignes que je vois,
Dit qu'à grand'peine ira juſqu'à Narbonne.
Si vous voulez en donner une bonne,
Sçavez comment Marot l'acceptera ?
D'auſſi bon cœur comme la ſienne il donne.

*M. de Voltaire logeoit à Seaux dans la chambre du vieux de Saint Aulaire, que Madame la Ducheſſe du Maine appeloit ſon Berger.*

J'AI la chambre de Saint Aulaire,
Sans en avoir les agrémens ;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de ſa bergère ;
Il faut tout attendre du tems,
Et ſur-tout du deſir de plaire.

## *Sur la maladie de Madame de Pompadour.*

LACHÉSIS tournoit ſon fuſeau ;
Filant avec plaiſir les beaux jours d'Iſabelle,
J'apperçus Atropos qui d'une main cruelle
Vouloit couper le fil, & la mettre au tombeau ;
J'en avertis l'Amour ; mais il veilloit pour elle,
Et du mouvement de ſon aîle
Il étourdit la Parque, & briſa ſon ciſeau.

## *Le Marchandeur de Gants.*

MADAME, montrez-moi des gands :
Que vendez-vous ceux-ci ? Monſieur, rien que ſix francs.
Madame, vous en aurez quatre.
Monſieur, je n'en puis rien rabattre.

Madame, un écu d'or; mais je veux vous
baiſer.
Monſieur, je n'ai rien fait de toute la ſe-
maine;
En vérité, c'eſt mon étrenne:
Je ne veux pas vous refuſer.

## *Vers à Mademoiſelle de Michelin, par l'Abbé de l'Ataignan.*

L'AIMABLE Iris qui s'habilloit,
Iris de mille attraits pourvue,
Vint l'autre jour m'ouvrir, à demi-nue,
En demandant ce qu'on vouloit:
C'eſt moi qui viens apporter vos étrennes,
Lui dis-je, & vous offrir mes ſervices em-
preſſés:
Mais dans l'état où vous m'apparoiſſez,
C'eſt vous qui me donnez les miennes.

## *Pour Monſieur de la Rochepot, qui gagea contre la Reine que le Roi coucheroit avec elle.*

OR, çà, vous avez vu le Roi;
Ai-je gagné? dites, Madame;
Toute ſeule je vous en croi,
Sans le rapport de lui, ne dame.
Vrai eſt qu'au propos que j'entame
Le Roi ſerviroit bien d'un tiers,
Vous êtes deux témoins entiers.
Car l'une eſt Dame, & l'autre maître;
Mais j'en croirois plus volontiers
Un enfant qui viendroit de naître.

## *Inſcription pour mettre au bas d'une ſtatue repréſentant l'Amour.*

QUI que tu ſois, voici ton maître;
Il l'eſt, il le fut, ou doit l'être.

## *L'accord des yeux, & du cœur.*

QUE vos yeux ſont touchans ! que leur regard eſt tendre !
Si je les crois, Tircis, vous m'aimez ardemment.
Mais parlez moi ſincérement :
Votre cœur ſent il tout ce qu'ils me font entendre ?
Si vous ne m'aimez point, hélas !
Ne cherchez point à me ſéduire ;
Et que vos yeux ne parlent pas,
Si votre cœur n'a rien à dire.

## *Ecrits ſur la cloche du Monaſtère de ...*

A ton bonheur que ne puis-je prétendre,
Airain ſacré, dont les ſons aſſidus
Soir & matin ſe font entendre
D'un objet qui ne m'entend plus ?

Que ta voix, chère à ſon oreille,
L'appelle aux ſaints devoirs où ſon ſort eſt lié;
Que jamais l'amour ne l'éveille;
Et que toujours ſon cœur connoiſſe l'amitié.
Dans la ſolitaire demeure
Où l'a conduite un feu conſtant,
Si tu ſonnes ſa dernière heure,
Sonne la mienne au même inſtant.

Un Gaſcon d'humeur goguenarde,
Arrivant du camp à Paris,
Après l'affaire d'Oudenarde,
Se trouva, dit-on, fort ſurpris,
C'étoit de voir que dans les rues
On faiſoit par-tout de grands feux
Pour une bataille perdue
Comme pour un ſuccès heureux.
Ah! Cadedis, riant ſous cappe,
Badaux, vous faites, leur dit-il,
Ainſi que la pierre à fuſil,
Plus de feu tant plus on la frappe.

## *Vers de M. de Voltaire ſur Meſdemoiſelles Sallé & Camargo.*

AH ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands Dieux ! eſt raviſſante !
Que vos pas ſont légers, & que les ſiens ſont doux !
Elle eſt inimitable, & vous êtes nouvelle :
Les Nymphes ſautent comme vous,
Et les Graces danſent comme elle.

## *Conſeil.*

IRIS, vous connoîtrez un jour
Le tort que vous vous faites.
Le mépris ſuit de près l'amour
Qu'inſpirent les coquettes.

Cherchez à vous faire eſtimer
Plus qu'à vous rendre aimable.
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

## *A une Dame touchant un faux Rapporteur.*

Qui péche plus, lui qui eſt inventeur
Que j'ai de toi le bien tant ſouhaitable?
Ou toi, qui fais qu'il eſt toujours menteur,
Et ſi le peux faire homme véritable;
Voire qui peux d'une œuvre charitable
En guérir trois, y mettant ton étude,
Lui de menſonge inique & déteſtable,
Moi de langueur, & toi d'ingratitude?

## *A une femme.*

ALORS qu'on uſe
De vaine excuſe,
C'eſt grand défaut.
Telle refuſe
Qui bientôt muſe
Dont bien peu chaut.
Car point ne faut,
Tout homme caut
De chercher mieux quand on l'amuſe.
D'où je conclus qu'en amour faut
Battre le fer quand il eſt chaud,
Sans chercher ni détour, ni ruſe.

## *Billet à M. Bernard, Auteur d'un Poëme intitulé :* l'Art d'aimer, *pour l'inviter à ſouper chez Madame de Montmorency.*

GENTIL Bernard eſt averti,
Au nom du Pinde & de Cythère ;
Que l'art d'aimer doit, ſamedi,
Venir ſouper chez l'art de plaire.

*Les*

## *Les trois Bernards.*

DANS ce pays trois Bernards ſont connus;
L'un eſt ce Saint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'Oracles.
L'autre Bernard eſt l'enfant de Plutus,
Bien plus grand Saint, faiſant plus grands miracles;
Et le troiſième eſt l'enfant de Phœbus;
Gentil Bernard, dont la muſe féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

PAR mille petits refus
Que me fit hier ma belle,
Plus que jamais je connus
Que je ſuis bien avec elle.
Sans doute elle déguiſoit
Sa paſſion & ſa flamme,
Et m'accordoit en ſon ame
Ce qu'elle me refuſoit.

En même tems que ſa bouche
Me diſoit, je ne veux pas,
Ses yeux me diſoient tout bas :
Je ne ſuis pas ſi farouche.
Depuis j'ai ſçu de l'Amour,
Que, ſans la troupe importune
Qui nous ſuivit tout le jour,
Rien n'égaloit ma fortune.

## *De M. de Voltaire à M. de C***, ſur ſon ballet de Miſis, qu'il lui avoit envoyé.*

Vous poſſédez la langue de Cythère :
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire ;
En fait d'amour il faut parler & faire ;
Ce Dieu fripon reſſemble aſſez aux Rois.
Les bien ſervir n'eſt pas petite affaire ;
Hélas ! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter que de les ſatisfaire.

## *Bacchus trompé.*

UN jour dans un charmant repas,
Près de Climène assis, je soupirois tout bas.
Je n'osai de ses yeux célébrer la victoire.
Du vin qu'elle versoit je chantai les appas.
Dans ce moment Bacchus, enivré de sa gloire
Pour un encens nouveau prit mes chansons à boire ;
Mais l'Amour ne s'y méprit pas.

## *A Mademoiselle de St S***, en lui envoyant des mirabelles de Metz.*

PERETTE, vous avez six ans,
Et les goûts de cet heureux âge :
Le bonbon doit être un hommage
Pour vous au-dessus des amans.

De votre mine enchantereſſe,
Quelqu'autre un jour vous parlera:
Mais que de peines il faudra
Pour obtenir votre tendreſſe!
Trop éloigné de mon printems,
Je n'en pourrai plus prendre aucunes;
Et je veux profiter du tems
Où vous la donnez pour des prunes.

## *Inſcription de Lainez, pour être miſe ſur un Preſſoir.*

LA Fable, entre mille plaiſirs,
Et mille flots badins conduits par des Zéphirs,
Fait naître une Vénus de l'écume de l'onde;
Que la Grèce murmure, & que la Fable gronde,
Le Champagne, le verre en main,
A l'aſpect des Preſſoirs que ſa liqueur inonde,
La fait naître aujourd'hui de la mouſſe du vin.

## *Le Portrait manqué, à Madame la Marquise de B ***.*

ON ne peut faire ton portrait ;
Folâtre & sérieuse, agaçante & sévère,
Prudente avec l'air indiscret ;
Vertueuse, coquette, à toi-même contraire :
La ressemblance échappe en rendant chaque trait ;
Si l'on te peint constante, on t'apperçoit légère :
Ce n'est jamais toi qu'on a fait.
Fidèle au sentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour-à-tour ;
Tu plais aux libertins, tu captives les sages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.

On croit voir cet enfant, en te voyant paroître,
Sa jeuneſſe, ſes traits, ſon art,
Ses plaiſirs, ſes erreurs, ſa malice peut-être,
Serois-tu ce Dieu par haſard ?

MILLE raiſons devroient me défendre d'aimer ;
Il ne faut donc plus voir mon aimable Lucrèce :
Quelque part qu'elle ſoit, elle a droit de charmer ;
Et moi, je ne puis plus inſpirer de tendreſſe.
L'on ſe flatte, & l'on croit réparer par les ſoins
Ce qui nous manque de mérite ;
La difficulté nous irrite,
Et l'on n'en eſpère pas moins :

Mais, bons Dieux ! quoi qu'on puiſſe
faire,
Quand on a paſſé ſon printems,
C'eſt une dangereuſe & difficile affaire,
Que de ſonger à ſatisfaire
Un cœur & des yeux de quinze ans.

## *A Philis ſur la clef de ſa chambre.*

Air : *De Joconde.*

Si j'avois, aimable Philis,
La clef tant déſirée,
Je croirois que du paradis
J'aurois trouvé l'entrée ;
Mais, au reſte, j'en uſerois
Autrement que S. Pierre.
J'entrerois ſeul, & j'exclurois
Le reſte de la terre.

*La Monnoye.*

*Sur un bocage entouré d'eau ; imitation d'une Epigramme Latine.*

Tu pouvois ſans danger, Venus, en ce bocage,
Donner un rendez-vous à Mars.
L'ombre empêche Phœbus d'y porter ſes regards.
Les ruiſſeaux à Vulcain y ferment le paſſage.

*Le même.*

*Epitaphe.*

Ici gît l'égal d'Alexandre,
Moi, c'eſt-à-dire un peu de cendre.

*Il y a Gevrey, village à deux lieues de Dijon, deux vignobles célèbres, Bêze & Chambertin. Le propriétaire des vignes de Bêze traitant un jour quelques amis, on lui fit le Triolet ſuivant pour terminer le repas.*

Bêze qui produit ce bon vin
Doit paſſer pour très-catholique ;
J'eſtime plus que Chambertin
Bêze qui produit ce bon vin.
Si le diſciple de Calvin
Bêze paſſe pour hérétique,
Bêze qui produit ce bon vin
Doit paſſer pour très-catholique.

## *Placet au Roi.*

Je ſçais comme il faut encenſer,
Mais s'il s'agit de financer,
Grand Roi, je n'en ſçais pas l'uſage.
De grace, exempte moi de groſſir ton tréſor,
Et conſidére que le Mage
Qui préſenta l'encens ne préſenta point l'or.

*La Monnoye.*

La vie eſt cette fleur dont l'éclat nous ſéduit,
Qui naît avec l'aurore & tombe avant la nuit.

*Sur une bourſe de filet donnée par une Demoiſelle.*

J'AI lu, je ne ſçais où, que les Graces un jour
D'une main adroite & légère,
Faiſoient du filet pour l'amour.
Auprès d'elles aſſis le Dieu les voyoit faire.
Il diſoit *c'eſt pour moi*, quand quelqu'un demanda
Un ſeul morceau qu'on accorda.
Et l'enfant de pleurer : on calma ſa colère,
En lui diſant, quand il eût bien crié,
Ce préſent eſt pour l'amitié,
Ne faut-il pas ſervir la ſœur avant le frère ?

DU monde perverti tel eſt le caractère,
L'intérêt & l'orgueil prodiguent les écus,
Les plaiſirs effrénés répandent encor plus,
Mais l'amitié ne donne guère.

Elle reſſemble à l'amour conjugal ;
Le devo r eſt meſquin, la vertu menagère,
Le vice ſeul eſt libéral.

*Boiſſy.*

*Vers à Mademoiſelle Sallé, en lui envoyant la Piéce intitulée* la Bagatelle.

LA Bagatelle au jour vient de paroître,
Et ſon auteur oſe te l'envoyer ;
Vertueuſe Sallé, par le titre peut-être
Que l'ouvrage va t'effrayer.
Raſſure-toi, l'enjoûment l'a fait naître,
Mais j'y reſpecte la vertu.
Je t'y rends, ſous ſon nom, l'hommage qui t'eſt dû,
Je n'eus jamais que le vrai ſeul pour maître
J'y fais ton portrait d'après lui ;
J'en demande un prix aujourd'hui
C'eſt le bonheur de te connoître.

*Le même.*

## *A Madame lã Ducheſſe de Bouillon.*

PEUT-ON s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable & vive Princeſſe,
A pied blanc & mignon, à brune & longue treſſe;
Nez trouſſé, c'eſt un charme encor ſelon mon ſens,
C'en eſt même un des plus puiſſans.
Pour moi, le tems d'aimer eſt paſſé, je l'avoue,
Et je mérite qu'on me loue
De ce libre & ſincere aveu
Dont pourtant le public ſe ſouciera très-peu.
Que j'aime ou n'aime pas, c'eſt pour lui même choſe,
Mais s'il arrive que mon cœur
Retourne à l'avenir dans ſa premiere erreur,
Nez aquilains & longs n'en ſeront pas la cauſe.

*La Fontaine.*

DANS les rôles qu'on étudie
Le cœur puiſe du ſentiment,
Fille qui voit la comédie,
Réfléchit ſur le dénoûment.

*Panard.*

## *Remerciment ſur un pâté, à M. S. de Troyes.*

VOTRE Phidias & le mien,
Et celui de toute la terre,
Girardon, notre ami, l'honneur du nom Troyen,
M'oblige à vous mander non la paix ou la guerre,
Dont ſur ma foi je ne ſçais rien,
Non la ligue d'Ausbourg que je ſçais moins encore,
Non dans un bel écrit plein de moralité,
Des ſotiſes du tems le nombre que j'ignore,

Eh! ſçauroit-il être compté?
Mais la défaite d'un pâté.
L'eſprit s'échauffe à table, & d'un propos à l'autre
Bacchus nous inſpira comme eût fait Apollon.
Rien n'altéra ſes dons; l'eau du ſacré vallon
Auroit profané même un vin tel que le nôtre;
Pur & ſans mêlange on le but.
Votre pâté, dès qu'il parut,
Ramena les ſantés, & fit naître l'envie
De boire à Cloris, à Sylvie,
A ce qu'on aime enfin, bonne & louable & loi.
De la maîtreſſe on vint au Roi,
Du Roi l'on vint à la Statue,
De la Statue on prit ſujet
D'examiner la place, & cet autre projet
Où l'image du Prince eſt encore attendue.
Il faut du tems, le tems a part
A tous les chef-d'œuvres de l'art.
La Reine des cités dans ſa vaſte étendue,

N'aura rien qui ne cède à ce double ornement.
L'équeſtre en eſt encore à ſon commencement,
La pédeſtre à la fin le Monarque l'a vue.
Desjardins, il faut l'avouer,
Mérite, par cette œuvre, une éternelle gloire.
Nous en louâmes tout, car tout eſt à louer,
Et le vainqueur, & la victoire,
Et les captifs; vous pouvez croire
Que du Maréchal-Duc on s'entretint auſſi.
Son monument a réuſſi.
Où d'autres échoueroient, il ſe rend tout facile.
Quand on eût admiré ce qu'il fit en Sicile,
Parlé de ſon adreſſe & de ſa fermeté,
Et de l'honneur qu'au Rab il avoit remporté,
Nous avouâmes tous que pour Sa Majeſté
Il n'épargne aucuns ſoins, il ne cède à nul homme,
Ne dort ni ne permet qu'on dorme d'un long ſomme.

La France entière n'auroit pu
Seule occuper deux la Feuillades,
Ainſi que la Grece n'eut ſçu
Contenir deux Alcibiades.
Nous revinmes au Roi, l'on y revient toujours,
Quelqu'entretien qu'on ſe propoſe
Sur Louis auſſi-tôt retombe le diſcours.
La Déeſſe aux cent voix ne parle d'autre choſe.
Girardon, dîmes-nous, ſe ſçaura ſurpaſſer,
Exprimant ce héros qu'il commence à tracer.
L'exprimer! c'eſt beaucoup, & ſi le ſeul Lyſippe
Fut digne de mouler l'héritier de Philippe,
Si nul autre Sculpteur ne le tailla que lui,
Peu de mains doivent entreprendre
D'employer leur art aujourd'hui,
Pour un Roi mieux fait qu'Alexandre.
Notre Prince a l'air grand, il a l'air du Dieu Mars.
Je m'écarte un peu trop, rentrons dans nos limites,

Les loix que cet écrit dès l'abord s'eſt preſcrites,
M'empêchent de m'étendre ainſi de toutes parts.
On s'en va me nommer l'avocat des trois chevres. *
Le fait étoit d'un vol, il citoit des Céſars.
Pour un pâté de trois canards,
Les grands mots, comme à lui, me naiſſent ſur les levres.
Aux Journaux de Hollande il nous fallut paſſer;
Je ne ſais plus ſur quoi, mais on fit leur critique.
Bayle eſt, dit-on, fort vif, & s'il peut embraſſer
L'occaſion d'un trait piquant & ſatirique,
Il la ſaiſit, Dieu ſait, en homme adroit & fin,
Il trancheroit ſur tout, comme enfant de Calvin,
S'il oſoit; car il a le goût avec l'étude.

* Alluſion à une Epigramme de Martial.

Le Clerc, pour la ſatyre, a bien moins
d'habitude,
Il paroît circonſpect, mais attendons la fin.
Tout faiſeur de journaux doit tribut a
malin.
Le Clerc prétend du ſien tirer d'autres
uſages,
Il eſt ſçavant, exact, il voit clair aux ou-
vrages,
Bayle auſſi, je fais cas de l'une & l'autre
main.
Le jugement en gros ſur ces deux perſon-
nages
Et ce fut de moi qu'il partit,
C'eſt que l'un cherche à plaire aux
ſages,
L'autre veut plaire aux gens d'eſprit.
Il leur plaît. Vous aurez peut-être peine à
croire,
Qu'on ait dans un repas tant de diſcours te-
nus;
On tint ces diſcours, on fit plus;
On fut au ſermon après boire.

*La Fontaine.*

## *A une Coquette.*

FAITES chez vous une réforme,
Le ſiécle en malice eſt fécond :
Vous ne manquez que dans la forme,
Mais la forme emporte le fond.

## *Imitation de Martial.*

AVOIR un patrimoine honnête,
Une terre de bon rapport,
Nul procès, nul martel en tête;
Se porter bien, être aſſez fort.

Des amis de notre volée;
Sans raffiner être prudent,
Bon feu, table ſimple & réglée,
Un ſage Hymen, gai cependant.

Peu de devoirs à rendre en ville,
Douce ſociété le jour:
Nuit ſans ivreſſe, mais tranquille,
Long ſommeil qui paroiſſe court.

Ce qu'on eſt le vouloir bien être,
Ne chercher ni craindre la mort.
Voila juſques-où va peut-être
Tout le bonheur de notre ſort.

*La Monnoye.*

LIT charmant, lit délicieux,
Séjour digne des Rois, trône où régnent mes Dieux,
Temple où le Dieu d'Amour reçoit ſa Souveraine,
Vous effacez Cithere, Amathonte & Paphos:
Mais qu'êtes-vous ſans ma Climene?
Un matelas & des rideaux.

## *Bouquet.*

POURQUOI faut-il que les Amans
Aient été les premiers en date ?
Leur flamme adroite & délicate
A forgé tous les complimens.
Auſſi tout eſt feux & tendreſſe,
Ardeur, délicieuſe ivreſſe ;
Ils ont même aux fleurs, aux bouquets
Impoſé des ſurnoms coquets.
Le verd eſt, ſuivant eux, couleur de l'eſpérance,
Bon celui-là ; mais pour le gris de lin,
Qui veut dire un amour ſans fin,
C'eſt un menteur à toute outrance.
La roſe annonce de l'ardeur,
Et le lys fauſſement annonce la candeur.
Que la tendre amitié ne fut-elle marreine
Des bouquets & de leurs couleurs ?
Qu'aujourd'hui pour Marie, aiſément & ſans peine,
J'aurois fait un bouquet de fleurs !

On y remarqueroit de la reconnoiſſance ;
Les égards à côté ſerviroient de ſoutien,
L'eſtime, le reſpect & tout ce que je penſe
Y ſeroit pour beaucoup, je ne dis pas combien ;
Mais quoique le reſpect faſſe toujours fort bien,
Pour varier un peu ſes couleurs trop égales,
On verroit l'amitié remplir les intervalles,
Et le mérite en ſeroit le lien.

*Sedaine.*

*A une Dame, en lui envoyant des plumes de Geai qu'elle avoit demandées.*

OISEAUX, à votre ſort que peut-on comparer ?
Plus que l'amour vous ſavez plaire aux belles ;
Elles craignent ſes ailes,
Les vôtres s'en font déſirer.

## *Moralité.*

UN arbre en fleurs eſt la figure
D'une beauté dans ſon printems.
C'eſt là ſa premiere parure,
Il ne la garde pas long-tems.
Un Zéphir léger le careſſe,
La fleur tombe & le fruit paraît.
Voilà l'effet de la tendreſſe,
La vertu meurt quand l'amour naît.

*M. Rochon de Chabannes.*

## *VERS de M. de Voltaire au Comédien La Noue, Auteur de la Tragédie de* Mahomet II.

MON cher La Noue, illuſtre pere
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrein d'un cadet,
Qui ſans vous n'eſt point fait pour plaire;

Votre

Votre fils fut un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, filou, dévôt, brigand;
Faites-en l'aumônier du vôtre.

## *A Madame* ***.

TROIS couplets font mon étrenne;
Au pouvoir de vos appas
Tout ſe rend, charmante Iſmène;
Ah! qui ne s'y rendroit pas?

Vos façons, votre langage,
Votre eſprit, votre beauté,
Nous ont rendu l'eſclavage
Plus doux que la liberté.

Près de vous nos cœurs fidèles
Trouvent les momens bien courts.
Au tems vous donnez des ailes,
Vous les ôtez aux Amours.

A Paris chaque jour je vois
Peu d'amitié, bien des careſſes ;
Peu de bienfaits, bien des promeſſes ;
Beaucoup de braves, peu d'exploits ;
Peu de raiſon, bien du caprice ;
Peu d'art & beaucoup d'artifice ;
Fort peu de mœurs, beaucoup de loix ;
Beaucoup d'ouvriers, peu d'ouvrages ;
Beaucoup de chanteurs, peu de voix,
Bien des viſages,
Peu de minois.

## *Bouquet.*

En ce jour mille fleurs couronnent votre tête,
En tout tems votre cœur eſt orné de vertus ;
Si le mérite étoit un nom de fête,
Vous auriez un patron de plus.

*Vadé.*

*A une Demoiſelle, en lui envoyant deux Oranges pour le jour de ſa Fête.*

CETTE Divinité qui reçut de Paris
La pomme que les Dieux donnoient à la plus belle,
N'avoit pas vos attraits, Iris;
Vous avez plus d'eſprit & plus de vertus qu'elle;
Vous méritez un double prix,
Celui de la beauté, celui de la ſageſſe;
Quand mériterez-vous celui de la tendreſſe

# CONTES CHOISIS
## *EN DIFFÉRENS GENRES.*

## *ALIBÉE, Hiſtoire Perſanne, par* Fenelon.

CHA-ABBAS, Roi de Perſe, faiſant un voyage, s'écarta de toute ſa Cour, pour paſſer dans la campagne, ſans y être connu, & pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle : il prit ſeulement avec lui un de ſes Courtiſans. Je ne connois point, lui dit le Roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde eſt déguiſé. C'eſt l'art, & non pas la nature ſimple qui ſe montre à nous. Je veux étudier la vie ruſtique, & voir ce genre d'hommes qu'on mépriſe tant, quoiqu'ils ſoient le vrai ſoutien de toute la ſociété humaine. Je ſuis laſſé de voir des Courtiſans qui

m'obſervent, pour me ſurprendre, en me flattant. Il faut que j'aille voir des Laboureurs & des Bergers, qui ne me connoiſſent pas. Il paſſa avec ſon Confident au milieu de pluſieurs Villages où l'on faiſoit des danſes; & il étoit ravi de trouver loin des Cours des plaiſirs tranquilles & ſans dépenſe. Il fit un repas dans une cabanne; &, comme il avoit grand faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens groſſiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de ſa table. En paſſant dans une prairie ſemée de fleurs, qui bordoit un clair ruiſſeau, il apperçut un jeune Berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ſes moutons paiſſans. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une phyſionomie agréable, un air ſimple & ingénu, mais noble & gracieux. Les haillons dont le Berger étoit couvert ne diminuoient point l'éclat de ſa beauté. Le Roi crut d'abord que c'étoit quelque perſonne de naiſſance illuſtre qui s'étoit déguiſée: mais il apprit du Berger que ſon pere & ſa mere

étoient dans un Village voiſin, & que ſon nom étoit Alibée. A meſure que le Roi le queſtionnoit, il admiroit en lui un eſprit ferme & raiſonnable. Ses yeux étoient vifs & n'avoient rien d'ardent ni de farouche: ſa voix étoit douce, inſinuante & propre à toucher, ſon viſage n'avoit rien de groſſier; mais ce n'étoit pas une beauté molle & efféminée. Le Berger, d'environ ſeize ans, ne ſavoit point qu'il fût tel qu'il paroiſſoit aux autres. Il croyoit penſer, parler, être fait comme tous les autres Bergers de ſon Village. Mais, ſans éducation, il avoit appris tout ce que la raiſon fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le Roi l'ayant entretenu familiérement, en fut charmé. Il ſut de lui, ſur l'état des peuples, tout ce que les Rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environne. De tems en tems il rioit de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageoit rien dans ſes réponſes. C'étoit une grande nouveauté pour le Roi que d'entendre parler ſi naturellement. Il fit ſigne au Courtiſan qui l'accompagnoit de ne point

découvrir qu'il étoit le Roi ; car il craignoit qu'Alibée ne perdît en un moment toute ſa liberté & toutes ſes graces, s'il venoit à ſavoir devant qui il parloit. Je vois bien, diſoit le Prince au Courtiſan, que la nature n'eſt pas moins belle dans les plus baſſes conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de Roi n'a paru mieux né que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils auſſi beau, auſſi ſenſé & auſſi aimable. Il me paroît propre à tout ; & ſi on a ſoin de l'inſtruire, ce ſera aſſurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi. Le Roi emmena Alibée, qui fut bien ſurpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, & enſuite on lui donna des maîtres pour les arts & pour les ſciences qui ornent l'eſprit. D'abord il fut un peu ébloui de la Cour ; & ſon grand changement de fortune changea un peu ſon cœur. Son âge & ſa faveur joints enſemble, altérerent un peu ſa ſageſſe & ſa modéra-

tion. Au lieu de ſa houlette, de ſa flûte, & de ſon habit de Berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la Cour avoit de plus agréable: il ſe rendit capable des affaires les plus ſérieuſes, & mérita la confiance de ſon maître, qui, connoiſſant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un Palais, lui donna enfin une Charge très-conſidérable en Perſe, qui eſt celle de garder tout ce que le Prince a de pierreries & de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Cha-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A meſure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il ſe reſſouvint enfin de ſon ancienne condition, & ſouvent il la regrettoit. O beaux jours, diſoit-il à lui-même; jours innocens, jours où j'ai goûté une joie pure & ſans péril; jours depuis leſquels je n'en ai vû aucun de ſi doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant de richeſſes, m'a tout ôté.

Il voulut aller revoir ſon Village : il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois danſé, chanté, joué de la flûte avec ſes compagnons. Il fit quelque bien à tous ſes parens & à tous ſes amis : mais il leur ſouhaita, pour principal bonheur, de ne quitter jamais la vie champêtre, & de n'éprouver jamais les malheurs de la Cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de ſon bon Maître, Cha-Abbas. Son fils, Chaph-Sephi, ſuccéda à ce Prince. Des courtiſans envieux & pleins d'artifices trouverent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abuſé, diſoient-ils, de la confiance du feu Roi. Il a amaſſé des tréſors immenſes & a détourné pluſieurs choſes d'un très-grand prix, dont il étoit dépoſitaire. Chaph-Sephi étoit tout enſemble jeune & Prince : il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué & ſans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le Roi ſon pere avoit fait

& juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de dépoſſéder Alibée de ſa Charge, il lui demanda, ſelon le conſeil de ſes Courtiſans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans d'un prix immenſe, que le Roi ſon grand-pere avoit accoutumé de porter dans les combats. Cha-Abbas avoit fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamants; & Alibée prouva, par de bons témoins, que la choſe avoit été faite par l'ordre du feu Roi, avant que la Charge lui eût été donnée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvoient plus ſe ſervir de ce prétexte pour le perdre, ils conſeillerent à Chaph-Sephi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours il demanda à voir lui-même toutes choſes. Alibée lui ouvrit toutes les portes & lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit: tout étoit propre, bien rangé, & conſervé avec grand ſoin. Le

Roi, bien étonné de trouver par-tout tant d'ordre & d'exactitude, étoit preſque revenu en faveur d'Alibée, lorſqu'il apperçut au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-ſomptueux, une porte de fer qui avoit trois grandes ſerrures. C'eſt là, lui dirent à l'oreille les Courtiſans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choſes précieuſes qu'il vous a dérobées. Auſſi-tôt le Roi en colère s'écria : je veux voir ce qui eſt au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? Montrez-le-moi. A ces mots Alibée ſe jeta à ſes genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux ſur la terre. Il n'eſt pas juſte, diſoit-il, que je perde en un moment ce qui me reſte & qui fait ma reſſource, après avoir travaillé tant d'années auprès du Roi, votre pere. Otez-moi, ſi vous voulez, tout le reſte, mais laiſſez-moi ceci. Le Roi ne douta point que ce ne fût un tréſor mal acquis qu'Alibée avoit amaſſé. Il prit un ton plus haut, & voulut

abſolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte & l'habit de Berger, qu'Alibée avoit porté autrefois, & qu'il revoyoit ſouvent avec joie, de peur d'oublier ſa premiere condition. Voilà, dit-il, ô grand Roi, les précieux reſtes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puiſſance, n'ont pû me les ôter. Voilà mon tréſor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reſte: laiſſez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens, qui ne manqueront jamais. Les voilà, ces biens ſimples, innocens, toujours doux à ceux qui ſavent ſe contenter du néceſſaire, & ne ſe tourmentent point pour le ſuperflu. Les voilà, ces biens, dont la liberté & la sûreté ſont les fruits. Les voilà, ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers inſtrumens d'une vie ſimple & heureuſe! je n'aime que vous; c'eſt avec vous

que je veux vivre & moutir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs ſoient venus me tromper, & troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand Roi, toutes ces richeſſes qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avois quand le Roi votre pere vint, par ſes graces, me rendre malheureux. Le Roi entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, & étant indigné contre les Courtiſans qui l'avoient voulu perdre, il les chaſſa d'auprès de lui. Alibée devint ſon principal Officier, & fut chargé des affaires les plus ſecretes : mais il revoyoit tous les jours ſa houlette, ſa flûte & ſon ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans ſon tréſor, pour les reprendre dès que la fortune inconſtante troubleroit ſa faveur. Il mourut dans une extrême vieilleſſe, ſans avoir jamais voulu ni faire punir ſes ennemis, ni amaſſer aucun bien, & ne laiſſant à ſes parens que de quoi vivre dans la condition de Bergers.

qu'il crut toujours la plus sûre & la plus heureuse.

*Nota.* La Fontaine a traité le même sujet dans ses Fables, c'est la dixiéme du dixiéme Livre. Elle est intitulée *le Berger & le Roi.*

## *SALNED ET GARALDI, nouvelle Orientale;*

Par LA MOTTE.

UN jeune garçon de *Basra* vit un jour entrer dans sa boutique une Dame bien faite, qui marchanda quelques étoffes. La voix & les discours de la Dame plurent au Marchand; & il engagea la conversation avec elle d'autant plus aisément, que lui-même plaisoit aussi à la Dame. Elle leva un peu son voile, sous prétexte de chaleur, mais en effet, pour laisser entrevoir sa beauté qui acheva d'enflammer le Marchand. Il s'y prit si bien, qu'il s'informa, sans impolitesse, de l'état de la Dame. Il apprit qu'elle étoit fille d'un Bourgeois de la Ville, d'une fortune assez médiocre; &, comme la sienne étoit considérable, il s'en-

hardit à déclarer ſon amour, qui s'accrut encore par ſon eſpérance.

Il ſe tiendroit le plus heureux de tous les hommes, dit-il à la Dame, ſi elle agréoit qu'il la demandât à ſon pere, & il ſe jeta à ſes genoux pour obtenir ſon agrément. Elle leva alors tout ſon voile; & lui laiſſa voir le plus beau viſage du monde, embelli encore par la pudeur qu'y venoient d'exciter le diſcours & la propoſition du Marchand. Il n'eſt pas juſte, dit-elle, que vous vous engagiez plus avant dans un deſſein ſi important, pour une perſonne que vous ne connoîtriez pas tout-à-fait. Regardez-moi. Voyez de quelle compagne vous voulez vous charger; & ſi ma vue ne vous donne pas de nouveaux conſeils, je vous avoue que le ſuccès de votre recherche m'intéreſſera autant que vous. Le Marchand fut tranſporté de joie, & lui témoigna la plus vive impatience de réuſſir. Ils ſe ſéparerent avec ces ſentimens; & le Marchand ne perdant pas de tems à conclure cette affaire, il la conſomma en peu

de jours. Le pere de *Salned* (c'étoit le nom de la Dame,) fut ravi d'établir ſi avantageuſement ſa fille; & les nôces ſe firent dès que tout fut prêt pour les célébrer. Dans les mouvemens de la fête, *Salned* fit une legere chûte; mais la joie ne fut interrompue que par la premiere frayeur, qui ſe diſſipa dans le moment. Les Epoux étant enfin demeurés ſeuls, & s'étant couchés, *Aſem*, (c'étoit le nom du mari,) fit à ſa femme de nouvelles proteſtations d'un amour éternel, & d'un ton plus paſſionné qu'il n'avoit fait encore. A peine pouvoit-il concevoir le bonheur dont il jouiſſoit, & il ne demandoit d'autre grace au Ciel, que de le lui faire goûter longtems, auſſi pur & auſſi tranquille. *Salned* répondit à ſes tranſports par les ſentimens les plus tendres. C'eſt vous, dit-elle, qui m'avez fait connoître l'amour. Juſqu'au moment de votre vue, j'avois regardé les hommes avec mépris, & je m'étois bien propoſé de ne leur jamais engager ma liberté. Vous m'avez donné un nouveau

cœur, & je ſuis plus ravie d'être votre eſclave, que ſi l'on me donnoit l'empire du monde. Sa voix s'altéra en prononçant ces mots. Elle ſentit des douleurs violentes. *Aſem* appela ſes domeſtiques, & les douleurs de *Salned* croiſſant toujours, elle accoucha enfin d'un enfant, dont ſa chûte avoit avancé le terme. *Aſem* demeura quelque tems immobile, & muet d'étonnement & de douleur. *Salned* s'évanouit; on la fit revenir, & *Aſem* reprit enfin la parole. Ah! perfide, s'écria-t-il, quel ſpectacle venez-vous de me donner? & quel diſcours me teniez-vous dans le moment! vous êtes trop indigne des ſentimens que vous m'aviez inſpirés; ils ſe changent en haine & en mépris, & je mets déſormais mon bonheur à ne vous plus voir. *Salned* fondoit en larmes, & à peine put-elle prononcer ce peu de paroles, entrecoupées cent fois par ſes gémiſſemens.... Mon cher Epoux! j'oſe encore vous donner ce nom, vos reproches ſont raiſonnables, mais je ne les ai pas méri-

tés. Me voilà mere, & je ne ſçais comment cela s'eſt fait. Si je vous en impoſe, puiſſiez-vous me haïr toujours. Vengez-vous d'une Epouſe innocente, qui doit vous paroître coupable. Je mourrai contente, puiſque je ne ſaurois me plaindre ni de vous ni de moi.... Perfide! répondit *Aſem*, n'eſpérez pas m'abuſer par ce faux air d'innocence. Il eſt impoſſible d'imaginer rien qui vous juſtifie. Je devrois laver mon affront dans votre ſang, mais je veux vous laiſſer vivre: peut-être en me vengeant moins vous punis-je mieux. Je vous répudie; ſéparons-nous pour jamais. Ah! cruelle, pourquoi êtes-vous venue empoiſonner ma vie?.... ô ciel! s'écria *Salned*, fais-tu donc un prodige pour me rendre malheureuſe? *Aſem* répudia donc *Salned*, & la renvoya chez ſon pere, qui la déſavoua pour ſa fille, la chaſſa comme une infâme, & lui défendit de paroître jamais à ſes yeux. *Salned* ſortit à l'inſtant de la ville, & marcha long-tems ſans ſavoir où elle alloit, ni ce qu'elle faiſoit. Toute

occupée de ſon malheur, elle n'avoit ni deſſein ni crainte: enfin la laſſitude l'arrêta; & à l'entrée de la nuit, elle fut obligée de ſe repoſer au coin d'un bois, où elle ſentit encore plus amérement la funeſte ſituation où elle étoit réduite. Quelques momens après, elle entendit à quelques pas d'elle, des ſoupirs & des plaintes. Comme elle n'étoit pas en état de rien craindre, elle eut le courage d'aller vers la voix qu'elle entendoit. Elle entrevit enfin une femme mourante, qui perdoit tout ſon ſang; elle s'approche, & lui demande par quel malheur elle ſe trouve en ce lieu & en cet état... Je meurs, lui répondit *Garaldi*, (c'eſt ainſi que ſe nommoit la Dame mourante,) je meurs de la main du ſeul homme que j'ai aimé, & je l'aime encore. La cruauté qu'il a exercée ſur moi eſt juſte, quoique je ſois innocente. Ces mots exciterent de nouveau toute la douleur de *Salned*; elle verſa un torrent de larmes, tandis que *Garaldi* s'affoibliſſant, perdit toute connoiſſance. *Salned* déchira

ſes voiles pour arrêter le ſang de la malheureuſe *Garaldi*, &, comme elle tournoit ſes yeux de tous côtés pour chercher du ſecours, elle apperçut près de là une petite lumiere; elle y traîna, le mieux qu'elle pût, l'infortunée, qui, au diſcours qu'elle lui avoit tenu, lui paroiſſoit une autre elle-même. Elles arriverent enfin à la hûte d'un *Santon*, qu'elles apperçurent tellement plongé dans la méditation, qu'il n'avoit entendu aucun bruit, & qu'il ne s'en détourna pas même quand elles entrerent. *Salned* l'appela; il revint enfin à lui, & *Salned* lui demanda du ſecours pour la Dame évanouie qu'elle tenoit dans ſes bras. Le *Santon* ſaiſit cette occaſion de charité comme une récompenſe de ſa priere. Il fit revenir la Dame avec quelques eſſences, viſita ſes bleſſures, qu'il ne trouva pas dangereuſes, & il y appliqua un baume merveilleux qu'il faiſoit lui-même, & dont il ne ſecouroit que les fidéles. Il fit enſuite un lit de nattes pour les Dames, leur apporta des dattes & quel-

ques autres fruits, en leur faiſant excuſe de ſa pauvreté, &, pour les laiſſer libres, il ſe retira hors de la cabanne, en leur diſant qu'il n'étoit pas loin d'elles, & qu'elles n'avoient qu'à l'appeler dans le beſoin. Les Dames furent extrêmement ſenſibles à la charité & aux égards du *Santon*. Après un léger repas, elles ſe repoſerent; & le *Santon* revenant le lendemain trouva la Dame preſque guérie. Il s'informa alors du ſujet de leur diſgrace. *Salned* lui raconta la premiere ſon aventure, dont le *Santon* parut fort ſurpris, avec la diſcrétion cependant de ne laiſſer paroître aucun doute de l'innocence de *Salned*.... Mon aventure n'eſt pas moins extraordinaire, dit alors *Garaldi*; & j'aurois tort de ne pas croire *Salned* innocente, puiſque j'ai le malheur de paroître auſſi coupable, ſans avoir rien à me reprocher. L'homme qui me poignarda hier dans ce bois, eſt un Seigneur de la ville de *Baſra*, qui me recueillit chez lui, il y a dix années. Je venois de perdre mes parens, qui me laiſſoient dans la derniere

miſere ; je n'avois encore que ſix ans, & perſonne ne s'offroit à me ſecourir. *Carim*, ce Seigneur dont je parle, paſſa par l'endroit où j'étois ; il s'attendrit ſur mon état ; fut touché de ma beauté naiſſante ; & ne put ſouffrir qu'on m'abandonnât à la charité incertaine du Public, & dans la ſuite aux conſeils de la miſere. Il m'emmena chez lui, m'y fit élever comme ſa fille, prit un ſoin particulier de mon éducation, & fut charmé du fruit que j'en tirai. Ma beauté, mon eſprit ſe perfectionnoient tous les jours. *Carim* s'attachoit tous les jours davantage à moi, & ma reconnoiſſance croiſſoit avec ſon amour. Il m'appeloit ſa fille ; je l'appelois mon pere ; mais à peine eus-je dix ans, que ſa tendreſſe prit un autre air & un autre ton. Il m'appeloit toujours ſa chere *Garaldi*, & ſans qu'il me le dît, je l'appelois mon cher *Carim*. Nous nous trouvâmes Amans, ſans y avoir pris garde. Ses ſentimens croiſſant toujours, il me déclara le deſſein de m'épouſer ; & je lui parus plus touchée du plaiſir qu'il me faiſoit,

que de l'honneur où il vouloit m'élever. Il y a ſix mois que nous nous mariâmes. Nous étions charmés d'être l'un à l'autre : mais malheureuſement, je plus autant à un jeune Seigneur du voiſinage, que je plaiſois à *Carim*. Ce jeune homme, nommé *Zenodor*, déſeſpérant de m'ammener à ſes ſentimens, prit le parti de la ruſe & de la violence. Il gagna, par ſes préſens, quelques-uns de mes domeſtiques; & une nuit qu'il ſavoit que *Carim* ne reviendroit pas chez lui, il ſe fit introduire dans ma chambre, dès qu'il me crut endormie; & ayant mis ſa robe & ſon poignard ſur une chaiſe auprès du lit, il s'y coucha. Je me reveillai, épouvantée de ſentir quelqu'un près de moi. Il tâcha de me calmer par les diſcours les plus tendres & les plus paſſionnés; mais, ne pouvant diminuer l'horreur que j'avois de ſon action, il voulut uſer de violence. Je me jettai ſur ſon poignard, que je découvris à la lueur d'une lampe qui étoit dans ma chambre,

&

& j'allois l'en frapper, quand ſes cris attirerent des gens qu'il avoit amenés avec lui en cas de péril. On m'arracha le poignard, & le jeune homme me dit alors : vous voyez, Madame, que je ſuis encore le maître de votre honneur & de votre vie ; mais votre courage & votre vertu m'ont donné tout-à-coup d'autres ſentimens. Loin de ſuivre le deſſein violent que mon amour m'inſpiroit, me voilà à vos genoux pour vous en demander pardon. Oubliez mon crime, ne voyez que mon repentir, & promettez-moi, pour prix de mes derniers ſentimens, de ne point révéler ma violence. Je lui jurai, par le Prophète, de lui garder le ſecret ; & il me parut ſi pénétré de douleur, que je ne me repentis pas de l'égard que je lui accordois. Le lendemain, étant couchée avec *Carim*, & rêvant dans mon ſommeil à l'aventure de la nuit précédente, j'éprouvois, ſans me réveiller, les mêmes mouvemens que j'avois éprouvés la veille : je m'agitois en dormant, comme ſi ce jeune homme m'eût

fait encore violence. Je me jetai ſur le poignard de mon mari qui étoit à la même place, où la veille, *Zenodor* avoit mis le ſien, &, j'allois en frapper *Carim*; mais, heureuſement pour lui & pour moi-même, puiſqu'il vit encore, il ſe réveilla au bruit que je faiſois; en m'agitant, & ſe ſaiſiſſant du poignard. Ah! malheureuſe, me dit-il, eſt-ce là la récompenſe de tout ce que j'ai fait pour toi? Mon innocence fit l'effet du crime, & je demeurai muette d'étonnement, quand je pus lui dire que je dormois, & que mon action étoit l'effet d'un rêve. Ah! cruelle, me répondit-il, que n'eſt-il vrai, ou du moins, que ne puis-je le croire? La crainte de ne pouvoir le déſabuſer, l'embarras de ne pouvoir lui révéler l'avanture de la nuit précédente, tout cela ne me permit de parler qu'avec un trouble plus propre à confirmer le ſoupçon qu'à le diſſiper. *Carim*, de ſon côté, me faiſoit mille reproches, entrecoupés de ſoupirs & de pleurs. Je le preſſai cent fois de me plonger le poignard dans le

ſein, s'il refuſoit de me croire, & il parut enfin reprendre quelque confiance en moi : mais, lorſqu'il ſe leva, comme il me l'a dit, en me frappant dans ce bois, il trouva une ceinture d'homme que *Zenodor* avoit oubliée, & qui ne lui laiſſa plus douter que je ne fuſſe infidelle. Il réſolut de ſe venger ; &, pour y réuſſir, il feignit de me croire ; il reçut mes careſſes, & ſe fit la violence d'y répondre d'une manière qui me le fit juger ſans ſoupçon. Hier nous vinmes nous promener dans ce bois, &, lorſque j'y penſois le moins, je le vis tirer ſon poignard & la ceinture qu'il avoit trouvée dans la chambre. Tiens, perfide, me dit-il, vois la preuve de ton crime, & reçois-en le prix ; il me frappa d'une main tremblante, & s'éloigna, en me laiſſant encore entendre ſes ſoupirs.

Le *Santon* fort étonné de la ſingularité de ces aventures, s'attendrit ſur le ſort des Dames ; il les exhorta à ſoutenir cette épreuve avec réſignation & à ne pas mériter, par leurs murmures, les diſgraces

qu'elles n'avoient pas méritées par leurs déſordres. Repoſez-vous, dit-il, ſur la Providence, du ſoin de votre juſtification; elle s'en charge, pourvu que vous vous en rendiez dignes par la patience. Trois ou quatre jours après, dès que les bleſſures de *Garaldi* furent guéries, le *Santon* leur tint ce diſcours... » Mes belles Dames, » je vous ai ſecourues, tant que vous avez » eu beſoin de moi, & je n'ai point craint » le danger de vos charmes tant que la » charité m'a obligé de m'y expoſer. Je » ne ſerois à préſent qu'un téméraire, ſi » j'oſois vous voir davantage. Je me ſuis » retiré du monde pour en éviter les ten- » tations, & peur vaquer ſans trouble à » la prière. Vous me devez le ſecours que » je vous ai prêté, & me rendre ma chère » ſolitude. Voilà cent Sequins que je tiens » de la charité des fidèles; je n'en ſçaurois » faire un meilleur uſage que d'en ſoula- » ger votre miſère. Partez, conſervez avec » ſoin la vertu qui fait encore votre con- » ſolation, & comptez que je ne vous

» perdrai point de vue dans mes prières ». Les Dames ne purent ſe défendre de la généroſité du *Santon*, & elles s'en ſéparèrent avec tous les témoignages d'une profonde reconnoiſſance. Elles prirent une route qui les éloignoit toujours de *Baſra*; & raiſonnant en chemin ſur ce qu'elles avoient à faire, *Salned* imagina qu'à la première ville où elles arriveroient, il falloit acheter des habits d'homme, faire encore quelque argent des leurs, & que ſous ce déguiſement elles n'auroient point à craindre les aventures que pouvoient leur attirer leur jeuneſſe & leur beauté. *Garaldi* trouva la propoſition raiſonnable, & elle fut exécutée à la première ville qu'elles rencontrerent, c'étoit un Port de Mer. Les nouveaux hommes réſolurent de s'embarquer ſur un Vaiſſeau Marchand, qui étoit prêt à partir. Ils acheterent quelques marchandiſes pour en faire commerce comme les autres. Le Vaiſſeau où ils s'embarquerent voguoit heureuſement, quand il fut tout-à-coup attaqué par un Corſaire, auquel

on fut obligé de ſe rendre. Tout ce qui étoit ſur le Vaiſſeau conquis fut eſclave; & ce que le Corſaire eſtima le plus de ſa conquête, fut les deux jeunes hommes, qu'il s'attendoit à vendre un bon prix. Le Corſaire alla vendre ſes eſclaves en différens endroits. Après bien des tournées, il ramena les deux beaux eſclaves qui lui reſtoient, à *Baſra*, où il eſpéra d'en trouver plus qu'on ne lui en avoit offert ailleurs. *Zenodor* qui avoit beſoin d'eſclaves, s'adreſſa à lui. Il fut étonné de la reſſemblance qu'il trouva entre un des eſclaves & *Garaldi*. Il ne balança pas à en donner ce que le Corſaire vouloit: mais *Coldin* (c'étoit le nom qu'avoit pris *Garaldi*) pria *Zenodor* de vouloir bien ne le pas ſéparer de ſon camarade; *Zenodor* fut encore plus étonné d'entendre la voix de la belle perſonne qu'il avoit aimée; &, comme s'il eût pris l'eſclave pour elle-même, il lui obéit. Il acheta donc les deux eſclaves & les emmena chez lui. *Zenodor* les traitoit avec tous les égards d'un bon maître, & ils le

ſervoient avec affection. *Garaldi*, marchant tous les jours par la ville, rencontroit ſouvent *Carim*; elle s'arrêtoit alors à le conſidérer. *Carim* y prit garde un jour, & s'étant pluſieurs fois apperçu de l'attention que l'eſclave avoit pour lui, & ſes traits lui rappelant ſa femme qu'il croyoit avoir poignardée, il s'informa de l'eſclave où il demeuroit. *Carim* & *Zenodor*, chacun de ſon côté, étoient continuellement occupés de la reſſemblance de l'eſclave avec *Garaldi*, & ne ſongeoient qu'aux moyens d'éclaircir cette énigme. *Carim* obſerva un jour l'eſclave qui ſortoit de chez *Zenodor*, & lui demanda s'il reviendroit bientôt. L'eſclave lui dit qu'il ne tarderoit guère. J'aurois quelque choſe à vous dire, lui dit *Carim*: attendez-moi, lui dit l'eſclave, je ſuis à vous dans un moment. *Coldin* alla à ſon affaire, & *Carim* entra dans la maiſon de *Zenodor*, & demanda la chambre de *Coldin* pour l'y aller attendre. Il n'y fut pas long-tems, qu'il entendit *Coldin* qui y montoit avec *Zenodor*. Il ſe cacha derrière

un rideau, & fut témoin de ce qui ſe paſſa dans le moment entre *Zenodor* & *Coldin*. Mon cher *Coldin*, lui dit ſon maître, ne me déguiſe rien, & reconnois les bontés que je te témoigne par un ſincère aveu de la vérité. Tu reſſembles ſi parfaitement à une femme que j'ai aimée, qu'à peine puis-je douter que ce ne ſoit toi-même. Seigneur, lui dit *Coldin*, je ne vous déguiſerai rien; mais ayez auparavant la complaiſance de m'avouer auſſi quelque choſe; comment avez-vous perdu cette femme dont je vous rappelle le ſouvenir? *Zenodor* lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé avec *Garaldi*, & ajouta que, quelques jours après le péril qu'il avoit couru avec elle, elle avoit diſparu; qu'il ne pouvoit douter que ſon mari ne s'en fût défait; qu'apparemment les domeſtiques de *Carim* qu'il avoit gagnés, avoient trahi leur maîtreſſe, & que *Carim* l'avoit punie comme une infidelle. Seigneur, lui dit *Coldin*, aimez-vous encore cette femme? Oui, lui répondit *Zenodor*, ſi c'eſt

l'aimer, que de conſerver pour ſa vertu l'admiration la plus vive & la plus reſpectueuſe. Je n'ai pas ceſſé, depuis ma malheureuſe audace, de pleurer mon crime & les ſuites funeſtes que je crois qu'il a eues pour l'innocente *Garaldi*. *Coldin* verſa alors un torrent de larmes, lui avoua qu'elle étoit cette infortunée *Garaldi*, & lui apprit comment elle avoit perdu l'amour de ſon Epoux, qui croyoit lui avoir ôté la vie, & qu'elle aimoit toujours avec la même ardeur, d'autant plus qu'elle ne pouvoit l'accuſer d'aucune injuſtice : qu'elle ne doutoit pas même qu'il n'eût ſouffert autant qu'elle, en rappelant toute ſa conduite, qui du moins devoit lui avoir laiſſé quelque doute de ſon innocence. Ses larmes redoublerent encore. *Zenodor* ne put retenir les ſiennes ; & *Carim*, ſortant tout-à-coup de derrière le rideau, vint ſe jeter aux pieds de ſa femme, à qui il ne put s'expliquer long-tems que par ſes ſanglots & par ſes ſoupirs. *Zenodor* eut quelque confuſion de trouver dans *Carim* le témoin

de ſon crime; mais le repentir ſincère qu'il venoit d'en marquer, ſans l'avoir vu, lui obtint aiſément le pardon de *Carim*, qui emmena chez lui ſa femme, avec laquelle il paſſa la vie la plus heureuſe.

*Zunimam*, (c'eſt le nom d'homme qu'avoit pris *Salned*, fut ravi du bonheur de *Garaldi*, ſa compagne d'infortune; & il s'en fit, malgré toute apparence, un préſage heureux pour lui-même. Il continua de ſervir *Zenodor* avec ſon exactitude & ſon attachement ordinaires; mais, toujours occupé de la fatalité de ſon ſort, il alla un jour au lieu où s'aſſembloient quelques Médecins de la ville, & leur propoſa une queſtion toute nouvelle, s'il étoit poſſible qu'une femme accouchât ſans avoir vu d'homme. La queſtion fit rire d'abord la grave aſſemblée des Docteurs; mais *Zunimam* les ſupplia d'y faire plus d'attention. Il leur dit qu'il avoit une ſœur qui proteſtoit que cela lui étoit arrivé, & que ſa vie dépendoit de l'éclairciſſement du prodige. Quelqu'un de ces Docteurs ramena les

autres au ſérieux. On raiſonna, on diſcuta l'affaire; &, à force de raiſonner, il ſe trouva là-deſſus des partiſans du prodige. L'eſprit humain, qui ne ſuffit pas, le plus ſouvent, à trouver les raiſons de ce qui eſt, eſt quelquefois aſſez ſubtilement ignorant pour trouver les raiſons de ce qui n'eſt pas. La diſpute des Médecins ſe répandit dans la ville. Ce fut l'entretien courant, & chacun prenoit parti pour ou contre; la plupart des femmes pour le contraire. Pendant que cette converſation étoit de mode, une femme de la ville qui régaloit deux de ſes amies, mit la queſtion ſur le tapis. Les deux amies ne ſçurent que rire & plaiſanter ſur la queſtion, mais celle qui les régaloit leur dit, je ſçais une fille qui jureroit bien qu'elle eſt dans le cas, qu'on croit impoſſible: & comment cela, lui dirent les deux commeres? Je vous le dirois bien, leur répondit *Mandrice*, ſi vous vouliez être diſcretes, (c'eſt ainſi que s'appeloit la femme qui régaloit.) Nous prenez-vous pour des babillardes,

s'écrierent à la fois ſes deux commeres; je mourrois plutôt que de donner lieu de ſoupçonner ſeulement ce qu'on m'auroit confié. Eh bien, leur répondit *Mandrice*, je vous avouerai franchement que j'ai eu quelques galanteries; nous n'avons rien à nous reprocher là-deſſus. J'eus un enfant avant que d'être mariée; cela fit quelque ſcandale; mon frere & ſa fille le ſçurent, & je m'apperçus que ma niéce en conçut du mépris pour moi. Je réſolus de m'en venger; mais je diſſimulai pour en mieux trouver l'occaſion. Je regagnai, le mieux que je pus, l'amitié & la confiance de mon frere, en affectant une conduite réſervée, dont je me dédommageois en ſecret. Un jour je priai mon frere de m'envoyer ſa fille, qu'il me permit de ne lui renvoyer que le lendemain. Quand j'eus ma niéce, j'écrivis à mon Amant de venir à minuit dans ma chambre, dont je laiſſerois la porte ouverte; où je ſerois couchée avec une amie, qui ſeroit du côté de la ruelle; qu'il n'y auroit point de lumiere dans la

chambre ; qu'il s'y gliſſât ſans bruit & qu'il ſe couchât près de moi, en obſervant le ſilence que je garderois auſſi ; que j'étois ſi impatiente de lui donner des témoignages de mon amour, que malgré toutes ces circonſtances qui diminueroient peut-être l'agrément de notre rendez-vous, j'aimois mieux le lui donner, tout imparfait qu'il le trouveroit, que de le différer plus long-tems. Je ſoupai enſuite avec ma nièce, & je mêlai dans ſon breuvage un ſomnifère, qui devoit l'endormir profondément. Nous nous couchâmes ; je me mis du côté de la ruelle, & mon Amant devoit prendre ma nièce pour moi. Il vint en effet à l'heure que je lui avois marquée ; & le fruit de ſon erreur fut la groſſeſſe de ma nièce. C'étoit préciſément le ſuccès que j'en attendois, & je n'avois menagé tout cela que pour me venger du mépris de la petite prude, en la mettant, malgré elle, dans le cas qu'elle avoit à me reprocher. Elle s'en retourna chez ſon pere, qui la maria cinq mois après. La premiere nuit

de ſes nôces, elle accoucha d'un petit garçon, dont quelque chûte avoit avancé le terme, ſans qu'elle eût eu la moindre idée de l'événement qui la menaçoit. Les commeres rirent de l'aventure, en déſapprouvant pourtant un peu la malice, qu'elles trouvoient avoir été pouſſée trop loin. Le lendemain, chacune des deux commeres dit ce ſecret à l'oreille de plus de vingt amies, qui ne ſe piquerent que de la même diſcrétion. L'hiſtoire ſe répandit dans *Baſra*, & parvint juſqu'à *Zunimam*, qui, remontant à ſa ſource, découvrit qu'elle venoit de ſa tante, & que le Marchand même qui l'avoit épouſée & répudiée, avoit été l'Amant de *Mandrice*. Il alla trouver auſſi-tôt le *Cady*, qui voulut bien lui accorder une audience particulière. *Zunimam* lui expoſa toute ſon aventure & le fait qu'il venoit d'apprendre. Le *Cady* lui promit juſtice, & lui dit de ſe trouver chez lui le lendemain à une certaine heure. Il manda pour la même heure le mari de *Salned*, ſon pere, ſa tante & les deux commeres. Il

fit cacher *Salned*, avant que les autres arrivaſſent; & quand ils furent arrivés, il interrogea *Mandrice* ſur l'hiſtoire qui s'étoit répandue: *Mandrice* nia d'abord; mais, ſes commeres lui ſoutenant qu'elles la tenoient d'elle, elle ne put en diſconvenir, & ſe réduiſit à dire que le mal n'étoit pas ſi grand, puiſque l'homme qui avoit abuſé de *Salned* dans ſon ſommeil, étoit celui même qui l'avoit épouſée. Ah! Seigneur, s'écria le Marchand, en ſe jetant aux pieds du *Cadis*, puniſſez cette malheureuſe. J'ai répudié ma femme qui étoit innocente; ſon pere l'a chaſſée comme une infâme; elle s'eſt exilée elle-même & peut-être ne vit-elle plus? Le pere demandoit auſſi juſtice de ſa perfide ſœur; mais *Zunimam* parut alors. Seigneur, dit-elle au *Cady*, contentez-vous du bonheur de *Salned*, & daignez accorder la grace de ma tante à mes inſtances & à mes pleurs! ſi elle avoit encore le cœur auſſi mauvais, elle ne ſera que trop punie de me voir heureuſe. Le mari & le pere de *Salned* ne purent retenir leur joie; ils l'embraſſerent

mille fois, en préſence du *Cady*, qui fit conduire *Salned* chez ſon époux, où régna depuis une félicité qui ne fut plus interrompue. *Salned* & *Garaldi* n'oublierent point le *Santon*; & ne doutant pas qu'un dénoûment auſſi favorable ne fût l'effet de ſes prieres, elles lui envoyerent de grands préſens, dont il ne voulut point, trop content, diſoit-il, de les ſçavoir heureuſes & d'avoir à remercier le Ciel de ſa fidélité à juſtifier l'innocence.

# JEANNOT ET COLIN,

Par M. DE VOLTAIRE.

PLUSIEURS personnes dignes de foi ont vu Jeannot & Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège, & par ses chaudrons. Jeannot étoit fils d'un marchand de mulets très-renommé, & Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, & qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides & gabelles, le sou pour livre, la capitation & les vingtiémes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot & Colin étaient fort jolis pour des Auvergnacs; ils s'aimaient beaucoup; & ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se res-

ſouvient toujours avec agrément quand on ſe rencontre enſuite dans le monde.

Le tems de leurs études était ſur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veſte de Lyon de fort bon goût: le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit, & ne fut point jaloux: mais Jeannot prit un air de ſupériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, ſe regarda au miroir, & mépriſa tout le monde. Quelque tems après un valet-de-chambre arrive en poſte, & apporte une ſeconde lettre à M. le Marquis de la Jeannotière; c'étoit un ordre de Monſieur ſon père, de faire venir Monſieur ſon fils à Paris. Jeannot monta en chaiſe en tendant la main à Colin avec un ſourire de protection aſſez noble. Colin ſentit ſon néant, & pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de ſa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'inſtruire, doivent ſavoir que M. Jeannot le père

avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'est parce qu'on est heureux. M. Jeannot était bien fait, sa femme aussi, & elle avait encore de la fraîcheur. Ils allerent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune qui élève & qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, & qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an, que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à Madame : la femme de Jeannot plut à Monsieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entreprise ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller ; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hazard, & font contre vous des bro-

chures que vous ne liſez point. C'eſt ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, & qui ayant acheté un marquiſat au bout de ſix mois, retira de l'école M. le Marquis, ſon fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à ſon ancien camarade, *& lui fit ces lignes pour le congratuler.* Le petit Marquis ne lui fit point de réponſe. Colin en fut malade de douleur.

Le père & la mère donnerent d'abord un gouverneur au jeune Marquis: ce gouverneur qui était un homme du bel air, & qui ne ſavait rien, ne put rien enſeigner à ſon pupille. Monſieur voulait que ſon fils apprit le latin, Madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maiſon commença par lui dire d'abord; Monſieur, comme vous ſavez le latin & que vous êtes un homme de la cour. — Moi, Mon-

ſieur, du latin! je n'en ſais pas un mot, répondit le bel eſprit, & bien m'en a pris: Il eſt clair qu'on parle beaucoup mieux ſa langue quand on ne partage pas ſon application entre elle & des langues étrangères. Voyez toutes nos Dames, elles ont l'eſprit plus agréable que les hommes; leurs lettres ſont écrites avec cent fois plus de grace; elles n'ont ſur nous cette ſupériorité que parce qu'elles ne ſavent pas le latin.

Eh bien, n'avais-je pas raiſon? dit Madame. Je veux que mon fils ſoit un homme d'eſprit, qu'il réuſſiſſe dans le monde; & vous voyez bien que, s'il ſavait le latin, il ſeroit perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie & l'opéra en latin? Plaide-t-on en latin quand on a un procès? Fait-on l'amour en latin? Monſieur ébloui de ces raiſons, paſſa condamnation, & il fut conclu que le jeune Marquis ne perdrait point ſon tems à connaître Ciceron, Horace & Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il ſache quelque choſe;

ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie? A quoi cela lui ſervira-t-il? répondit le gouverneur. Quand M. le Marquis ira dans ſes terres, les poſtillons ne ſauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas beſoin d'un quart de cercle pour voyager, & l'on va très-commodément de Paris en Auvergne ſans qu'il ſoit beſoin de ſavoir ſous quelle latitude on ſe trouve.

Vous avez raiſon, repliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle ſcience, qu'on appelle, je crois, l'aſtronomie. Quelle pitié! répartit le gouverneur; ſe conduit-on par les aſtres dans ce monde? & faudra-t-il que M. le Marquis ſe tue à calculer une éclipſe, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enſeigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, & celui de toutes les Princeſſes de l'Europe?

Madame fut entiérement de l'avis du gouverneur. Le petit Marquis était au comble de la joie; le père était très-indé-

cis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; & s'il sait *les moyens de plaire*, il saura tout: c'est un art qu'il apprendra chez Madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame, à ce discours, embrassa le gracieux ignorant, & lui dit: on voit bien, Monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation: je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. Hélas! Madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il; il n'y a certainement d'agréable & d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues; & pour les modernes, c'est un cahos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à Monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, & que son successeur ait été bègue?

Rien n'eſt mieux dit, s'écria le gouverneur; on étouffe l'eſprit des enfans ſous un amas de connaiſſances inutiles; mais de toutes les ſciences, la plus abſurde, à mon avis, & celle qui eſt la plus capable d'étouffer toute eſpèce de génie, c'eſt la géométrie. Cette ſcience ridicule a pour objet des ſurfaces, des lignes & des points qui n'exiſtent pas dans la nature. On fait paſſer en eſprit cent mille lignes courbes entre un cercle & une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puiſſe pas paſſer un fétu. La géométrie, en vérité, n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie.

Monſieur & Madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entiérement de ſon avis.

Un Seigneur comme Monſieur le Marquis, continua-t-il, ne doit pas ſe deſſécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a beſoin d'un géomètre ſublime pour lever le plan de ſes terres, il les fera arpenter

arpenter pour ſon argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de ſa nobleſſe qui remonte aux tems les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en eſt de même de tous les arts. Un jeune Seigneur heureuſement né, n'eſt ni Peintre, ni Muſicien, ni Architecte, ni Sculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par ſa magnificence. Il vaut ſans doute mieux les protéger que de les exercer; il ſuffit que Monſieur le Marquis ait du goût; c'eſt aux artiſtes à travailler pour lui; & c'eſt en quoi on a très-grande raiſon de dire qne les gens de qualité, (*j'entends ceux qui ſont très-riches*) ſavent tout ſans avoir rien appris, parce qu'en effet ils ſavent à la longue juger de toutes les choſes qu'ils commandent & qu'ils paient.

L'aimable ignorant prit alors la parole, & dit; vous avez très-bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme eſt de réuſſir dans la ſociété. De bonne foi, eſt-ce par les ſciences qu'on obtient ce ſuccès? S'eſt-on jamais aviſé dans la bonne compagnie

de parler de géométrie ? Demande-t-on jamais à un honnête homme quel aſtre ſe lève aujourd'hui avec le ſoleil ? s'informe-t-on à ſouper ſi Clodion le chevelu paſſa le Rhin ? Non, ſans doute, s'écria la Marquiſe de la Jeannotière, que ſes charmes avaient initié quelquefois dans le beau monde, & Monſieur mon fils ne doit point éteindre ſon génie par l'étude de tous ces fatras ; mais enfin que lui apprendra-t-on ? Car il eſt bon qu'un jeune Seigneur puiſſe briller dans l'occaſion, comme dit Monſieur mon mari. Je me ſouviens d'avoir ouï-dire à un abbé, que la plus agréable des ſciences était une choſe dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. Par un *B*, Madame ? Ne ſeraitce point la botanique ? Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait ; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, & finiſſait par un *on*. Ah ! j'entends, Madame, c'eſt le blaſon ; c'eſt, à la vérité, une ſcience fort profonde, mais elle n'eſt plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ſes armes aux portières de ſon carroſſe ;

c'était la choſe du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs, cette étude ſerait infinie ; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ſes armoiries ; & vous ſavez que tout ce qui devient commun eſt peu fêté. Enfin, après avoir examiné le fort & le faible des ſciences, il fut décidé que Monſieur le Marquis apprendroit à danſer.

La nature qui fait tout, lui avait donné un talent, qui ſe développa bientôt avec un ſuccès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les graces de la jeuneſſe jointes à ce don ſupérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande eſpérance. Il fût aimé des femmes ; &, ayant la tête toute pleine de chanſons, il en fit pour ſes maîtreſſes. Il pillait *Bacchus & l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit & le jour* dans un autre ; *les charmes & les alarmes* dans un troiſième. Mais comme il y avoit toujours dans ſes vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les faiſait corriger moyennant vingt louis d'or par chanſon, & il fut

mis au rang des la Fâre, des Chaulieux, des Hamiltons, des Sarrazins & des Voitures.

Madame la Marquiſe crut alors être la mère d'un bel eſprit, & donna à ſouper aux beaux eſprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renverſée; il acquit l'art de parler ſans s'entendre, & ſe perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand ſon père le vit ſi éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère qui avait des ſentimens plus nobles, ſe chargea de ſolliciter un régiment pour ſon fils; & en attendant il fit l'amour. L'amour eſt quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépenſa beaucoup, pendant que ſes parens s'épuiſaient encore davantage à vivre en grands Seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voiſine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien ſe réſoudre à mettre en ſûreté les grands biens de M. & de Madame de la

Jeannotière, en ſe les appropriant, & en épouſant le jeune Marquis. Elle l'attira chez elle, ſe laiſſa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduiſit par degrés, l'enchanta, le ſubjugua ſans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conſeils; elle devint la meilleure amie du père & de la mère. Une vieille voiſine propoſa le mariage. Les parens éblouis de la ſplendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la propoſition. Ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune Marquis allait épouſer une femme qu'il adorait, & dont il était aimé; les amis de la maiſon les félicitaient; on allait rédiger les articles en travaillant aux habits de nôce & à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de ſa charmante épouſe, que l'amour, l'eſtime & l'amitié allaient lui donner; ils goûtaient, dans une converſation tendre & animée, les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuſe, lorſqu'un valet-de-chambre de Madame la mère

arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il ; des huiſſiers déménagent la maiſon de Monſieur & de Madame ; tout eſt ſaiſi par des créanciers ; on parle de priſe de corps, & je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le Marquis, ce que c'eſt que çà, ce que c'eſt que cette aventure là ; oui, dit la veuve, allez punir ces coquins là, allez vîte. Il y court ; il arrive à la maiſon ; ſon père était déjà empriſonné : tous les domeſtiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était ſeule, ſans ſecours, ſans conſolation, noyée dans les larmes ; il ne lui reſtait rien que le ſouvenir de ſa fortune, de ſa beauté, de ſes fautes & de ſes folles dépenſes.

Après que le fils eut long-tems pleuré avec la mère, il lui dit enfin ; ne nous déſeſpérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperdûment, elle eſt plus généreuſe encore que riche, je réponds d'elle, je vole à elle, & je vais vous l'amener. Il retourne donc

chez ſa maîtreſſe, il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi! c'eſt vous, M. de la Jeannotière, que venez-vous faire ici? Abandonne-t-on ainſi ſa mère? Allez chez cette pauvre femme, & dites-lui que je lui veux toujours du bien: j'ai beſoin d'une femme-de-chambre, & je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais aſſez bien tourné, lui dit l'officier, ſi tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le Marquis ſtupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher ſon ancien gouverneur, dépoſa ſes douleurs dans ſon ſein, & lui demanda des conſeils. Celui-ci lui propoſa de ſe faire, comme lui, gouverneur d'enfans. Hélas! je ne ſais rien, vous ne m'avez rien appris, & vous êtes la première cauſe de mon malheur; & il ſanglotait en lui parlant ainſi. Faites des romans, lui dit un bel eſprit qui érait là, c'eſt une excellente reſſource à Paris.

Le jeune homme, plus déſeſpéré que ja-

mais, courut chez le confeſſeur de ſa mère; c'était un théatin très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première conſidération; dès qu'il le vit, il ſe précipita vers lui. Eh mon Dieu, Monſieur le Marquis, où eſt votre carroſſe? Comment ſe porte la reſpectable Madame la Marquiſe votre mère? Le pauvre malheureux lui conta le déſaſtre de ſa famille. A meſure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus impoſante; mon fils, voilà où Dieu vous voulait, les richeſſes ne ſervent qu'à corrompre le cœur. Dieu a donc fait la grace à votre mère de la réduire à la mendicité? Oui, Monſieur. Tant mieux, elle eſt sûre de ſon ſalut. Mais, mon père, en attendant, n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque ſecours dans ce monde? Adieu, mon fils; il y a une Dame de la Cour qui m'attend.

Le Marquis fut prêt à s'évanouir; il fut traité à peu-près de même par tous ſes amis, & apprit mieux à connaître le monde dans

une demie-journée, que dans tout le reſte de ſa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du déſeſpoir, il vit avancer une chaiſe roulante à l'antique, eſpèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, ſuivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaiſe un jeune homme groſſiérement vêtu; c'était un viſage rond & frais qui reſpirait la douceur & la gaieté. Sa petite femme brune & aſſez groſſiérement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit maître. Le voyageur eut tout le tems de contempler le Marquis immobile, abîmé dans ſa douleur. Eh mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'eſt là Jeannot. A ce nom le Marquis lève les yeux, la voiture s'arrête; c'eſt Jeannot lui-même, c'eſt Jeannot. Le petit homme rebondi, ne fait qu'un ſaut & court embraſſer ſon ancien camarade. Jeannot reconnut Colin; la honte & les pleurs cou-

vrirent ſon viſage. Tu m'as abandonné, dit Colin, mais tu as beau être grand Seigneur, je t'aimerai toujours. Jeannot confus & attendri, lui conta, en ſanglotant, une partie de ſon hiſtoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reſte, lui dit Colin, embraſſe ma petite femme, & allons dîner enſemble.

Ils vont tous trois à pied, ſuivis du bagage. Qu'eſt-ce donc que tout cet attirail? Vous appartient-il? Oui, tout eſt à moi & à ma femme. Nous arrivons du pays; je ſuis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé & de cuivre. J'ai épouſé la fille d'un riche négociant en uſtenſiles néceſſaires aux grands & aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous ſommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne ſois plus Marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'eſt

pas bien difficile, je te mettrai de part, & nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous ſommes nés.

Jeannot éperdu ſe ſentait partagé entre la douleur & la joie, la tendreſſe & la honte; & il ſe diſait tout bas; tous mes amis du bel air m'ont trahi, & Colin que j'ai mépriſé vient ſeul à mon ſecours. Quelle inſtruction! la bonté d'ame de Colin développe dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avoit pas encore étouffé. Il ſentit qu'il ne pouvait abandonner ſon père & ſa mère. Nous aurons ſoin de ta mère, dit Colin, & quant à ton bon homme de père qui eſt en priſon, j'entends un peu les affaires, ſes créanciers voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de choſe, je me charge de tout. Colin fit tant qu'il tira le pere de priſon. Jeannot retourna dans ſa patrie avec ſes parens, qui reprirent leur première profeſſion. Il épouſa une ſœur de Colin; laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et Jeannot

le père, & Jeannote la mère, & Jeannot le fils, virent que le bonheur n'eſt pas dans la vanité.

# HISTOIRE D'ELISABETH CANNING,

Par M. DE VOLTAIRE.

J'ÉTAIS à Londres en 1753, quand l'aventure de la jeune *Eliſabeth Canning* fit tant de bruit. *Eliſabeth* avait diſparu pendant un mois de la maiſon de ſes parens; elle revint maigre, défaite, & n'ayant que des habits délabrés. Eh! mon Dieu! dans quel état vous revenez! Où avez-vous été? D'où venez-vous? Que vous eſt-il arrivé? Hélas! ma tante, je paſſais par Morfilds pour retourner à la maiſon, lorſque deux bandits vigoureux me jetèrent par terre, me violèrent, & m'emmenèrent dans une maiſon à dix milles de Londres.

La tante & les voiſines pleurèrent à ce récit. Ah! ma chère enfant, n'eſt-ce pas

chez cette infâme Madame *Web*, que ces brigands vous ont menée ? car c'eſt juſte à dix milles d'ici qu'elle demeure. *Oui, ma tante, chez Madame Web.* Dans cette grande maiſon à droite ? *Juſtement, ma tante.* Les voiſines dépeignirent alors Madame *Web ;* & la jeune *Canning* convint que cette femme était faite préciſément comme elles le diſaient. L'une d'elles apprend à Miſs *Canning* qu'on joue toute la nuit chez cette femme, & que c'eſt un vrai coupe-gorge où tous les jeunes gens vont perdre leur argent. *Ah ! un vrai coupe-gorge*, répondit *Eliſabeth Canning.* On y fait pis, dit une autre voiſine ; ces deux brigands, qui ſont couſins de Madame *Web*, vont ſur les grands chemins prendre toutes les petites filles qu'ils rencontrent, & les font jeûner au pain & à l'eau, juſqu'à ce qu'elles ſoient obligées de s'abandonner aux joueurs qui ſe tiennent dans la maiſon. Hélas ! ne t'a-t-on pas miſe au pain & à l'eau, ma chère nièce ? *Oui, ma tante.* On lui demande ſi ces deux brigands n'ont point abuſé d'elle, & ſi on ne l'a pas

proſtituée ? Elle répond qu'elle s'eſt défendue, qu'on l'a accablée de coups, & que ſa vie a été en péril. Alors la tante & les voiſines recommencerent à crier & à pleurer.

On mena auſſi-tôt la petite *Canning* chez un M. *Adamſon*, protecteur de la famille depuis long-tems: c'était un homme de bien qui avait un grand crédit dans ſa Paroiſſe. Il monte à cheval avec un de ſes amis auſſi zelé que lui; ils vont reconnaître la maiſon de Madame *Web*; ils ne doutent pas, en la voyant, que la petite n'y ait été renfermée; ils jugent même, en appercevant une petite grange où il y a du foin, que c'eſt dans cette grange qu'on a tenu *Eliſabeth* en priſon. La pitié du bon *Adamſon* en augmenta: il fait convenir *Eliſabeth*, à ſon retour, que c'eſt là qu'elle a été retenue; il anime tout le quartier; on fait une ſouſcription pour la jeune Demoiſelle ſi cruellement traitée.

A meſure que la jeune *Canning* reprend ſon embonpoint & ſa beauté, tous les eſ-

prits s'échauffent pour elle. M. *Adamſon* fait préſenter au Shérif une plainte au nom de l'innocence outragée. Madame *Web* & tous ceux de ſa maiſon, qui étaient tranquilles dans leur campagne, ſont arrêtés, & mis tous au cachot.

M. le Shérif, pour mieux s'inſtruire de la vérité du fait, commence par faire venir chez lui amicalement une jeune ſervante de Madame *Web*, & l'engage, par de douces paroles, à dire tout ce qu'elle ſait. La ſervante qui n'avait jamais vû en ſa vie Miſs *Canning*, ni entendu parler d'elle, répondit d'abord ingénument, qu'elle ne ſçavait rien de ce qu'on lui demandait; mais, quand le Shérif lui eut dit qu'il faudrait répondre devant la Juſtice, & qu'elle ſerait infailliblement pendue, ſi elle n'avouait pas, elle dit tout ce qu'on voulut: enfin, les Jurés s'aſſemblèrent, & neuf perſonnes furent condamnées à la corde.

Heureuſement en Angleterre aucun procès n'eſt ſecret, parce que le châtiment des crimes eſt deſtiné à être une inſtruction

publique aux hommes, & non pas une vengeance particulière. Tous les interrogatoires ſe font à portes ouvertes, & tous les procès intéreſſans ſont imprimés dans les Journaux.

Il y a plus; on a conſervé en Angleterre une ancienne Loi de France, qui ne permet pas qu'aucun criminel ſoit exécuté à mort, ſans que le procès ait été préſenté au Roi, & qu'il en ait ſigné l'Arrêt. Cette Loi ſi ſage, ſi humaine, ſi néceſſaire, a été enfin miſe en oubli en France, comme beaucoup d'autres; mais elle eſt obſervée dans preſque toute l'Europe; elle l'eſt aujourd'hui en Ruſſie, elle l'eſt à la Chine, cette ancienne patrie de la Morale, qui a publié des Loix divines, avant que l'Europe eût des Coutumes.

Le tems de l'exécution des neuf accuſés approchait, lorſque le papier qu'on appelle *des Seſſions*, tomba entre les mains d'un Philoſophe, nommé M. *Ramſay*. Il lut le procès, & le trouva abſurde d'un bout à l'autre. Cette lecture l'indigna: il ſe mit à écrire une feuille, dans laquelle il poſe pour

principe, que le premier devoir des Jurés eſt d'avoir le ſens commun. Il fit voir que Madame *Web* & les deux couſins, & tout le reſte de la maiſon, étaient formés d'une autre pâte que les autres hommes, s'ils faiſaient jeûner au pain & à l'eau de petites filles, dans le deſſein de les proſtituer; qu'au contraire, ils devaient les bien nourrir, & les parer pour les rendre agréables; que des Marchands ne ſaliſſent ni ne déchirent la marchandiſe qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais Miſs *Canning* n'avait été dans cette maiſon, qu'elle n'avait fait que répéter ce que la bêtiſe de ſa tante lui avait ſuggéré; que le bon-homme *Adamſon* avait, par excès de zèle, produit cet extravagant procès criminel; qu'enfin il en allait coûter la vie à neuf Citoyens, parce que Miſs *Canning* était jolie & qu'elle avait menti.

La ſervante qui avait avoué amicalement au Shérif tout ce qui n'était pas vrai, n'avait pû ſe dédire juridiquement. Quiconque a rendu un faux témoignage par en-

thouſiaſme ou par crainte, le ſoutient d'ordinaire, & ment, de peur de paſſer pour un menteur.

C'eſt envain, dit M. *Ramſay*, que la Loi veut que deux témoins faſſent pendre un accuſé. Si M. le Chancelier & M. l'Archevêque de Cantorbéri dépoſaient qu'ils m'ont vu aſſaſſiner mon père & ma mère, & les manger tout entiers à mon déjeûner en un demi-quart-d'heure, il faudrait mettre à *Bedlam* M. le Chancelier & M. l'Archevêque, plutôt que de me brûler ſur leur témoignage. Mettez d'un côté une choſe abſurde & impoſſible, & de l'autre, mille témoins & mille raiſonneurs, l'impoſſibilité doit démentir & les témoignages & les raiſonnemens.

Cette petite feuille fit tomber les écailles des yeux de M. le Shérif & des Jurés. Ils furent obligés de revoir le procès : il fut avéré que Miſs *Canning* était une petite fripponne qui était allée accoucher, pendant qu'elle prétendait avoir été en priſon chez Madame *Web ;* & toute la Ville de Londres

qui avait pris parti pour elle, fut auſſi honteuſe qu'elle l'avait été lorſqu'un Charlatan propoſa de ſe mettre dans une bouteille de deux pintes, & que deux mille perſonnes étant venues à ce ſpectacle, il emporta leur argent, & leur laiſſa ſa bouteille.

# *LA REINE DE GOLCONDE*, *

Par M. le Ch. DE B.

J'ÉTOIS dans un âge où un univers nouveau ſe déploie à des organes à peine développés, où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent; où des ſens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais deſirs dans de plus douces illuſions: j'avois quinze ans en un mot, & j'étois loin de mon gouverneur ſur un grand cheval Anglois, à la queue de vingt chiens courans, qui chaſſoient un vieux ſanglier: jugez ſi j'étois heureux. Au bout de quatre heures, ces chiens tomberent en défaut, & moi auſſi. Je perdis la chaſſe, après avoir long-tems

* C'eſt ce joli Conte qu'on a mis en Pièce à l'Opéra.

couru à toute bride. Comme mon cheval étoit hors d'haleine, je deſcendis ; nous nous roulâmes tous deux ſur l'herbe ; enſuite il ſe mit à brouter & moi à dormir.

Je déjeûnai avec du pain & une perdrix froide, dans un vallon riant, formé par deux côteaux couronnés d'arbres verds. Une échappée de vue offroit à mes yeux un Hameau bâti ſur la pente d'une colline éloignée, dont une vaſte plaine, couverte de riches moiſſons & d'agréables vergers, me ſéparoit.

L'air étoit pur, le ciel ſerein, la terre encore brillante des perles de la roſée ; & le ſoleil à peine au tiers de ſa courſe, ne cauſoit encore que des feux tempérés, qu'un doux zéphir modéroit par ſon haleine.

Où ſont ces amateurs de la nature, qui ſavent ſi bien jouir d'un beau tems & d'un joli payſage ? C'eſt pour eux que je parle ; car pour moi, j'étois alors moins occupé de cet objet, que d'une Payſanne en corſet & en cotillon blanc, que je voyois venir de loin avec un pot au lait ſur ſa tête. Je la vis,

avec un ſecret plaiſir, paſſer ſur une planche qui ſervoit de pont au ruiſſeau, & ſuivre un ſentier qui devoit conduire ſes pas auprès de l'endroit où j'étois aſſis. En approchant, elle me parut d'une grande fraîcheur; &, ſans rien concevoir de ce qui ſe paſſoit au-dedans de moi, je me levai pour aller à ſa rencontre. Chaque pas que je faiſois l'embelliſſoit à mes yeux, & bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurois pu faire pour la voir plutôt. La Géorgie & la Circaſſie ne produiſent que des monſtres en comparaiſon de ma petite Laitiere, & jamais une créature auſſi parfaite n'avoit orné l'univers. Ne ſachant quel compliment lui faire pour entrer en converſation avec elle, je lui demandai à boire un peu de ſon lait pour me rafraîchir. Je lui fis enſuite quelques queſtions ſur ſon village, ſur ſa famille, ſur l'âge qu'elle avoit; elle me répondit à tout avec une naïveté & une grace qui rendoient ſes paroles dignes de ſortir de ſa bouche.

Je ſus qu'elle étoit du hameau voiſin, &

qu'elle s'appelloit Aline. Ma chere Aline, lui dis-je, je voudrois bien être votre frere: (ce n'eſt pas cela que je voulois dire,) & moi, je voudrois bien être votre ſœur, me répondit-elle. Ah! je vous aime pour le moins autant que ſi vous l'étiez, ajoutai-je en l'embraſſant. Aline voulut ſe défendre de mes careſſes, & dans les efforts qu'elle fit, ſon pot tomba & ſon lait coula à grands flots dans le ſentier. Elle ſe mit à pleurer; & ſe dégageant bruſquement de mes bras, elle ramaſſa ſon pot & voulut ſe ſauver. Son pied gliſſa ſur la voie lactée, elle tomba à la renverſe; je volai à ſon ſecours, mais inutilement. Une puiſſance plus forte que moi m'empêcha de la relever, & m'entraîna dans ſa chûte.... J'avois quinze ans, & Aline quatorze; c'étoit à cet âge & dans ce lieu que l'amour nous attendoit pour nous donner ſes premieres leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline, mais bientôt ſa douleur fit place à la volupté; elle lui fit auſſi verſer des larmes! Et quelles larmes!

mes! ce fut alors que je connus vraiment le plaiſir, & le plaiſir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Le tems qui ſembloit avoir ceſſé d'exiſter pour nous, ſuivoit ſa marche pour le reſte de la nature, & le ſoleil, incliné vers l'horiſon, rappeloit les bergers à leurs cabanes & les troupeaux à leurs étables: l'air retentiſſoit du ſon des cornemuſes & des chants des travailleurs qui retournoient au repos. Il eſt tems que je m'en aille, dit Aline; car ma mere me battroit. Je reſpectois encore ma mere dans ce tems là; je n'eus pas l'eſprit de la déſabuſer du reſpect qu'elle avoit pour la ſienne. J'ai perdu mon lait & mon honneur, ajouta-t-elle, mais je vous le pardonne. Allez, lui dis-je, vous êtes plus blanche que n'étoit votre lait, & le plaiſir vaut mieux que l'honneur. Je lui donnai le peu d'argent que j'avois ſur moi & un anneau d'or que je portois au doigt; elle me promit de ne jamais le perdre. Nos viſages toujours collés l'un contre l'autre, ſe ſéparerent humides de larmes & de baiſers. Je remontai

à cheval ; &, après avoir ſuivi auſſi loin que je pus des yeux ma chere Aline, je fis mes derniers adieux aux lieux conſacrés par mes premiers plaiſirs, & je revins au château de mon pere, bien fâché de n'être point un petit payſan du hameau d'Aline.

J'avois bien réſolu de ne plus aller à la chaſſe ailleurs que dans ce charmant vallon, & de faire grace, en faveur de la belle Aline, à tout le gibier de la province ; mais ces projets, ſi chers à mon cœur, s'évanouirent comme un ſonge. J'appris, en arrivant, que des nouvelles imprévues forçoient mon pere à partir le lendemain pour Paris. Il m'emmena avec lui ; j'embraſſai ma mere en pleurant ; mais c'étoit Aline que je pleurois.

Le tems ronge l'acier & l'amour ; j'étois inconſolable en partant, je ſuis conſolé en arrivant ; à meſure que je m'éloigne d'Aline, Aline s'éloigne de mon eſprit, & la joie d'entrer dans un monde nouveau, me fit oublier les délices de celui que je quittois. Le libertinage & l'ambition remplacerent l'a-

mour dans mon cœur. Je ſervis ſix pénibles campagnes, dans leſquelles je reçus de grandes bleſſures & de petites récompenſes; je revins à Paris me dédommager, dans le ſervice des Belles, de tout ce que j'avois ſouffert au ſervice de l'Etat.

Sortant un jour de l'Opéra, je me trouvai par hazard à côté d'une jolie femme, qui attendoit ſon carroſſe. Après m'avoir regardé avec attention, elle me demanda ſi je la reconnoiſſois; je lui répondis que j'avois le bonheur de la voir pour la premiere fois. Regardez-moi bien, dit-elle; l'ordre n'eſt pas dur, répondis-je, & votre viſage ſaura bien vous faire obéir: mais plus je vous regarde, plus je trouve de différence entre tout ce que j'ai vu juſqu'à préſent & ce que je vois à cette heure. Mais, puiſque mes traits mêmes ne vous rappellent point, dit-elle, peut-être que mes mains ſeront plus heureuſes. Alors, ôtant ſon gand, elle me montra l'anneau que j'avois jadis donné à la petite Aline: l'étonnement m'ôta la parole. Son

carroſſe arriva, elle me dit d'y monter avec elle, je la ſuivis.

Voici ſon hiſtoire.

» Vous vous ſouvenez peut-être encore » de mon pot au lait & de tout ce que je per- » dis avec lui. Vous ne ſaviez ce que vous » faiſiez, ni moi non plus; mais je ſus bien- » tôt que c'étoit un enfant: ma mere s'en » apperçut auſſi, & me chaſſa de la maiſon; » je m'en allai, demandant l'aumône, à la » Ville voiſine, où une vieille femme me re- » tira. Elle me ſervoit de mere, & je lui ſer- » vis de niéce; elle eut ſoin de me parer & » de me produire; je répétois ſouvent, par » ſon ordre, les leçons que vous m'aviez » données; & comme vous aviez eu pour » ſucceſſeur immédiat le Curé du lieu, votre » fils lui échut en partage. Il en a fait depuis » un très-joli enfant de chœur. Ma tante eſ- » pérant que ma beauté lui ſeroit encore plus » utile dans une grande Ville, me mena à » Paris, où, après avoir paſſé par pluſieurs » mains différentes, je tombai dans celles » d'un vieux Préſident: une des premieres

» perſonnes de l'Etat pour la dignité, étoit
» une des dernieres pour l'amour; & il ſe
» trouvoit réduit à bien peu de choſe,
» quand il étoit dépouillé de ſa perruque,
» de ſa ſimarre & de ſon porte-feuille. Ce-
» pendant le peu qui en reſtoit m'aima à la
» folie, & nous combla, ma tante & moi,
» d'argent & de pierreries. Ma tante mou-
» rut, j'en héritai; j'avois environ vingt
» mille livres de rente & beaucoup d'argent
» comptant; je trouvai le métier que j'a-
» vois fait juſqu'alors ennuyeux, je voulus
» faire celui d'honnête femme, qui a auſſi
» ſon ennui. Pour deux louis que je donnai
» à un généalogiſte, je fus une fille d'aſſez
» bonne maiſon. Quelques liaiſons que je
» formai avec des gens de lettres, me va-
» lurent la réputation d'eſprit, peut-être
» même un peu d'eſprit. Enfin un homme
» de naiſſance, riche de plus de cent mille
» livres de rente, crut foiblement payer
» ma vertu, en m'épouſant, & la pauvre
» Aline eſt à préſent pour le public, *la*
» *Marquiſe de Caſtelmont;* mais, pour vous,

» *la Marquiſe de Caſtelmont* veut encore » être Aline ».

Et qui avez-vous plus aimé, lui dis-je, de tout ce que vous avez connu ? » Pouvez-» vous me le demander, me répondit-elle ; » j'étois ſimple quand vous m'avez vue, & » je ne l'étois plus quand j'en ai vu d'autres. » J'avois commencé à me parer, je n'étois » plus ſi belle, j'avois beſoin de plaire, je » ne pouvois plus aimer. L'art nuit à tout ; » le rouge que nous mettons décolore nos » joues ; les ſentimens que nous affectons » refroidiſſent nos cœurs. Je n'ai aimé que » vous, &, quoi qu'il ſoit aiſé d'être plus » fidelle que moi, il ſeroit impoſſible d'être » plus conſtante ; votre idée toujours pré-» ſente à mon eſprit dans les infidélités que » je vous faiſois, en empoiſonnoit preſque » toujours le plaiſir. J'avouerai cependant » qu'elle leur prêtoit de tems en tems des » charmes ».

J'eus une véritable joie de retrouver ma chere Aline ; nous nous embraſſâmes avec les mêmes tranſports que dans ces tems heu-

reux, où nos lèvres n'avoient point encore rencontré d'autres lèvres, & où nos cœurs répondoient aux premieres invitations de la volupté. Nous arrivâmes chez elle; j'y reſtai à ſouper, & comme M. de Caſtelmont étoit abſent, je ſurvécus à toute la compagnie & j'uſai de mes droits. L'amour fuit les alcoves dorées & les lits ſuperbes, il aime à voltiger ſur l'émail des prairies & à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur ſe borna donc à paſſer la nuit entre les bras d'une jolie femme; mais elle ne s'appeloit & n'étoit plus Aline.

Amans qui voulez connoître l'amour, ou ſeulement la volupté, n'allez point en bonne fortune avec des lettres du Miniſtre dans votre poche, qui vous forcent à partir pour l'armée. C'eſt dans ces circonſtances que je vis Madame de Caſtelmont & j'y perdis beaucoup. Juſqu'à quand la trompeuſe voix de la gloire rendra-t-elle odieux ce doux repos & ces tendres plaiſirs? Juſqu'à quand préférera-t-on la guerre à l'amour? Je ne faiſois point encore ces ſages réflexions;

quand on eſt Brigadier, comme je l'étois, on penſe plutôt à devenir Maréchal-de-Camp que Philoſophe, &, malgré toute la ſévérité des Miniſtres, on en eſt ordinairement plus près. J'entrai donc dans ma chaiſe en ſortant de chez Madame de Caſtelmont, & je volai avec plaiſir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans loin de ma Patrie, après avoir eſſuyé à la fois bien des coups de fuſil & beaucoup d'injuſtices, je paſſai aux Colonies en qualité de Lieutenant-Général.

Je laiſſe aux Poëtes & aux Gaſcons le ſoin d'eſſuyer & de décrire des tempêtes : pour moi j'arrivai ſans accident ; tout étoit calme à mon arrivée, & mon ſéjour dans les Indes reſſembloit plutôt à un voyage de plaiſir qu'à une commiſſion militaire. N'ayant donc rien à faire, je parcourus les différens Royaumes qui partagent ce vaſte pays, & je m'arrêtai à Golconde ; c'étoit alors le plus floriſſant Etat de l'Aſie. Le peuple étoit heureux ſous l'Empire d'une femme qui gou-

vernoit le Roi par ſa beauté & le Royaume par ſa ſageſſe. Les coffres des particuliers & ceux de l'Etat étoient également pleins. Le payſan cultivoit ſa terre pour lui, ce qui eſt rare; & les Tréſoriers ne recevoient point le revenu de l'Etat pour eux, ce qui eſt encore plus rare. Les Villes ornées d'édifices ſuperbes, & plus embellies encore par les délices qui y étoient raſſemblées, étoient pleines d'heureux Citoyens fiers de les habiter; les gens de la campagne y étoient retenus par l'abondance & la liberté qui y régnoient & par les honneurs que le Gouvernement rendoit à l'agriculture; les Grands enfin étoient enchantés à la Cour par les beaux yeux de leur Reine, qui ſavoit l'art de récompenſer leur fidélité, ſans épuiſer les tréſors publics: art infaillible & charmant, dont les Reines uſent trop peu à mon gré, & dont le Roi, ſon époux, ignoroit qu'elle ſe ſervît. J'arrivai à cette Cour & j'y fus reçu avec tout l'agrément poſſible. J'eus d'abord une audience publique du Roi, enſuite de la Reine, qui, m'ayant apperçu, baiſſa

ſon voile. Sur ſa réputation, je l'avois ſoupçonnée de ne rien voiler; je fus très-étonné de cette réception : au reſte, elle me reçut fort bien, & je n'eus à me plaindre que de n'avoir pas vu ſon viſage que je mourois d'envie de voir; d'abord, parce qu'on le diſoit fort beau; enſuite, parce que tout ce qui appartient à une grande Reine eſt fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un Officier qui me propoſa de me faire voir le lendemain les jardins & le parc qui environnoient le Palais; j'acceptai la partie : nous nous levâmes avec le ſoleil, & il me mena par de ſuperbes allées dans une eſpèce de bois touffu, où les myrthes, les acacias & les orangers, mêloient leurs odeurs & leurs feuillages. Nous trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres; mon guide monta légérement deſſus, & ayant ſonné une fanfare avec une trompe qu'il portoit ſur lui, il s'enfuit à toute bride. Je ſuivis la route où j'étois, très-étonné de la conduite de l'Officier, & ne pouvant concevoir qu'il y eût un

pays où ce fût l'uſage de mener perdre les gens, au lieu de les mener promener; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand arrivé à la liſiere du bois, je me trouvai dans un lieu parfaitement ſemblable à celui où j'avois jadis connu pour la premiere fois Aline & l'amour! c'étoit la même prairie, les mêmes côteaux, la même plaine, le même village, le même ruiſſeau, la même planche, le même ſentier; il n'y manquoit qu'une laitiere, que je vis paroître avec des habits pareils à ceux d'Aline, & le même pot au lait. Eſt-ce un ſonge, m'écriai-je? Eſt-ce un enchantement? Eſt-ce une ombre vaine qui fait illuſion à ma vue? Non, me répondit-elle, vous n'êtes, ni endormi, ni enſorcelé, & vous verrez tout-à-l'heure que je ne ſuis point un fantôme; c'eſt Aline, Aline elle-même qui vous a reconnu hier, & qui n'a voulu être connue de vous que ſous la forme ſous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient ſe délaſſer avec vous du poids de ſa Couronne, en reprenant ſon pot au lait; vous lui avez rendu l'état de Laitiere plus doux que celui

de Reine. J'oubliai la Reine de Golconde, & je ne vis qu'Aline ; nous étions tête à-tête, alors les Reines ſont des femmes ; je retrouvai ma premiere jeuneſſe, & je traitai Aline comme ſi elle avoit conſervé la ſienne, parce que les Reines ſont toujours cenſées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnoiſſance, Aline reprit ſes habits de Reine, qu'une Eſclave de confidence qui l'avoit ſuivie, lui apporta. Nous rentrâmes dans le Palais, où je lui vis recevoir toute ſa Cour avec une grace & une bonté qui charmoient tout ce qui l'approchoit. Elle regardoit les uns, parloit aux autres, ſourioit à tous ; en un mot, elle avoit bien l'air d'être maîtreſſe de tout le monde ; mais elle ne paroiſſoit la Reine de perſonne.

Après le dîner, pendant lequel tout le monde mangea avec elle, je la ſuivis dans une ſalle ſéparée, où, m'ayant fait aſſeoir à côté d'elle, elle me conta auſſi ſes dernières aventures.

Le Marquis de Caſtelmont fut tué en duel,

environ trois mois après votre départ, & il laiſſa ſa veuve déſolée avec quarante mille écus de rente pour toute conſolation. Une partie de ſes biens étoit en Sicile & exigeoit, diſoit-on, ma préſence. Je m'embarquai avec joie pour ce voyage; mais un vent contraire força ma frégate de relâcher ſur une côte éloignée, où un vaiſſeau encore plus contraire, la prit & l'emmena. C'étoit un vaiſſeau Turc, dont le capitaine fit à l'équipage tous les mauvais traitemens, & à moi tous les bons, dont les Turcs ſont capables: il me conduiſit à Alger, de-là à Alexandrie, il fut empâlé. Je fus vendue comme eſclave avec toute ſa maiſon, & tombai en partage à un marchand Indien, qui me conduiſit ici & me fit apprendre la langue du pays, dans laquelle je fis, en peu de tems, de grands progrès. J'avois connu la miſere, mais point le malheur, & je ne pus ſupporter l'eſclavage; je me ſauvai de chez mon maître ſans ſavoir où j'allois; je fus rencontrée par des Eunuques, qui, me trouvant belle, m'amenerent au Roi. J'eus beau demander grace

pour ma vertu, je fus enfermée dans le Sérail ; & dès le lendemain je reçus, de tout ce qui m'entouroit, les honneurs de Sultane favorite, que le Roi m'avoit accordés pendant la nuit : bientôt la paſſion du Roi n'eut plus de bornes, & mon autorité n'en eut pas davantage. La Golconde accoutumée à obéir aux arrêts que je dictois du fond du Sérail, me vit, ſans étonnement, devenir l'épouſe de ſon Souverain, qui n'étoit, depuis longtems, que mon premier ſujet. Je me ſuis reſſouvenue, dans mon petit Palais, de ce petit village où j'avois conſervé mon innocence, & ſur-tout de ce charmant vallon où je la perdis ; j'ai voulu retracer à mes yeux l'image intéreſſante de mes premieres années & de mes premiers plaiſirs. C'eſt moi qui ai bâti ce hameau que vous avez vu dans l'enceinte de mon parc ; il porte le nom de mon ancienne Patrie, & tous ſes habitans ſont traités comme mes parens, mes amis ; je marie tous les ans un certain nombre de leurs filles, & ſouvent j'admets le plus vieux d'entr'eux à ma table pour me retracer le ta-

bleau de mon vieux pere & de ma pauvre mere, que j'aimerois à reſpecter, ſi je la poſſédois encore; les herbes de la prairie ne ſont jamais foulées que par les danſes des jeunes garçons & des jeunes filles du hameau; la coignée reſpectera, tant que je vivrai, ces arbres imitateurs de ceux qui prêterent leur ombre à nos amours, & mes habits de payſanne conſervés avec mes ornemens royaux, ne ceſſent, au milieu de l'éclat qui m'environne, de me rappeler ma premiere obſcurité. Ils me forcent à reſpecter une condition dans laquelle j'ai été moins mépriſable, que dans toutes celles auxquelles je me ſuis élevée depuis; ils m'apprennent à reſpecter l'humanité par-tout; ils m'inſtruiſent à régner.

O la charmante Princeſſe que celle de Golconde! elle étoit tout à la fois bonne Reine, bon Roi, bonne femme & bon philoſophe; elle étoit encore plus, elle étoit bonne jouiſſance. Helas! je ne le ſus que pendant quinze jours, au bout deſquels je fus ſurpris avec elle par ſon mari lui-même, & obligé de

ſortir de ſon Royaume par la fenêtre de ſa chambre à coucher. Je repartis peu de tems après pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités & aux plus grandes diſgraces, ne méritant, ni les unes, ni les autres. J'ai erré depuis, ſans fortune & ſans eſpérance, de pays en pays; enfin je vous ai rencontrée dans ce déſert, où je compte me fixer, puiſque je trouve tout à la fois une ſolitude & une ſociété.

Mon lecteur a peut-être cru juſqu'à préſent que c'étoit à lui que je contois cette hiſtoire; mais, comme il ne m'en a point prié, il trouvera bon que ce récit s'adreſſe à une petite vieille vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du déſert où je ſuis retiré & qui m'avoit demandé de lui conter mes aventures les plus intéreſſantes. Elles ont pu ennuyer ceux qui les ont lues; mais elles furent écoutées de la vieille avec une attention ſinguliere; elle n'en perdit pas une parole; & quaud j'eus fini, elle me dit: ce qui me plaît le plus de votre hiſtoire, c'eſt qu'il n'y a pas un mot qui ne ſoit vrai. Qu'en ſavez-

vous, lui dis-je? Peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre. Je ſuis bien sûre du contraire, me dit-elle. Madame ſe mêle donc un peu de magie, repris-je? pas tout-à-fait, répliqua-t-elle; mais j'ai un anneau qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Je ne connois, lui dis-je, que l'anneau de Salomon, qui puiſſe avoir cette vertu. Connoiſſez-vous celui d'Aline, dit-elle en ſouriant, & en me montrant ſa main? Aline que vous avez fait monter ſur le Trône de Golconde & que vous en avez fait deſcendre, qui, fugitive & proſcrite, eſt venue chercher dans ces lieux éloignés un aſyle contre la colere de ſon mari, à laquelle vous échappâtes en ſautant par la fenêtre.

Quoi, c'eſt encore vous, m'écriai-je? Je ſuis donc bien vieux, car j'ai, ſi je m'en ſouviens, un an plus que vous; mais il eſt impoſſible d'avoir un an plus que votre viſage. Qu'importe, dit-elle d'un ton grave, notre âge & notre figure? Nous étions autrefois

jeunes & jolis : ſoyons ſages à préſent, nous ſerons plus heureux. Dans l'âge de l'amour nous avons diſſipé, au lieu de jouir ; nous voici dans celui de l'amitié ; jouiſſons, au lieu de regretter. Il n'eſt que des momens pour le plaiſir ; & toute la vie peut être pour le plaiſir fixé ; l'un reſſemble à la goutte d'eau, & l'autre au diamant ; tous deux brillent du même éclat, mais le moindre ſouffle fait évanouir l'un, & l'autre réſiſte aux efforts de l'acier ; l'un emprunte ſon éclat de la lumiere, l'autre porte ſa lumiere dans ſon ſein & la répand dans les ténebres. Ainſi tout diſſipe le plaiſir, & rien n'altère le bonheur.

Enſuite elle me conduiſit vers une haute montagne, couverte d'arbres fruitiers de différentes eſpèces ; un ruiſſeau d'eau vive & claire deſcendoit de la cîme, en faiſant mille détours, & venoit former un réſervoir à l'entrée d'une grotte creuſée au pied de la montagne. Voyez, me dit-elle, ſi cela ſuffit à votre contentement : voilà ma de-

meure, qui deviendra la vôtre ſi vous le voulez; cette terre n'attend qu'une foible culture pour vous payer abondamment des ſoins que vous en aurez pris. Cette eau tranſparente vous invite à la puiſer; du haut de cette montagne votre œil pourra découvrir à la fois pluſieurs Royaumes; montez-y, vous y reſpirerez un air plus vif & plus ſain; vous y ſerez plus loin de la terre & plus près des cieux: conſidérez de-là ce que vous avez perdu, & vous me direz après ſi vous voulez le retrouver.

Je tombai aux pieds de la divine Aline, pénétré d'admiration pour elle & de mépris pour moi; nous nous aimâmes plus que jamais, & nous devînmes, l'un & l'autre, notre univers. J'ai déjà paſſé ici pluſieurs années délicieuſes avec cette ſage compagne. J'ai laiſſé toutes mes folles paſſions & tous mes préjugés dans le monde que j'ai quitté; mes bras ſont devenus plus laborieux, mon eſprit plus profond, mon cœur plus ſenſible. Aline m'a appris à trouver des charmes dans

un léger travail, de douces réflexions & de tendres ſentimens; & ce n'eſt qu'à la la fin de mes jours que j'ai commencé à vivre.

## *LES AMANS CONSTANS JUSQU'AU TRÉPAS, Hiſtoire tragi-comique.*

Par VADÉ. *

SANS entrer dans le détail de la naiſſance, de l'enfance, de l'éducation & des qualités de celui dont je rapporte les aventures, je me bornerai ſeulement à le mettre ſur la ſcene du monde dès l'âge de 18 ans.

C'eſt à cet âge heureux que Félix vint à Paris, ne poſſédant pour tout bien qu'un peigne à deux côtés, avec lequel il ſe pro-

* Cette Hiſtoriette eſt une plaiſanterie faite à la campagne. La ſociété avec laquelle Vadé s'y trouvoit, lui propoſa ce ſujet, & l'on exigea que le Héros fût brûlé, noyé, galeux & pendu, enſuite qu'il épouſât ſa maîtreſſe. On voulut auſſi que l'Héroïne fût attaquée de la rage, qu'elle paſſât par les baguettes, & qu'elle ſe jetât par les fenêtres.

mettoit de ſe rendre un jour utile à ſoi-même, à ſes parens & à ſa patrie.

Cet inſtrument n'annonçoit pas, ſans doute, des talens ſupérieurs pour la Poëſie ni pour la Muſique; auſſi ne s'en piquoit-il pas; il avoit négligé ces ſuperfluités pour s'attacher à l'art ſolide de friſer & de raſer proprement, à la maniere de la province, & c'eſt en faveur de ſon habileté qu'il entra en qualité de premier & unique garçon chez M. Tranchant, Chirurgien dans le Fauxbourg S. Marceau, qui comptoit parmi ſes pratiques la Compagnie des Gardes-Françoiſes du quartier. On ſçait que ces Meſſieurs ſont aſſez ſans façon; auſſi Félix, le Dimanche, en retapoit en une heure douze d'une main & autant de l'autre. A l'égard des barbes, M. Tranchant les expédioit avec une rapidité incroyable; &, comme il étoit grand cauſeur & cauſeur ſatirique, tout en raſant ſon homme, il emportoit la piéce. Pluſieurs à qui cette façon d'agir ne plaiſoit pas, le menaçoient de le quitter; mais le patelin M. Tranchant ſavoit appaiſer ſon monde, & au

moyen d'une toile d'araignée qu'il vous appliquoit ſur le menton & qui couvroit la coupure, on s'en alloit, en louant la commodité de ſon expédient.

Entre autres têtes que l'adroit Félix alloit embellir en ville, celle de M. Honoré, Boulanger du coin, l'occupoit par prédilection, à cauſe d'une niéce que le bonhomme élevoit & qui prenoit un merveilleux plaiſir aux hiſtoires que racontoit le galant frater. Il s'inſinua ſi bien dans l'eſprit de l'un, & dans le cœur de l'autre, que M. Honoré lui propoſa une petite chambre vacante au cinquiéme, afin d'y travailler pour ſon compte; Félix parut auſſi ardent à l'accepter, qu'habile à donner des marques verbales de ſa reconnoiſſance, au grand contentement de Mlle Babet Caſuel (c'eſt le nom de la niéce.) Il prit donc poſſeſſion de ſon nouvel attelier, &, dès le lendemain ſon hôte généreux & la providence lui firent pleuvoir des gens mal peignés, qu'il renvoyoit contens comme des Rois, & beaux comme des Amours.

Peu-à-peu, Félix s'arrondiſſoit dans ſon petit manoir, qu'il avoit rendu aſſez honnête, pour que l'oncle & la niéce y montaſſent les ſoirs. Le bonhomme aimoit beaucoup la Triomphe d'Auvergne, & l'amoureux Félix, pour jouir plus long-tems de la préſence de Babet Caſuel, perdoit toujours partie, revanche, le tout, les moitiés & le tout du tout: la belle ſentoit juſqu'à l'ame le motif de complaiſance, outre la qualité de beau joueur qu'il laiſſoit voir à travers un air content. Il eſt vrai qu'on ne jouoit rien; mais la gloire n'eſt-elle donc pas quelque choſe? Il la ſacrifioit à Babet, pour laquelle il ſentoit de jour en jour croître ſon penchant; ils n'attendoient qu'un moment favorable pour s'en faire mutuellement l'aveu; ce moment arriva bientôt après.

M. Honoré, en ſa qualité de Juré de ſa Communauté, fut obligé, le Mercredi ſuivant, d'aſſiſter à une réception de Maître; il laiſſa à Babet le ſoin de gouverner ſa maiſon, & elle-même. Elle s'acquitta fort bien

du

du premier point, & l'Amour ſe chargea de l'autre. L'impatient Félix averti de l'abſence de M. Honoré, deſcendit chez Babet, à deſſein de lui tenir compagnie : cette politeſſe, loin de lui déplaire, ſervit de prétexte à quelques queſtions tendres, auxquelles l'animé Félix répondit avec tranſport. La timide Babet répliqua en rougiſſant ; un baiſer ſurvint, les ſermens enſuite, & les voilà amans. Félix mouroit d'envie d'aſſurer ſa maîtreſſe qu'il l'aimoit avec paſſion ; elle craignoit, de ſon côté, qu'il ne doutât de la ſienne ; de ſorte que l'envie de l'un & la crainte de l'autre les conduiſirent fort loin ſans ſortir de la chambre. Babet, après être revenue du voyage, ſe mit à pleurer, c'eſt l'uſage ; il la conſola de la même maniere qu'il l'avoit affligée ; c'eſt la règle.

Les momens que l'on paſſe avec ce que l'on aime, ſont auſſi doux qu'ils coulent rapidement. La nuit s'avançoit ſans qu'ils s'en apperçuſſent, (les amans heureux ne

prennent garde à rien) ; il fallut ſe quitter, moitié par économie, moitié pour ne pas être ſurpris par M. Honoré, qui arriva un inſtant après leur ſéparation. La niéce ſauta au col de ſon oncle ; il attribua ces careſſes au plaiſir qu'elle avoit de le revoir ſi-tôt, & il alloit lui rendre cinq ou ſix embraſſades, lorſqu'un garçon Boulanger, mécontent des rigueurs de Babet, monta, & tirant à part M. Honoré, le mit au fait de la fragilité de Mlle Caſuel. Oui, Monſieur, ajouta-t-il, j'ai vu, par le trou de la ſerrure le téméraire baigneur lui manquer trois ou quatre fois de reſpect. Le vieux Juré furieux, appelle de toutes ſes forces l'heureux Félix, qui, ne ſe doutant de rien, ſe préſente d'un air careſſant ; M. Honoré & ſon garçon le ſaiſiſſant au collet, le chargent de coups & d'invectives, & le traînent impitoyablement en bas. La craintive Babet arrive toute éplorée, demande grace ; on la ſoufflette ; elle crie à l'aide, au ſecours, au feu.... Elle avoit raiſon, car ſon amant

étoit pour lors dans le four ; & ſans l'activité des voiſins qui le retirerent, il étoit cuit ; heureuſement il en fut quitte pour ne l'être qu'un peu.

Comme on l'avoit enfourné la tête devant, le feu ne lui avoit point endommagé les pieds ; il y parut bien par l'uſage qu'il ſe mit à en faire en s'échappant & perçant à travers les gens du Guet que le tumulte avoit attirés. M. Honoré crie ſur lui au voleur ; toute l'eſcouade le ſuit, en criant ; arrête, arrête ! Perſonne n'oſoit, il avoit l'air d'un Diable à moitié rôti, ſortant de l'Enfer ; on ſe rangeoit même pour l'éviter. La garde, le pourſuivant juſqu'au bord de la riviere, croyoit enfin le tenir à cauſe de la barriere liquide qui s'oppoſoit à ſa fuite ; mais le courageux Félix s'élance à leurs yeux dans l'onde, & y trouve un réfuge contre le fer & le feu. Le Guet ne jugeant pas à propos de rouiller ſes armes, le vit, en enrageant, parvenir à l'autre bord, & s'en retourna honteuſement chez M. Honoré,

qui leur dit qu'ils couroient comme des fiacres, & que le Sergent méritoit d'être caſſé.

Amour! que tes faveurs ont ſouvent de ſuites funeſtes! (cette penſée n'eſt pas neuve). La triſte Babet, livrée aux horreurs de l'affront, n'oſoit plus ſortir; tout le quartier ſavoit ſon aventure; tourmentée d'ailleurs par l'abſence & le ſort malheureux de ſon amant, outragée chaque jour par les reproches amers de ſon oncle, tout ſon eſpoir étoit le trépas; (rien n'eſt moins gai que cette ſituation:) elle ne ſe voyoit pour toute compagnie qu'un petit chien, qu'elle avoit beaucoup aimé, mais qu'elle négligeoit ſi fort, que l'ayant laiſſé longtems ſans nourriture, il eſſaya un jour pour vivre de lui manger une main, & commença par lui mordre ſi vivement le doigt, qu'elle pouſſa un cri douloureux, auquel ſon oncle accourut. Le petit Favori, au lieu de le flatter comme à l'ordinaire, ſauta ſur lui en grinçant les dents. M. Hono-

ré, d'un coup de pied, le mit hors d'état d'en avoir jamais le deſſein. Ce ſévère Boulanger ſecourut la bleſſée avec un ſoin barbare, en diſant que c'étoit une punition du ciel, & ſouhaitant de tout ſon cœur que la plaie fût dangereuſe

L'inexorable Theſée ne fut pas mieux ſervi par Neptune (lorſqu'il lui adreſſa contre ſon fils le vœu le plus criminel & le plus indiſcret) que le fut l'inflexible Honoré. A quelque tems de-là, ſa malheureuſe niéce rouloit les yeux, s'enfonçoit les ongles dans les feſſes & ſe donnoit des coups de pieds dans le ſein, en criant à qui l'approchoit, ôtez-vous, retirez-vous, je vous mordrai; ces mots prononcés avec fureur, avoient ſi bien l'air de ce qu'on appelle accès de rage, que c'étoit à qui n'avanceroit pas. On jugea par l'écume épaiſſe qui lui ſortoit de la bouche, que c'étoit un effet de la morſure du feu Favori. On s'empara d'elle dans un bon moment pour la garotter & la conduire à la mer.

Si tant de malheurs à la fois accabloient cette pauvre infortunée, de ſon côté, le fugitif Félix réfugié à Pontoiſe, n'étoit pas à ſon aiſe : il étoit devenu moins beau narrateur & moins plaiſant ; ſon minois diſgracié par la brûlure, lui faiſoit un tort conſidérable, tant la figure ſied bien au métier ! Ayant vu faire à M. Tranchant quelque opération de chirurgie, il ſe mit dans la tête d'exercer le peu qu'il en ſavoit. Si quelqu'un de ceux qui l'occupoient, ſe plaignoit d'un mal de tête, Félix offroit de le trépaner à peu de frais ; nul n'étoit curieux de ce remède, quelque doux qu'il parût ; on ſe bornoit à le laiſſer le maître de tirer quelques palettes de ſang ; mais ne ſachant pas ſaigner, il ſe déclaroit ennemi des partiſans de la lancette, & ſe tiroit adroitement du piége que lui tendoit ſon ignorance, en ordonnant, en place de ſaignée, une tiſanne, compoſée de beaucoup de réglisſe & de peu de chiendent, que le malade trouvoit excellente. Dans le nom-

bre de trois ou quatre malheureux qu'il médicamentoit, [illegible]en trouva un entiché de cette âcreté d'humeur, qui, s'épanchant en forme de petits grenats ſur les mains & entre les doigts, cauſe un joli chatouillement, qui invite à ſe gratter avec une cuiſante volupté. Le préſomptueux Eſculape entreprit de le tirer d'affaire; mais, ſoit que le mal fût contagieux, ou ſoit que Ste Reine, à qui ces ſortes de cures appartiennent, voulût le punir d'aller ſur ſes briſées, loin de guérir ſon malade, Félix gagna lui-même la gale. Jamais gale ne fut plus déplacée, d'autant qu'il étoit obligé, par état, d'avoir les mains propres. Déſeſpéré de cet accident, il s'aviſa de mettre des gands & de ſavonner ainſi les viſages; on le trouva fort mauvais; il eut beau proteſter que c'étoit depuis peu la mode à Paris; on l'envoya au diable, & on perſiſta ſi fort à vouloir être raſé à la maniere de Pontoiſe, c'eſt-à-dire, les mains nues, que Félix ne pouvant s'y réſoudre,

perdit ſes pratiques, & paſſa encore pour un homme entêté.

Privé des reſſources manuelles, & ſa derniere opération manquée lui ayant fait perdre la confiance publique ; d'ailleurs dévoré par ſon amour qui le touchoit plus que tout le reſte, il s'engagea, & à tout hazard, écrivit à ſa chère Babet le dernier parti qu'il venoit de prendre. Elle étoit de retour de Dieppe, & avoit été plongée ſept fois dans l'onde ſalée avec ſuccès. Mais, ſi la mer guérit de la rage, elle ne peut rien ſur celle de l'amour ; rien n'avoit éteint l'ardeur de la conſtante Babet ; elle étoit plongée journellement dans les plus ſombres réflexions, elle étoit prête à exécuter tout ce que le dégoût de la vie peut conſeiller, lorſque ſon oncle vint lui faire la lecture de la Lettre de Félix, qu'il avoit interceptée ; &, prenant de-là occaſion de lui faire de belles, longues & pieuſes remontrances, qu'elle écouta comme quelqu'un qui ne s'en ſoucioit gueres, il l'exhorta à

faire ſon profit de ce qu'il venoit de lui prêcher ? crois-moi, ajouta-t-il, ne penſe plus à ce coquin ; le voilà ſoldat, renonces-y : va-t-en Dimanche à confeſſe, & ſois à l'avenir plus ſage ; j'oublierai le paſſé. Elle ne lui répondit pas un mot ; le grave ſermoneur perſuadé de l'efficacité de ſon ſermon, la laiſſa penſer aux moyens de rentrer dans la voie du ſalut. La ſilencieuſe Babet n'aſpirant qu'à la conſolation de ſavoir où étoit ſon amant, & inſtruite de ſon prochain départ pour l'armée, ne balance pas entre la triſteſſe de reſter avec ſon oncle, & le charme de ſuivre un amant adoré. Faire une petite pacotille, la convertir en argent, partir avec courage, arriver enfin à Pontoiſe, ne lui coûterent que ſix heures de tems. O pouvoir ! ô force des premieres inclinations ; Babet court, demande, cherche, & trouve enfin ſon cher Félix ; il n'étoit plus joli, mais l'amour en étoit cauſe ; c'étoit, au contraire, un grain de beauté pour les yeux de la tendre Ba-

bet. Raſſemblez ici toutes les reconnoiſſances des Tragédies, des Comédies larmoyantes & des Romans, joignez-y, ſi vous voulez, tout ce que vous êtes capables de ſentir en de pareils inſtans, je vous défie d'approcher de cent lieues des tranſports de leur ame; ils reſterent ſi long-tems ſerrés dans leurs mutuels embraſſemens, & les larmes avoient coulé ſi abondamment de leurs yeux, étant viſage contre viſage, que les paupieres de Babet s'étoient collées à celles de Félix, de façon qu'on eut toutes les peines du monde à les détacher.

Les plaiſirs tranquilles ne paroiſſoient pas faits pour eux; Félix eut ordre, le ſurlendemain, de joindre le Régiment; Babet le ſuivit avec fermeté; le plaiſir d'être enſemble leur rendit la route moins pénible & moins longue.

A leur arrivée, on incorpora le nouveau ſoldat; il fallut apprendre à faire l'exercice, monter la garde, fournir la chambrée

de toutes les menues néceſſités ; la ſenſible Babet l'aidoit dans cette derniere coryée. Les camarades de Félix trouvant ſa maîtreſſe jolie, lui donnoient quelquefois de petits baiſers, qui ne demandoient pas mieux que de caractériſer l'inſolence ; ſon ſergent même la courtiſoit de près ; cette faveur inſigne eût été, pour tout autre que Babet, un écueil contre lequel la fidélité auroit pû échouer ; mais elle n'y répondit que par les dédains les plus marqués. Le ſergent vindicatif, après de vaines tentatives & des propoſitions auſſi vaines, réſolut de s'en venger par les voies de l'ignominie ; il ſurprit adroitement la montre du Lieutenant, & accuſa Babet de ce larcin : envain elle s'en défendit ; ni les proteſtations de la probité, ni les larmes de l'innocence, ne la juſtifierent. Son ennemi, chargé de viſiter ſes hardes & ſon linge, n'eut pas de peine à y gliſſer ce qu'il affectoit d'y chercher, & montrant le vol aux deux témoins qui l'aſſiſtoient, il n'en fallut pas davantage pour

faire empriſonner la pauvre Babet. Son jugement fut bientôt rendu, & elle ſe vit condamnée à paſſer par les baguettes; ſon amant même fut nommé pour être du nombre de ceux qui devoient faire cette injuſte exécution. Figurez vous la douleur du triſte Félix, lorſque celle qu'il chériſſoit plus que lui même & qu'il ſavoit n'être point coupable, parut ſur la place d'armes les mains liées, les épaules nues, & toute tremblante & éplorée d'un ſi cruel appareil. Elle paſſa enfin; trente coups de verges à la premiere paſſade lui enleverent l'épiderme, & le ſang ſe faiſant place à travers les ſillons que le ſupplice traçoit ſur ſa chair, laiſſoit voir le ſpectacle le plus touchant. Quel moment pour le malheureux Félix! Le cruel ſergent, ayant remarqué qu'il n'avoit point frappé comme les autres, lui appliqua pluſieurs coups de canne; le brave Félix, moins outré de cette injure que furieux des tourmens que ſa maîtreſſe ſouffroit par la fauſſe accuſation de ce malheureux, tira ſon épée,

& la lui plongeant dans le ſein, vengea à la fois & ſon outrage & celui que l'on avoit la barbarie de faire à ſa maîtreſſe.

Un malheur en entraîne toujours un autre; l'infortuné Félix fut conduit au cachot: le Conſeil de guerre prononça ſoudain ſon arrêt, la potence fut bientôt dreſſée, & l'on devine aiſément le reſte de cet effroyable tableau, ſur lequel je tire le rideau pour ſuivre les yeux de la déſolée Babet. Trop inſtruite du ſort qu'éprouvoit ſon cher Félix, & ne voulant point lui ſurvivre, elle ſe précipita par ſa fenêtre, qui, heureuſement, n'étoit pas élevée; on courut à ſon ſecours. Le ſergent, de ſon côté, prêt à expirer, découvrit au confeſſeur qui l'exhortoit, toute la noirceur de ſon action. Il dépêcha un exprès pour en inſtruire les Juges, qui, indignés d'un tel crime, ordonnerent de couper la corde à laquelle étoit ſuſpendu l'innocent Félix; &, par un hazard bien rare, il en étoit encore tems. Lui & ſa maîtreſſe furent réhabilités; & peu de

tems après on les maria avec les biens que le ſergent leur avoit légués en réparation d'honneur. Félix eut ſon congé pour rien, & même tous les Officiers contribuerent à une quête générale qui les mit à leur aiſe; ils retournerent chez M. Honoré, qui les reçut avec tendreſſe, & ils vécurent enſemble, unis & conſtans, juſqu'à la fin de leur vie.

# PROLOGUE

*QUI précédoit une Repréſentation de l'*Avare *& de l'*Oracle.

Par M. FL..

UN ACTEUR.
UNE VIEILLE BOURGEOISE.
SA FILLE AÎNÉE.
SA FILLE CADETTE.

## SCENE PREMIERE.

L'ACTEUR, LA VIEILLE BOURGEOISE.

L'ACTEUR.

Vous me voyez au déſeſpoir,
Madame, en ce moment, une de nos Actrices
Vient de faire un faux pas au ſortir des couliſſes,
Et ne pourra jouer ce ſoir.

LE VIEILLE BOURGEOISE.

Quel contretems, ô Ciel! comment allez-
vous faire?

L'ACTEUR.

Qui moi? J'ai beau rêver, Madame, à cette
affaire,
Je ne ſçais qu'un remède à nos communs
malheurs.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Et c'eſt?

L'ACTEUR.

D'éteindre les chandelles,
Et renvoyer les Spectateurs.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

L'aventure eſt des plus cruelles:
Mais encor, Monſieur, dites-moi;
De l'Actrice qui s'eſt bleſſée
Quel eſt le rôle? Je prévoi
Qu'elle peut être remplacée.

L'ACTEUR.

Elle fait l'amoureuſe.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Eh ! quoi !
L'amoureuſe eſt ſon rôle ? Ah ! calmez vos alarmes,
Nous en retrouverons quelqu'une ici, je croi ;
De plus, conſidérez mes charmes,
Je m'offre à la doubler dans cet aimable emploi,
Où chacun à l'envi doit me rendre les armes.

L'ACTEUR.

Qui, vous, la doubler !

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Oui, mon cher,
Je vous en donne ma parole ;
Sçavez-vous qu'à vingt ans, j'étois vraiment l'idole
De tous les galans du bel air ?

L'ACTEUR (*à part.*)

Peſte ſoit de la vieille folle !

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Quelle Pièce joue-t-on ?

L'ACTEUR.

Nous avons annoncé,
L'Avare du fameux Molière :

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Ah ! fi, bon Dieu, quelle miſere !
C'eſt un conte du tems paſſé
A réciter à ma grand-mere :
Que ne choiſiſſez-vous dans nos Auteurs nouveaux ?
Chez eux l'eſprit eſt fin, la tournure eſt aiſée :
Molière, en tous ſes vieux propos
De critique ou morale uſée,
Ne vaut pas, ſelon ma penſée,
Le naturel de Marivaux,
Et l'enjoûment de la Chauſſée.

L'ACTEUR.

Je ne diſpute point des goûts ni des talens ;
Chacun vaut ſon prix en ſon tems.
Mais n'apperçois-je pas vos filles ?

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Juſtement.

L'ACTEUR.

Elles ſont bien faites & gentilles ;
En les voyant, je ſonge :

LA VIEILLE BOURGEOISE.

A quoi ?

L'ACTEUR.

L'une des deux
Ne pourroit-elle pas remplacer notre Actrice,
Et nous mettre en état d'exécuter nos jeux ?
Elles n'ont pas l'air trop novice.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Non, ſans doute, vous-même examinez cela.

## SCENE II.

L'ACTEUR, LA VIEILLE BOURGEOISE, SES DEUX FILLES.

L'ACTEUR A LA CADETTE.

APPROCHEZ, belle enfant... fort bien.. tenez-vous là ;
N'auriez-vous point quelqu'envie
De jouer la Comédie ?

LA CADETTE.

A dire vrai, Monsieur, j'en aurois le desir,
Si mes foibles talens n'y mettoient un obstacle.

L'ACTEUR.

Quel rôle vous plairoit ?

LA CADETTE *vivement.*

Lucinde dans l'Oracle.

L'ACTEUR.

Vous ne pouviez pas mieux choisir,

Et Lucinde eſt un perſonnage,
Qui ſied aux belles de votre âge.

LA CADETTE.

Oh ! je vous répouds bien, que plus adroite-
ment,
Aucune autre, Monſieur, n'enchaînera Char-
mant.

L'ACTEUR.

Je le crois, & vous, (*à l'Aînée*) ma
mignonne,
Quel rôle, dites-nous, ſeroit de votre choix ?

L'AÎNÉE (*ſur le ton tragique.*)

Monſieur, ſi vous vouliez, je jouerois Her-
mione ;

L'ACTEUR.

Ouida, c'eſt pour une autre fois ;
Aujourd'hui, bornez l'entrepriſe
A jouer le rôle d'Eliſe,
Vous le remplirez tout au mieux.

L'AÎNÉE.

Je crains d'être ſifflée, ou du moins critiquée ;

L'ACTEUR.

Non, le public à de bons yeux,
Et je vous répond, moi, que vous ſerez claquée.

L'AÎNÉE.

A ces conditions, volontiers je me rends;
Quiconque m'offre de l'encens,
Par mon endroit foible m'attaque.

LA CADETTE.

J'aime, ainſi que ma ſœur, les applaudiſſemens,
Et j'ai bien du plaiſir, Meſſieurs, (*au Public*) quand on me claque.

# *L'IMPROMPTU*
# SANS IMPROMPTU,
## *OU*
# LA PARADE BOURGEOISE,
## *DIVERTISSEMENT POUR RIRE,*
### MÊLÉ DE CHANT ET DE DANSES.

# PERSONNAGES.

M. SUBTIL, *Gaſcon, Directeur d'une petite Troupe.*

JULIE, *Actrice.*

CHEVILLARD, *Poëte.*

BOIVIN, *Muſicien.*

GRÉGOIRE, *Cordonnier ordinaire de la Troupe.*

CRISPIN.

UNE MARCHANDE DE MODES.

CASSANDRE.

ACTEURS & ACTRICES.

*La Scène eſt ſur le Théâtre même.*

# L'IMPROMPTU SANS IMPROMPTU.

## SCENE PREMIERE.

CHEVILLARD, JULIE, ACTEURS & ACTRICES.

*L'Orcheſtre joue un ſommeil ; Chevillard paroît à ſa table, endormi très profondément. On entend derriere le Théâtre pluſieurs Acteurs qui chantent en chœur :*

AIR : *Allons danſer, &c.*

ALLONS Amis, c'eſt pour demain ;
Préparons la Fête nouvelle,
Allons amis, c'eſt pour demain ;
Que de momens paſſés envain !

*Ils paroiſſent.*

JULIE *ſeule, montrant le Poëte.*

Une Muſe à nos vœux rébelle,
S'épuiſe en efforts ſuperflus ;

Que les inſtans qu'elle a perdus
Soient reproduits par notre zèle.

*Chœur.*

Allons Amis, &c.

CHEVILLARD *ſe réveillant.*

Qui va là ?

JULIE.

Fait-il jour ?

DEUX AUTRES ACTRICES.

Mon rôle, s'il vous plaît, Monſieur.

CHEVILLARD.

Il n'eſt pas fait.

UN ACTEUR.

Et le mien ?

CHEVILLARD.

Rien n'eſt prêt.

UN ACTEUR.

A la veille ?

LES ACTRICES.

Jamais nous ne pourrons apprendre.

JULIE.

Combien faut-il encore attendre ?

CHEVILLARD *frappant du pied.*

Tant qu'il faudra.

UN ACTEUR.

Sortons, c'eſt pour une autre fois.

CHEVILLARD *les contrefaiſant.*

Et le mien, & le mien... Et ſaurez-vous le rendre ?

DEUX ACTRICES.

Donnez toujours, donnez, nous ſaurons.....

CHEVILLARD.

Je le crois,
Oh ! j'aimerois autant les Comédiens de Bois.

JULIE.

Entends-tu les douceurs ?

UNE ACTRICE.

Oui ſa Muſe eſt fort tendre.

JULIE *au Poëte en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville du Sorcier.*

ADIEU, Monſieur, point de triſteſſe,
Si l'on vous a vu ſommeiller ;
Nous ſavons qu'au bord du Permeſſe,
Il faut dormir pour travailler :
Vous dormiez ; quel heureux préſage
Pour le Bouquet que l'on attend !
Rêvez tant, tant, &c.
Qu'à la fin voyant votre ouvrage,
Nous puiſſions tous nous écrier,
C'eſt un Sorcier, c'eſt un Sorcier.

*Les Actrices s'en vont en répétant ce refrain & montrant le Poëte au doigt.*

## SCENE II.

CHEVILLARD *ſeul.*

ILS ſe mocquent de moi. Maudit engagement !
En trois jours une pièce, une pièce ſuivie,
Où l'on chante, où l'allégorie
Amène un divertiſſement.

Ah ! pour conſommer la folie,
Que n'ai-je encor promis un Drame à ſentiment !
O vanité, te voilà bien punie !

AIR De M. de la Borde ; *Vois-tu ces côteaux.*

Vous qui régnez ſur l'Hélicon,
Déeſſes du ſacré Vallon,
Venez, & dans ma peine,
Du feu de votre veine
Echauffez mes ſens.
Sans vous nos efforts impuiſſans
Ne donnent que de vains accens ;
L'amitié vous appelle
Dans cet heureux ſéjour,
Par des chants dignes d'elle
Fêtons ce beau jour.
Mais qu'ai-je fait ?
Pas un couplet,
Et j'en ai mille à faire !
Toujours rêver,
Sans rien trouver
Qui mérite de plaire !
Ah ! quel triſte métier !
Oui, je me déſeſpère.
Ah ! . . . Ah ! quel métier
Que celui de rimer.
Vous qui, &c.

Mais cela vient pourtant; l'heure fuit,
commençons.
La plume n'écrit pas... mettons-nous à notre
aise.
Quel air choisir? *Chansons*, *Chansons*,
Trop commun. *Tôt*, *Tôt*, *Tôt*, trop fort.
*la Bourbonnaise*,
Fi donc. (*On joue l'air*: *chere Annete*,)
Passe pour celui-là.
*Il rêve.*
L'Amitié paroîtroit sur un trône de nues,
Les Graces à l'entour, les Graces demi-nues:
Bon.. mais qu'en ferons-nous?... ainsi qu'à
l'Opéra
Au Héros de ce jour la belle parlera.
*Il rêve encore.*
A merveille.

*Il feuillete son Dictionnaire & chante, en s'adressant à celui que l'on fête.*

AIR: *Chere Annete*, &c.

C'EST moi-même qui te couronne
Dans ce jour consacré pour toi,
Un cercle aimable t'environne
Comme toi, fidèle à ma loi.

La gaité, la vive ſaillie
Suivent toujours ici tes pas.
J'y joins aujourd'hui la folie,
Et la raiſon ne s'en plaint pas. *bis.*

## SCENE III.

CHEVILLARD, BOIVIN.

*Au moment où Chevillard chante le refrain de cette Ariette, Boivin entre en habit galonné de Muſique, & ſe joint à lui ſans en être vu.*

CHEVILLARD *tournant la tête.*

AH! c'eſt toi; mais quel bon vent t'amène?
Comme te voilà fait? Viens-tu faire une ſcène?

BOIVIN.

Ma foi, mon cher ami, la gloire met en train;
J'étois Fifre, je ſuis Muſicien en forme,
Pour en impoſer mieux, j'ai pris un uniforme.

CHEVILLARD.

Tu t'appelles toujours Boivin?

BOIVIN.

Oui, c'eſt un nom de caractère.
Puiſque je ne ſers plus le Roi,
Chez de bons Citoyens je cherche de l'emploi
En qualité de volontaire.
Vous êtes, m'a-t-on dit, amis de la gaité
Et comédiens ſans l'être.....

CHEVILLARD.

Oh! c'eſt la vérité!

BOIVIN.

Eh bien! préſente-moi.

CHEVILLARD, *héſitant.*

Nous avons une fête.

BOIVIN.

J'en ſerai.

CHEVILLARD.

Mais apprends que l'on s'eſt mis en tête
D'exiger un bouquet gai, délicat & fin;
Peſe ces mots, & c'eſt demain.

BOIVIN.

C'eſt juſte; mais pourtant... on ſe perd dans les nues....
Tu ſais des lieux communs les reſſources connues.

CHEVILLARD.

Vas, ce n'eſt pas ici qu'il faudroit s'y jouer;
Plus l'objet eſt louable, & moins je ſais louer.

BOIVIN.

Tu chantais un refrain d'une tournure heureuſe,
Et les vers, quand tu veux, coulent ſi promptement!

CHEVILLARD.

Pas tant, Pegaſe eſt retif diablement.

Depuis hier ma cervelle ſe creuſe !
Et notre Directeur !

BOIVIN.

Mais quel homme eſt-ce donc ?

CHEVILLARD.

Monſieur Subtil.

BOIVIN.

Oh ! oh ! ſoutient-t-il bien ſon nom ?

CHEVILLARD.

Pas trop, à dire vrai ; quoique de l'Aquitaine,
On le prendroit pour un Gaſcon du Maine.
Aſſez peu de génie ; il bredouille ſouvent
Et par fois ſon eſprit eſt tout dans ſon accent
Du reſte, il eſt bon Diable ;

BOIVIN.

Eh bien !

CHEVILLARD.

Mais il commande
C'eſt merveille.

BOIVIN.

Aujourd'hui, qu'eſt-ce qu'il te demande ?

CHEVILLARD.

Des Scènes, des Duo.

BOIVIN *fouillant dans ſa poche.*

Parbleu j'ai là ſur moi
Un morceau bien chantant, bien fait, bien.
c'eſt, je croi
Tout ce qu'il faut pour une fête.
En changeant quelques mots, ſi tu le veux....

CHEVILLARD *bas.*

Ma foi
Dans l'embarras.

BOIVIN.

Parle donc; qui t'arrête ?

CHEVILLARD *parcourant le papier.*

C'eſt que je vois....

BOIVIN.

Il eſt un art
De coudre proprement les morceaux de hazard;
Amène deux Grivois dans cette Comédie,
D'ailleurs, jugeons l'effet.

CHEVILLARD.

Soit, chacun ſa partie.

BOIVIN *prend une bouteille & chante;*

DUO.

AIR du Maréchal: *le bon vin*, &c.

VERRE en main, près d'une aimable Hôteſſe,
Que chacun s'empreſſe à la fêter;
Aux plaiſirs qui charment la jeuneſſe
Le bon vin peut encor ajouter.

CHEVILLARD.

Chantons, chantons, compere,

BOIVIN.

Buvons, buvons, compere,

CHEVILLARD.

Eh bien ! pour mieux lui plaire,
Il faut boire & chanter.

(*Tous deux.*)

Il faut boire & chanter
Boire & chanter.

BOIVIN.

Ici joyeux comme au village,
Du bon vieux tems nous conſervons l'uſage;
Ailleurs, on baille quand on rit,
Peu d'amitié, beaucoup d'eſprit
Et le plaiſir n'eſt que du bruit;

CHEVILLARD.

Mais en ce lieu, compere,

BOIVIN.

C'eſt une autre maniere.

(*Tous les deux.*)

Toujours bon vin & liberté.

CHEVILLARD.

Du patron je ſuis enchanté,

BOIVIN.

De l'Hôteſſe on eſt enchanté,

(*Tous deux.*)

Buvons à leur ſanté.

CHEVILLARD.

C'eſt l'Hôte qui m'enchante,

BOIVIN.

L'Hôteſſe eſt ſi charmante !

(*Tous deux.*)

Ah ! c'eſt un cœur, une bonté !
De tous deux je ſuis enchanté,
Buvons à leur ſanté.

## SCENE IV.

M. SUBTIL, BOIVIN, CHEVILLARD.

*Ce premier entre au moment où les deux autres tiennent le verre à la main.*

M. SUBTIL.

Courage, M. Chévillard,
Vous travaillez fort bien quand je ſuis à l'écart :
Ma Piéce, mes Couplets ! nous ſommes à la veille.

CHEVILLARD.

Ma Muſe en ce moment

M. SUBTIL.

Careſſoit la bouteille.

CHEVILLARD.

Vous aurez le tout dans l'inſtant.
Mon ami m'aidoit...

M. SUBTIL.

En buvant?

CHEVILLARD.

Nous travaillons je vous aſſure.

M. SUBTIL.

Hé donc, quel eſt Monſieur, avec ſa bigarrure,

BOIVIN.

ARIETTE.

AIR du Maréchal: *Oui je ſuis*, &c.

QUI je ſuis?
Un Maître de Muſique.
Du tendre & du comique
J'en fais faire à tout prix;

Oui je ſuis
Grand Maître de Muſique, &c.
Mon fertile génie
Suit l'objet & toujours ſe varie ;
Pour les Amans
Mes airs ſont tiens
Et languiſſans ;
Quand la gaité m'appelle,
Je ſuis léger comme elle ;
On voit grace à mes chants
Et papas & mamans
Soudain entrer en danſe,
Tralla, la, la, la, &c.

Chacun ſuit la cadence ;
Bref pour l'art muſical
Boivin n'a point d'égal. *Fin.*

Quand la gaité m'appelle,
Les papas, les mamans
Soudain d'entrer en danſe,
Tralla, la, la, la, &c. &c.

M. SUBTIL *à part.*

J'ai fort peu de chanteurs, s'il vouloit s'enrôler,
(*haut.*) Pardon, M. Boivin, j'aurois dû dès l'entrée
Reconnoître votre art du moins à ſa livrée ;

Voulez-vous, pour tout réparer,
Entrer dans notre compagnie?

BOIVIN.

Vous êtes pris au mot, je ſuis de la partie.

M. SUBTIL.

Venez, Monſieur, raiſonner un moment;
Comme jé payé bien, jé veux de l'eſcellent,
Sur-tout dé la muſique vive
Et qui ſoit tendre... allons dé l'imaginative.

CHEVILLARD *bas.*

Nous en avons beſoin.

M. SUBTIL.

Vous, M. Chevillard,
Songès.....

CHEVILLARD.

*Ils ſortent.*

Comptez ſur moi, dans une heure au plus tard,
Tout ſera fait.... Il faut pourtant tenir parole.

*Il ſort.*

## SCENE V.

JULIE *entrant d'un autre côté lorſque l'on voit encore le Poëte.*

Monſieur ! Il court encor, c'en eſt fait de
mon rôle.
A la fin, chacun pour le ſien
Jouera, quoiqu'il enrage, une Scene muette.
Si je pouvois, au défaut du poëte,
Arranger quelque farce. Eh ! bien,
Le tribut ſera court, mais peu vaut mieux
que rien.

AIR de Mondonville, *Printems dans nos*, &c.

Quoi pour te rendre hommage,
Douce & tendre amitié,
Faut-il que ton langage
Soit toujours oublié ? *Fin.*

Au lieu de gaité
Ce n'eſt qu'un pompeux étalage,
Au lieu de gaité,
Ce n'eſt qu'un plaiſir emprunté.
Quoi ! &c.

## SCENE VI.

JULIE, CHEVILLARD *revenant avec une douzaine de Volumes.*

CHEVILLARD.

C'EST vous encor, Mademoiſelle;
Rien n'eſt prêt.

JULIE.

Je le crois, on connoît votre zèle.

CHEVILLARD.

Ici l'on aime bien à me contrarier.

JULIE.

Mais vous le méritez; allez, Monſieur;
vous êtes.....

CHEVILLARD *vivement.*

Eh qu'eſt ce que je ſuis?

JULIE.

Le plus lent des Poëtes
Et le plus étourdi; regardez ce papier.

CHEVILLARD.

Vraiment, c'eſt un morceau de ma ſixième
ſcène,
Je l'avois égaré ; qu'il m'a coûté de peine !

JULIE.

Je l'ai pourtant trouvé, ce chef-d'œuvre,
en un coin.
Si vous gardez le reſte avec le même ſoin,
D'avance, par lambeaux, nous apprendrons
la Pièce.

CHEVILLARD.

On ne peut ſe mocquer avec plus de fineſſe.
Puiſque vous connoiſſez déjà ce rôle-ci,
Voyons, nous ſommes ſeuls....

JULIE.

Mais il n'eſt pas fini.

CHEVILLARD.

Qu'importe ?.. tous les Dieux prennent part
à la Fête :
D'un air ſimple & ſoumis la ſœur du tendre
Amour

Au Dieu des vers vient préſenter requête;
Elle veut un bouquet digne de ce beau jour;
Phébus répond en Dieu, mais en Dieu fort
honnête;
Vous allez voir; chacun aura ſon tour.
Je ſuis pour un moment le maître du Par-
naſſe.

JULIE.

Pour un moment!

CHEVILLARD.

Eh! oui, voilà ma lyre: vous,
De l'amitié prenez la place,
C'eſt votre rôle; allons, commencez d'un
air doux.

JULIE.

AIR: *Votre cœur aimable Aurore,*

DIEU puiſſant dont le génie
Inſpire les plus beaux vers,

*Ici elle éclate de rire, veut recommencer aux ſignes de Chevillard, & rit encore plus en s'écriant:*

Chevillard Apollon!

CHEVILLARD.

Encor!

JULIE.

Point de colère,
Tenez, je vous chanterai mieux
Des vers faits ſur quelqu'un qu'on dit votre confrere.

AIR: *Un Tonnellier vieux & jaloux.*

DAMON entreprit un bouquet
Et promit tout, ſuivant l'uſage,
Mais en badinant il perdait
Son tems & même ſon ouvrage:
On ſe laſſoit d'attendre envain,
Et quelqu'un lui dit à la fin;
Travaillez, travaillez M. Damon, } *Refrain.*
Ou cherchez un autre Helicon. }

CHEVILLARD *répéte ce premier Refrain.*

SECOND COUPLET.

Damon d'abord n'entendit pas
Et l'avis ne le toucha guère,
La Fête vint, quel embarras!
Tout lui reſtoit encor à faire;

A ſes dépens on s'amuſa,
En riant on lui répéta :
Travaillez, travaillez M. Damon,
Mais cherchez un autre Hélicon.

Vous ne dites plus mot.

CHEVILLARD *d'un air occupé.*

Madame, au nom des Dieux,
Un moment.

JULIE *à demi-voix.*

Sa Muſe eſt piquée.

CHEVILLARD *toujours révant.*

Je la tiens.... Non, elle m'eſt échappée.

JULIE.

Mettez des points, ils ſont d'un grand ſecours.

CHEVILLARD.

Eh ! quoi m'interrompre toujours ?
*La Critique eſt aiſée.....*

JULIE *en ſortant.*

*Et l'art eſt difficile.*

## SCENE VII.

CHEVILLARD, CRISPIN.

CHEVILLARD *ſeul.*

JE ne le ſens que trop ; l'eſprit le plus fertile....
Criſpin !

CRISPIN *dans la Couliſſe.*

Monſieur !

CHEVILLARD *à l'arrivée de Criſpin.*

Va-t-en chez le Décorateur....
*Criſpin court auſſi-tôt.*
Où vas-tu ?

CRISPIN.

Chez le Peintre.

CHEVILLARD.

Et que dire ?

CRISPIN.

Monſieur ;
Je

Je lui dirai.... qu'il recommence
Encore, n'eſt-ce pas ?

CHEVILLARD.

Tu veux railler, je penſe,
*Il écrit un billet.*
Tiens, porte vîte... Non.
*Regardant dans un de ces livres,*
Ce petit couplet là
N'iroit point mal.

CRISPIN *s'approchant ſous ſon nez.*

Monſieur, faut-il que...

CHEVILLARD.

Te voilà,
*Criſpin s'enfuit.*
Maraut. Il pourra faire rire,
Perſonne n'en ſait rien, mettons-le ſans mot dire.

## SCENE VIII.

CHEVILLARD, Mtre GRÉGOIRE.

*Ce dernier eſt un peu pris de vin ; il arrive portant ſous ſon bras un gros paquet de ſouliers neufs, qu'il laiſſe tomber derrière Chevillard, au moment où celui-ci finit ſon dernier vers.*

CHEVILLARD *étonné,*

QUEST-CE encor?

GREGOIRE.

Serviteur, Monſieur,
Et compagnie; ici je viens en diligence,....

CHEVILLARD.

Je vois bien que tu viens.

GREGOIRE.

Faire à chaque danſeur
L'eſſai de ces ſouliers, par rapport à la danſe.

CHEVILLARD *prenant ſes papiers pour s'en aller.*

Peſte ſoit du manant qui vient me faire peur.
*Il ſort avec dépit.*

## SCENE IX.

GRÉGOIRE *ſeul, lentement.*

MANANT !... vas, reviens-y.. bon ! c'eſt une bouteille.
Il a laiſſé ſans y ſonger
Cette liqueur douce & vermeille,
Il faut ſur elle nous venger.
*Il goûte le vin pendant la ritournelle.*

### ARIETTE.

*Tant qu'il me reſte.* Des deux Chaſſeurs.

SANS la bouteille
Je ſuis chagrin,
Mais le jus de la treille
Me rend mon air ſerein :
Pour Grégoire,
Rire & boire,

C'eſt le plus heureux deſtin, *bis.*
Quand Margot m'impatiente
Je ſais braver ſon courroux
Par ces glougloux, par ces glougloux ;
Si votre femme eſt méchante,
C'eſt le ſecret le plus doux. *bis.*

Quand Margot, &c.

Son ordinaire eſt bon, c'eût été bien dommage
Qu'il eût tâté lui ſeul de ce breuvage.

## SCENE X.

GREGOIRE, UNE MARCHANDE DE MODES.

*Cette derniere porte une corbeille remplie de rubans & de fleurs.*

LA MARCHANDE.

ARIETTE.

*Me promenant, &c.* Du Peintre amoureux.

MON cher Monſieur, que voulez-vous?
J'ai des rubans dans tous les goûts,
Que voulez-vous? *bis.*

Parlez, Monſieur, décidez-vous,
Mon cher Monſieur, que voulez-vous?

GREGOIRE *à part.*

On me prend pour le maître, ayons un certain ton.

LA MARCHANDE *continuant l'Ariette.*

On me dit vîte, vîte, vîte,
Bonnement j'accours;
Et pourquoi? Qui vous excite
A me jouer de ces tours?
Et mes bouquets,
Ils ſont ſi frais,
Dites, Monſieur, en voulez-vous?
J'ai des rubans dans tous les goûts.
Couleur raviſſante,
Forme élégante,
Je puis vous offrir
De tout à choiſir. *bis.*
Prenez cela,
Il vous plaira,
Ce bouquet là,
Au mieux fera:
Mon cher Monſieur, décidez-vous,
Ah! ah! décidez-vous,
Que voulez-vous. *bis.*

Enfin, Monſieur, que voulez-vous,
Décidez-vous.

(*A Gregoire.*) Etes-vous ſourd, Monſieur, êtes-vous muet ?

GREGOIRE *qui a paru peu écouter pendant l'Ariette.*

Non.

LA MARCHANDE.

A la fin on parle peut-être ;

GREGOIRE *tranquillement.*

Je ne ſuis pas de la maiſon.

LA MARCHANDE.

Que ne le diſiez-vous ?

GREGOIRE.

Tenez, voici le maître.

## SCENE XI.

GREGOIRE, LA MARCHANDE DE MODES, M. SUBTIL, CRISPIN.

LA MARCHANDE & GREGOIRE à M. SUBTIL.

MAIS, Monſieur, venez donc,

M. SUBTIL.

Là, là, point de courroux,
Les ſoins de mon emploi... la veille d'une fête
On a mille embarras.

CRISPIN.

Nous en perdons la tête.

M. SUBTIL

Mons Criſpin.

CRISPIN.

Monſieur.

M. SUBTIL.

Laiſſez-nous,

(*á la Marchande.*) Il me faut des rubans
bleus & couleur de roſe,
Vingt aunes de chacun.

LA MARCHANDE.

Voulez-vous autre choſe?

M. SUBTIL.

Qu'eſt-ce que je vois là dans le fond du panier?

LA MARCHANDE.

Des ſifflets d'enfans.

M. SUBTIL.

Oh! pour cauſe
Je les prend tous juſqu'au dernier;
Avec eux aiſément vous pourriez vous venger.

LA MARCHANDE *ſecouant la tête.*

AIR: *Du Vaudeville des Chaſſeurs.*

CROYEZ-MOI, ſi j'étois moins bonne,
Je pourrois bien ſiffler ſans eux;
Mais de bon cœur je vous pardonne,
Graces à l'objet de vos jeux.

Ne craignez rien de ma coiére,
Du zèle on doit louer l'effort,
Mais que d'eſſais ont eu le ſort
Du pot au lait verſé par terre? *bis.*

CRISPIN.

(*Bas.*) L'avis ne vient pas mal; (*haut.*) à
vous Mtre Gregoire,
C'eſt votre tour maintenant.

M. SUBTIL.

Pardonnez-vous auſſi?

GREGOIRE.

J'ai bien de quoi vraiment.

AIR: *R'li, R'lan.*

J'APPORTOIS ici mes ouvrages,
Voue voyez, aſſez proprement;
V'là que votre Rimeur à gages
Vient m'apoſtropher de manant;
Mais palſangué qu'il y revienne,
Je vous l'équipe joliment,
R'li, r'lan,
R'lan tan plan,
Je vous le mene,
R'lan tan plan,
Tambour battant.

CRISPIN *avec emphaſe.*

Pour cette fois d'une action ſi noire,
Votre cœur généreux perdra donc la mémoire?

GREGOIRE.

Oui, j'ai ſçu me venger aux dépens du Rimeur.

M. SUBTIL.

Vous venger! & comment?

GREGOIRE.

En buvant ſa bouteille;
(*Tous.*) Bon. C'eſt le punir à merveille.

M. SUBTIL.

Et par ſon foible..

LA MARCHANDE.

Adieu Monſieur.

GREGOIRE *prenant la Marchande ſous le bras & la ramenant ſur le Théâtre.*

DUO.

ALLONS chanter,
Boire & ſauter,
Faire tapage;

Oui, oui,
Pour moi c'eſt auſſi
Fête aujourd'hui.
Boire, } eſt tout mon ouvrage.
Rire, }
Allons chanter, &c.

*Ils ſortent enſemble en chantant.*

## SCENE XII.

M. SUBTIL, CRISPIN.

CRISPIN.

Tout le monde n'eſt pas d'une auſſi douce humeur,
Oh! ſi vous aviez vu, j'en crêve encor de rire,
Les mines du décorateur;
Toujours recommencer!

M. SUBTIL.

Comment! que veux-tu dire?
Recommencer?

CRISPIN.

Eh! oui, Monſieur;

Voici le ſeptième voyage
Que je fais chez le Peintre ; oh ! de bon cœur j'enrage,
Hier il falloit faire un temple de Momus,
Ce matin, l'amitié des jeux environnée ;
Tantôt ce ſeront les vertus.
Je gage qu'en changeant toujours ainſi d'idée,
Nous le verrons finir en vrai fils d'Apollon,
Par la chûte de Phaëton.

M. SUBTIL.

Il faut que du ſuccès ſa Muſe ſoit certaine ;
J'ai cent fois trop de tems, vient-il de dire encor.

CRISPIN.

Cent fois ! le terme eſt bon, ces Meſſieurs l'aiment fort,
Ils ont l'art de tout voir par mille ou par centaine,
Excepté les écus, pourtant.

M. SUBTIL.

Ah ! trêve de plaiſanterie,

Va chercher Chevillard, mais parle doucement,
C'eſt à moi qu'il convient d'impoſer au génie.

CRISPIN.

Je le ſais; *à part en s'en allant.*
Malgré nos apprêts,
Nous n'aurons, j'en ſuis sûr, que les rubans de prêts.

*Il ſort.*

## SCENE XIII.

M. SUBTIL, CHEVILLARD.

*Ce dernier paroît à la fenêtre d'un Magaſin, où il s'eſt retiré pour travailler; il n'eſt point vu de M. Subtil & l'écoute ſans dire mot.*

M. SUBTIL *ſe croyant ſeul.*

Si j'avois pourtant moins de tête,
Où diable en ſeroit-on? que deviendroit la fête?

Un valet trop vif, trop ardent;
Un poëte trop négligent,
Ah! que n'ai-je eſſayé moi-même!
Eh! oui, je le pouvois; faut-il un ſoin extrême?
Quand on a de l'eſprit, qu'on ſait faire un portrait,
Paris, à chaque inſtant, vous offre un nouveau trait;
Je paſſerois tout le monde en revue;
Abbés, Robins, Marquis, chacun s'y trouverait.

CHEVILLARD *à part.*

Le tout, à propos d'un bouquet;
Ah! ah! *Il rit.*

M. SUBTIL.

Qui rit ainſi? (*Chevillard redouble.*)
Cette voix m'eſt connue.
*M. Subtil regarde de tous côtés.*

CHEVILLARD.

Ici, Monſieur, levez la vue,
Il ne voit pas; ah! ah!

M. SUBTIL *regardant toujours.*

Je ſuis las de ces ris
A la fin, *appercevant Chevillard*, quoi! c'eſt
vous! eh! ſandis, quelle place
Avez-vous choiſi là?

CHEVILLARD.

Je ſuis ſur le Parnaſſe.

M. SUBTIL.

Tant mieux.

CHEVILLARD.

J'entendois tout.

M. SUBTIL.

Tant pis.

CHEVILLARD.

Pourquoi donc des ſifflets cette frayeur ſoudaine?
Moi j'oſe les braver.

M. SUBTIL.

Vous le pouvez ſans peine,
Auteur qui ne fait rien ne craint point d'ennemis.

CHEVILLARD.

Qui ne fait rien ? Monſieur, ma Piéce avance
Bien plus que vous ne le croyez.

*Il diſparoît.*

## SCENE XIV.

M. SUBTIL, CRISPIN.

CRISPIN *d'un ton tragique.*

MONSIEUR, je cherche envain, & mes ſoins empreſſés....

M. SUBTIL.

Je viens de lui parler.

CRISPIN.

Ah ! Monſieur, plus j'y penſe,
Plus, tout ce que je vois retrace à mon eſprit
Le ſonge trop affreux que j'ai vu cette nuit.

M. SUBTIL.

Baſte ! un rêve eſt un rêve, autrement, un
menſonge,
Et dans nos embarras, qu'ai je beſoin d'un
ſonge ?

CRISPIN.

Le ſonge vient des Dieux, Seigneur, & nos
Héros,
Voyez tous nos auteurs, rêvent tous....

M. SUBTIL.

A propos.

CRISPIN.

De grace, écoutez-moi ; les vents étoient
paiſibles,
Et l'on n'entendoit point leurs ſifflemens
horribles,
Quand, tout plein du bouquet qui n'eſt pas
commencé,
Je me ſuis mis au lit, très-las, très-haraſſé.
Déjà le Dieu Morphée, avec la main légere,
Frottoit de ſes pavots ma tremblante pau-
piére,

Je m'endors ; tout-à-coup, ô déſaſtre imprévu !
Autour de moi j'entends un ſifflement aigu,
Je regarde ; à mes yeux, tandis que je contemple,
S'ouvre un vaſte ſallon qui me parut un temple ;
Une femme y régnoit ; quelle femme, Seigneur !
Ce n'étoit point ce ton, ce ſourire flatteur...
*Il regarde à ces mots l'Aſſemblée.*
Bizarre compoſé d'Abbés, de Mouſquetaires,
Elle avoit à la fois leurs divers caractères,
La langue d'un dévôt, la griffe du lion ;
Pour tout dire en un mot, la cabale eſt ſon nom :
Sur ſon front, je l'ai lu ; quelque main infernale
Avoit, en traits de feu, mis l'annonce fatale ;
Je recule, elle rit, mais d'un ſouris moqueur,
Rien ne ſera fini, dit-elle, ton Rimeur.....

M. SUBTIL *l'interrompant.*

Et toi, finiras-tu ton récit, ta chimère ?

CRISPIN.

Quoi ! vous m'interrompez au ſeul point néceſſaire ?
Chevillard s'approchoit & d'un air aſſez doux ;
Déeſſe, qu'ai-je fait pour mériter vos coups ?
Je ſuis jeune, attendez qu'Emule de Corneille,
Je donne ſur la Scène une heureuſe merveille ;
Non, reprit la Déeſſe, on t'a vu me braver,
Meurs impie..... à ces mots qu'elle vient d'achever,
S'armant de gros ſifflets une troupe fidéle,
Fond ſur le pauvre auteur ; le malheureux chancele,
Et diſſous à l'inſtant, dans l'air s'évanouit,
Au lever du ſoleil ainſi l'ombre s'enfuit.
Vous voyez donc, Seigneur.

M. SUBTIL.

Laiſſé cé ton tragique,
Et né mé bercé plus d'un rêve fait débout.

CRISPIN.

Il eſt comme tous ceux que l'on trouve partout.
Mais, puiſque vous n'aimez, Monſieur, que le comique,
Vous allez en avoir, j'ai retenu là bas
Un être aſſez plaiſant; c'eſt quelque mardi gras,
Que pour la fête on vous envoie.
Il monte, oui, c'eſt lui,

M. SUBTIL *à part.*

Pourvu qu'il n'aille pas
Accroître encor notre embarras.

## SCENE XV.

LE PERE CASSANDRE, M. SUBTIL, CRISPIN, CHEVILLARD.

*Ce dernier eſt à la fenêtre de ſon Magaſin, où il ſe tient ſans dire mot.*

CASSANDRE.

JE ſuis dans la gaité de ma plus grande joie.

AIR : *L'avez-vous vu.*

DRÈS en entrant dans cet endret
On z'hume un air de fête,
C'eſt z'un goût, rien que ce fumet
Vous réveille la tête ;
Gentils minois,
Ah ! je vous vois ;
Que ce tableau
Me ſemble beau !
Lieux fortunés,
Que j'eus bon nés
D'entrer dans cette affaire,
Ah ! je ririai,
Ah ! j'en dirai
Moi qui fis un compere ;

Dame, voyez-vous comme a dit
Quéqu'un qui fut un grand eſprit,
Bon cabaret
Sans vin clairet
N'a pas, n'a pas beſoin d'enſeigne,
Car, c'eſt le plaiſir qui z'y régne.
Drès en, &c.

M. SUBTIL *à* CRISPIN.

Le bonhomme vient radoter.

CRISPIN.

A vous dire le vrai, c'eſt, je crois, tout ſon rôle.

CHEVILLARD *à part.*

Un Acteur de parade... ah! l'aventure eſt drôle.

M. SUBTIL *à* CASSANDRE.

Que cherchez-vous, bonhomme?

CHEVILLARD *à part.*

Il faut en profiter,
Il me vient une idée.

M. SUBTIL.

Enfin peut-on apprendre
Quel ſujet vous amene?

CRISPIN *à part.*

Il eſt original.

CASSANDRE.

Pour vous le faire court, je ſuis M. Caſſandre,
Notable s'il en fut, allié du beau Liandre
De pere en fils; mon oncle eſt fils d'un Caporal,
Qui fut Sergent z'en pied dans le Gué z'à cheval.

M. SUBTIL.

Au fait, à quoi nous ſert ici votre alliance?

CASSANDRE.

Sauf le reſpect d'l'obéiſſance,
Je ſerois fortuné d'un bonheur bien heureux,
Si vous me donniez place en ce troupeau fameux,
Qui joue ici la comédie.

CRISPIN *riant.*

Vous ! & vous jouez !

CASSANDRE.

Tout z'Opera, Tragédie ;
Vous allez voir,
*Il met à ſon bonnet une plume de dinde en guiſe de pannache.*

M. SUBTIL.

Voyons ; ſuis-jé donc à préſent
Pour les rôles de confident ?
Dès qu'il en faut faire un, chacun me le deſtine...

CRISPIN *à* M. SUBTIL.

Ces rôles là, Monſieur, ménagent la poitrine.

CASSANDRE.

Or ſus, pour revenir, moi je ſuis un z'Héros,
Qui, z'ayant bien couruz & par monts & par vaux,

Retrouve

Retrouve enfin ſa Zirſabelle.
Après quelques tendres propos,
Elle, en fille bien née, à l'inſtant qu'il l'appelle,
Fuit ſans faire ſemblant; il lui chante deux mots:
Vous, faites, s'il vous plaît, mon aimable cruelle.

CRISPIN, *bas à M. Subtil.*

Monſieur, profitons-en pour nous enfuir comme elle.

CASSANDRE.

AIR: *Paiſibles bois.*

DANS les forêts guidé par tes beaux yeux,
Je t'ai cherché long-tems, z'adorable inhumaine.
Si tuz'es ſenſible à mes feux,
Je n'aurai pas perdu ma peine.

*M. Subtil & Criſpin ſe retirent peu-à-peu.*

CASSANDRE, *continuant ſon Ariette.*

Z'éh! quoi tu me fuis donc? mais tu n'y penſes pas,
Objet cruel & doux, étoupe de ma flamme,
Je vais me pâmer ſur tes pas:

Et monz'argent & l'honneur d'être Dame,
Pour toi, ma toute belle, auroient-ils peu d'appas?
Ah! fais crêver ces yeux qui font tant de fracas,
Ou permets à mon cœur de régner ſur ton ame.

## SCENE XVI.

CASSANDRE, CHEVILLARD, *déguiſé en Gilles, qui s'élance de la couliſſe ſur les épaules de Caſſandre, quand celu-ci prolonge la cadence du mot* ame.

GILLES.

NE vous pâmez donc pas, feu not'Maître?

CASSANDRE, *tranſporté.*

Eſt-ce toi,
Ma charmante: réponds? eſt-ce toi?

GILLES, *criant de toutes ſes forces.*

Non, c'eſt moi.

CASSANDRE.

Ce coquin m'interrompt toujours dans mon emploi,

Je montre comme on chante en une tragédie.

GILLES.

Fi! que c'étoit donc beau! c'eſt pis qu'un' comédie.

CASSANDRE.

Qu'eſt-c'que ç'a faiz'à toi?

GILLES.

Mort non pas de ma vie;
Qu'eſt' que ç'a fait à moi, qui du depuis ſix ans
Vous ſers gratis ſans en avoir envie.

CASSANDRE.

Ah! monz'ami, tu ſais, tes gages ont couru.

GILLES.

Ils ont couru ſi fort, que je n'ai jamais pu
Les attraper; enfin je ſuis trop las d'atrendre,
Et je viens en douceur vous forcer de les rendre.

CASSANDRE *prenant ſes lunettes, après un jeu muet*

Mais pus je te regarde, & pus je t'apperçois;

GILLES.

Le gros ſorcier!

CASSANDRE.

Je te trouve un minois
Avec un certain air de phyſionomie,
Que je ne vis jamais du vivant de ma vie.

GILLES.

Queux pot pourri que ç'a! vous faites l'oublieux,
A l'envers de l'endroit d'un de vos ſerviteux,
Vieux ſinge, vieux zigzag, l' pus ingrat d' la terre.

CASSANDRE.

Paix, t'es, Gilles, vraiment, jovial à l'ordinaire;
Mais je ne te dois rien.

GILLES.

Ce rien-là, c'eſt beaucoup.

CASSANDRE.

Non.

GILLES.

Si.

CASSANDRE.

Non.

GILLES.

Si.

CASSANDRE.

Non.

GILLES.

Si.

CASSANDRE.

Non, non encore un coup.

(*Il le frappe.*)

Tiens ; voilà ton paiement que Jérôme t'envoie.

(*Il redouble.*)

GILLES.

Vos écus ſont de poids, not'Maître, eſt-ce là tout ?

(*Il crie.*)

Aïe compte-vous donc ſur moi battre monnoie.

Craignez l'effet de ma colère....
(*Il prend ſon tire pied.*)
Non, non, je ne ſuis pas méchant,
Et je vous dis tout doucement.
Paix-là, &c.

## SCENE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. SUBTIL, CRISPIN.

CRISPIN.

PESTE ſoit du vieux fou !

M. SUBTIL.

Dieu mé damne, ils ſont trois ;
*à Grégoire.*
Qué voulez-vous encor?

GREGOIRE, *ivre.*

Dame, notre Bourgeois,
Comme au jour d'aujourd'hui c'eſt un jour où l'on chomme
J' faiſons pour vous aider la police eheux vous.

*Il crie très-haut.*

Je n'aime pas le bruit.

M. SUBTIL.

Tout s'unit contre nous.

CASSANDRE, *se jetant aux pieds de M. Subtil.*

Excuſez nous mon Gentizhomme.

GILLES.

Oui, c'eſt moi, zét ce jeune homme
Qui jaſions d'affaires tout baş ;
Jugez nous, s'il vous plaît : vieux magot, tu pairas.

*Il ſaute au col de Caſſandre, & recommence le bruit.*

M. SUBTIL.

Des injures ! vous n'étés pas
Dans uné ſalé d'Audience.

GREGOIRE, *montrant l'endroit où il a pris la bouteille.*

La buvette étoit-là.

CRISPIN, *d'un ton d'Huiſſier.*

Silence.

M. SUBTIL.

Montrés-nous vîte les talons.

GILLES, *se jetant aux pieds de M. Subtil.*

O mon Maître, ô mon Juge !

M. SUBTIL.

Arrangez cette affaire,
Craignez au moins le Commiſſaire,
Il vient au moindre bruit ; allons,
Il demeure à deux pas....

CRISPIN.

La Juſtice eſt ardente.

CASSANDRE.

Queux quatretems ! il faut que mon corps ait marché
Sur une étoile bien méchante.

*A part.*

Tâchons du moins d'en avoir bon marché.

*A Gilles.*

Comptons, or ça, coquin, avance ;
Viendras-tu ? ſur quel pied étois-tu ?

GILLES, *ſe relevant.*

Sur tous deux.

CASSANDRE.

Ce n'eſt pas ça; pour récompenſe,
Qu'eſt-c' que je te donnois?

GILLES.

Rien.

CASSANDRE.

Quoi?

GILLES.

Rien.

CASSANDRE.

Parle mieux;
Qu'eſt-c' que je t'ai promis?

GILLES.

Dix ſols par an, not'maître;
En ſix ans, c'eſt....

CASSANRE.

C'eſt, c'eſt.... nous allons voir.
Tonz'habitz'eſt tout blanc, voici du charbon noir:
Viens ça, tiens-toi bien droit.

GILLES.

Vous m'chatouillez, vieux reître,
Aie, aie. *Il crie.*

CASSANDRE.

Tout eſt fait; tiens prends, chien de voleur.

M. SUBTIL, *ſouriant.*

Sandis, faut-il donc que jé rie,
Sans en avoir la moindre envie!
Jé mé laſſe, à vous parler net,
D'opiner toujours du bonnet.

GILLES, *qui, pendant ce tems a compté ce qui eſt dans la tirelire, crie de toutes ſes forces.*

A la gardez' au guet.

CASSANDRE.

La ſomme eſt aſſez forte..
Trente ſols! je m'en vais trouver mon Procureur.

GILLES, *criant encore plus fort.*

Au voleur, au voleur.

CASSANDRE, *effraié.*

Une figure humaine a marché vers la porte;
Elle eſt en robe!

TOUS, *d'un ton différent.*

O ciel!

GREGOIRE.

On chante en pareil cas.

CRISPIN.

C'eſt le ſecret reçu ſortir d'embarras.

GREGOIRE *chante pendant, que Gilles entraîne Caſſandre, & le fait danſer en rond avec les autres.*

*Contredanſe de la Pierrefitoiſe.*

COUREZ vîte prenez le patron,
Qu'avec nous il danſe un cotillon,
Allons vîte venez donc, patron,
Venez donc, point de façon,
Bon.

CASSANDRE *continuant.*

Meſſieurs, laiſſez moi, laiſſez moi donc.

*Tous continuant.*

Non,
Tu nous ſuivras,
Tu danſeras,
Tu ſauteras,
Courons vîte, venez donc, patron;
Comme nous danſez en rond,
Bon.

## SCENE XIX.

### LES PRECEDENS,

BOIVIN, *en Commiſſaire*, & JULIE *en homme, faiſant le Clerc du Commiſſaire.*

*A ſon arrivée, Caſſandre & Gilles tombent de frayeur.*

LE COMMISSAIRE.

QUI fait du bruit céans?

M. SUBTIL.

Perſonne, je vous jure,

LE COMMISSAIRE.

Ouais ! il vaudroit bien mieux confeſſer le délit.

GREGOIRE, *balbutiant avec un air de conſéquence.*

Ce n'étoit rien, je vous aſſure ;
Je m'appelle Grégoire, & c'eſt par aventure...

LE COMMISSAIRE, *ſans l'écouter.*

On crioit au voleur, on s'eſt battu.

M. SUBTIL.

Ce bruit
N'étoit qu'un jeu.

LE COMMISSAIRE.

Comment !

GILLES, *chantant.*

Oui, robin turelure.

LE COMMISSAIRE, *gravement.*

Sachez que pour la robe, il faut un autre ton.

GILLES, *d'une voix forte.*

Oui dà, j'en ai pluſieurs ; pour mieux conter la choſe,
Reſpectueuſement je vais parler en proſe.

*Il ſalue, touſſe, & crache.*

*Monſeigneur & Meſſieurs.... & Meſdames*

Le délit dont on nous accuſe, n'eſt qu'une misère, une billeveſée, nous jouions la comédie : cela eſt-il bien étonnant chez un Directeur de troupe ? Oui, Monſeigneur, les coups que vous entendiez, n'étoient que des coups de théâtre.....

*A ces mots, il pouſſe Grégoire, & ſucceſſivement chacun tombe, excepté le Commiſſaire, qui s'endort ſur ſon tabouret.*

GREGOIRE, *de mauvaiſe humeur.*

Eh ! l'ami, de la douceur donc.

GILLES, *continuant.*

Moi-même je ne ſuis qu'un Gilles déguiſé pour un moment ; &, comme d'après un uſage ſagement établi, il faut preſque

toujours un Commiſſaire pour dénouer heureuſement une parade, nous nous félicitons des cris qui nous ont procuré l'honneur de votre préſence. *Dixi.*

*Il s'eſſuie.*

Qu'avez-vous? vous voilà tous comme des ſtatues.

CASSANDRE.

Je commence à ſentir que je tombe des nues. *

CRISPIN.

C'eſt Chevillard.

GREGOIRE.

C'eſt lui;

M. SUBTIL.

Qui pouvoit deviner?

GILLES.

Oui, c'eſt moi.

* Ce vers eſt emprunté du Rapatriage de la Chauſſée, la meilleure denos Parades.

M. SUBTIL.

Quoi ! c'eſt vous ? *Ils s'embraſſent.*

CRISPIN.

Bien, la reconnoiſſance
Eſt en forme.

CASSANDRE, *ſautant au collet de Gilles.*

Et l'argent que tu m'as fait donner ?

LE COMMISSAIRE, *ſe réveillant.*

De l'argent ! c'eſt à moi, pour ſuivre l'Ordonnance ;
Le cas eſt grave.

GILLES, *faiſant ſonner l'argent.*

Eh ! bien ! voulez-vous parier,
Que vous allez noircir bien du papier ?

LE COMMISSAIRE, *d'un air riant.*

AIR : *Nous autres bons villageois.*

Eh ! bien donnez-moi l'argent :
C'eſt moi qui gagne la gageure ;
Vous pouvez rire à préſent,
Sans craindre une ample procédure ;
La Juſtice n'eſt point ici,
Pour vous cauſer aucun ſouci ;
Elle ne vouloit en ces lieux,
Que jetter de la poudre aux yeux. *bis.*

*Il ſecoue à ces mots ſa perruque ſur l'aſſemblée, & jette ſa robe ; on reconnoît Boivin, & l'étonnement redouble.*

GREGOIRE, *ſe frottant les yeux.*

Si c'eſt ainſi qu'elle aime à rire...
Il m'a preſque éborgné !

*Voyant Boivin avec ſon habit chamarré.*

Comme il eſt donc fait lui !

*Chantant les notes de l'habit.*

Eh ! ça ſert à deux fins.

CASSANDRE.

Ma pauvre tirelire !

M. SUBTIL *avec humeur.*

N'avons-nous plus perſonne à reconnoître ici ?

JULIE, *ſe découvrant, & d'un ton fort doux.*

Monſieur, reſte le Clerc.

M. SUBTIL.

Julie ? auquel entendre ?

CRISPIN.

Je vais, pendant qu'on eſt en train,
Voir ſi l'on n'auroit pas quelque lettre à vous rendre :
Tout y ſeroit alors.

*Il ſort en emportant la robe & la perruque, qu'il eſſaie ſur ſa tête.*

## SCENE XX.

LES ACTEURS PRECEDENS, *excepté Criſpin.*

CASSANDRE, *d'un ton pleureur.*

MON z'argent.....

BOIVIN. & JULIE.

A demain.
Vous partagerez notre fête.

M. SUBTIL *au Poëte.*

Mais vous, mon doux ami, qui nous rompez la tête,
Qui promettez toujours & n'exécutez rien...

*Le Poëte ſe rengorge.*

CHEVILLARD.

La ſcène étoit plaiſante, avouez.

M. SUBTIL, *riant du bout des dents.*

Oui, fort bien,
Mais, ma pièce ?

CHEVILLARD.

Elle eſt faite.

M. SUBTIL.

Ah ! voyons.

CHEVILLARD.

Elle eſt vue.

M. SUBTIL.

Rirez-vous donc toujours à contre-tems ?

CHEVILLARD.

Je ne badine pas : cette ſcène imprévue,
Dont vous riez du bout des dents,
En fait partie, & voici comme.
Je rêvois, mais envain ; j'étois las de peſter,
Quand de ce trou j'ai vu paroître le bonhomme.

Pour vous ſervir, auſſi pour m'égayer,
Avec lui ſur le champ j'ai voulu m'eſſayer.
Très à propos cet habit de parade,
Dans votre magaſin s'eſt trouvé ſuſpendu:
Je l'ai pris; notre ſcène étoit-elle ſi fade?
On a ri: nous pouvons joindre à cet impromptu,
Votre embarras, le mien, l'offre du camarade:
Voilà mon acte fait ſous le nom d'ambigu.

JULIE, *avec ironie.*

Mais admirez, Monſieur, cet accord imprévu.

M. SUBTIL.

Le beau préſent pour une compagnie!
Si délicaté, ſi choiſie!
Lui fairé voir nos embarras,
Nos peines!

CHEVILLARD.

Pourquoi pas?
Devois-je emboucher la trompette?
Appeler l'amour, l'amitié,

Et les faire avec nous figurer de plein pié?

M. SUBTIL.

Mais vous pouviez nous offrir quelque Annete,
Dont j'euſſe été l'heureux Lubin.
Par un hymen alors vous ameniez la fin.

CHEVILLARD.

S'il ne manque qu'un mariage...
*En regardant Julie.*
Gilles à Colombine accordera ſa main.

JULIE.

Oui da! Mais, attendu qu'il faut, dans le ménage,
Certaine activité qui n'eſt pas votre fait,
Gilles me permettra de le refuſer net.

## DUO.

AIR *du Huron.*

CHEVILLARD.

Mais vous n'y penſez pas,
Il faut un mariage;
Songez qu'en pareil cas,
On ſe rend, on s'engage.

JULIE.

Non ne vous flattez pas,
Laiſſons le mariage;
Sachez qu'en pareil cas
Eſt bien fou qui s'engage.

CHEVILLARD.

Vous le ferez auſſi,
Vous m'aimerez de même.

BOIVIN.

Je ne fais pas ainſi,
Ne croyez pas que j'aime.

CHEVILLARD.

L'amour dès ce ſoir même,
Viendra pour nous ici.

JULIE.

L'amour dès ce ſoir même,
Sera bien loin d'ici.

| CHEVILLARD. | JULIE. |
| --- | --- |
| Si, ſi, vous m'aimerez de même, | Non, non, ne croyez pas que j'aime, |
| L'amour eſt près d'ici. | L'amour eſt loin d'ici; |

CHEVILLARD.

Le Dieu viendra ce ſoir : j'en ſuis garant pour lui !

JULIE.

Que de mauvais garans ont répondu pour lui.

*On reprend le commencement du Duo.*

CASSANDRE.

Qu'c'eſt tendre !

M. SUBTIL.

Cap de bious ! vous oubliez ſans doute
Que votre Directeur écoute !

CHEVILLARD.

Monſieur, vous cherchiez un duo.

JULIE.

Que n'interrompiez-vous, pour former le trio ?

M.

M. SUBTIL, *avec humeur.*

J'aime que tout ſoit à ſa place ;
Il s'agit d'amitié.

CHEVILLARD.

Quand on chante, tout paſſe.

M. SUBTIL.

Oui, chez les rimeurs d'à-préſent :
Quellé pièce, quel dénouement !
Point dé ballet encor.

BOIVIN.

Si fait, vaille que vaille.....

JULIE, *à Boivin.*

Laiſſez, laiſſez parler Criſpin.

## SCENE XXI.

LES PRECEDENS, CRISPIN.

CRISPIN *d'un air empreſſé.*

MONSIEUR, je ſors du cabaret voiſin.

M. SUBTIL, *lui donnant un ſoufflet.*

Eh ! bien rétournes-y ; quand un maraut nous raille...

CRISPIN *tenant ſa joue.*

Expliquez-vous, Monſieur Boivin.

JULIE.

Monſieur, une aventure heureuſe...

M. SUBTIL *avec impatience à Boivin.*

Parlez donc, ſaurai-je à la fin ?

BOIVIN.

Ah! que vous êtes vifs! au cabaret prochain,
Nous venons de trouver une troupe joyeuſe,
Qui prend le nom d'Ordre de la Gaîté :
Leur loi c'eſt le plaiſir; leur cri, la liberté.
Si vous voulez, la bande eſt toute prête;
Et comme l'alegreſſe eſt l'ame d'une fête,
Nos confréres nouveaux, en danſant de leur mieux,
Sans être déplacés, termineront nos jeux.

M. SUBTIL.

Encor un Impromptu ?

CHEVILLARD.

Qu'importe s'il amuſe ?

JULIE.

L'opéra, s'il le faut, vous ſervira d'excuſe.

M. SUBTIL.

Qu'ils entrent, j'y conſens; l'homme fait
ce qu'il peut,
Pourquoi ne peut-il pas auſſi tout ce qu'il
veut ?

*Boivin ſiffle, une toile ſe lève.*

## SCENE DERNIÈRE.

*Marche des Confrères de la Gaîté, ſur celle des gens de la nôce dans le Déſerteur. Ils ſont en habits de divers états, tous avec un cordon couleur de roſe; l'étendart de la Gaité eſt porté par un vieillard au milieu de la marche; deux enfans ſont à ſes côtés avec les attributs de la Folie. Un d'eux porte dans une corbeille pluſieurs cordons de l'ordre qu'il diſtribue aux acteurs. On danſe.*

JULIE & CHEVILLARD.

QUE la gaîté règne ſans ceſſe
Dans nos cœurs & dans nos chants;
Sa main déride la ſageſſe,
Et ſur l'hiver de la vieilleſſe
Seme les fleurs du printems;
Que la gaîté règne ſans ceſſe
Dans nos cœurs & dans nos chants.

*On danſe.*

# VAUDEVILLE.

## AIR : *Du Vaudeville de Roſe & Colas.*

BOIVIN.

VOULEZ-vous ne pas languir envain
Auprès du Dieu de l'harmonie ?
Croyez moi, que le Dieu du bon vin
Soit pour vous le père du génie;
L'eau du Permeſſe a la vertu
De troubler ſouvent la cervelle
D'une Muſe encore nouvelle,
Qui veut faire un Impromptu. } *Refrain.*

CHEVILLARD *d'un air précieux.*

Comme on voit ſur l'aîle des zéphirs
Monter une vapeur légère;
Tel l'eſprit s'échappe à nos deſirs
Au moment où ſon feu nous éclaire;
Loin d'engémir, d'être abattus,
Rimeurs, imitez mon adreſſe,
Que la gaîté, que la tendreſſe
Vous dictent vos impromptus. } *Refrain.*

JULIE.

La raiſon pour ſe mettre en chemin
Cherchoit joyeuſe compagnie,
Le plaiſir, la prenant par la main,
La mène au temple de la folie;
La dame, d'un air ingénu,
Lui dit : reſtons un jour enſemble,
C'eſt le plaiſir qui nous raſſemble } *Refrain.*
O le charmant impromptu ! }

GREGOIRE.

R'gardez-moi, je ſuis un marguillier,
Et par-deſſus homme de tête,
Drés l'matin j'ai quitté mon métier
Par rapport au motif de la fête;
En ſon honneur j'n'ai pas mal bu;
Mais c'étoit, vous pouvez m'en croire,
Pour mieux placer dans ma mémoire } *Ref.*
Le ſujet de l'Impromptu. }

CASSANDRE.

Queux ſyſtême de raiſonnemens !
Il faut bien ſe faire connoître,
Tout exprès par hazard j'viens céans,
V'là quez'un coquin me prendz'en traître;
Ilz'à vouluz'il n'a pas pu
C'eſt qu'pus fin qu'lui n'étoit pas bête :
Jem'trouve pris dans une fête } *Refrain.*
C'eſt-là z'un bon Impromptu. }

## M. SUBTIL *à l'assemblée.*

Messieurs, mon désir est accompli,
Si cette pièce a pu vous plaire ;
Son titre du moins paroît rempli ;
Ce n'est pas un mérite ordinaire :
Convenez qu'un soin assidu
Donne des ailes au génie ;
Depuis six mois la troupe unie } *grand*
Vous médite un Impromptu. } *Ref.*

# LE LEGS.

*Proverbe dramatique.*

## PERSONNAGES.

JULIE, } sœurs âgées de dix-huit à
VICTORINE, } vingt ans. Julie eſt l'aînée.

FANCHON, *vieille ſervante.*

Mde FONTANGE *revendeuſe, à la toilette.*

UN FACTEUR.

*La Scène eſt dans une ville de Province, chez les Dlles Valmont. Il eſt environ dix heures du matin.*

*Le théâtre repréſente une Salle baſſe : on y voit une table, un canapé & un petit métier de tapiſſerie.*

# LE LEGS.

## SCENE PREMIERE.

JULIE *ſeule : elle eſt aſſiſe, & achève de monter un bonnet.*

IL faut pourtant que je ſois bien complaiſante : Mlle Victorine dort à ſon aiſe la graſſe matinée, & je la paſſe, moi, à monter ſon bonnet..... ma tapiſſerie n'avance point pendant ce tems-là.... La pauvre fille ! depuis qu'elle ſait qu'un de nos oncles nous a légué cent mille écus, & que cette ſomme arrive ſur un vaiſſeau, la tête lui a tourné ; elle ne ſonge qu'à ſe donner des airs ! elle imagine mille manières de dépenſer cet argent, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Reprenons notre ouvrage. (*Elle s'approche du métier de tapiſſerie, & travaille.*)

## SCENE II.

JULIE, FANCHON.

JULIE, *travaillant ſans la regarder.*

FANCHON, ma ſœur eſt-elle éveillée ?

FANCHON.

Oui, Mademoiſelle, je viens de lui porter ſon chocolat.

JULIE, *levant les épaules.*

Dans ſon lit, ſans doute ? (*regardant Fanchon.*) Qu'as-tu donc à pleurer ?

FANCHON.

Dame, ſi je pleure, c'eſt que j'en ai ſujet ; depuis vingt ans que je ſers dans la maiſon, & ſans reproche, Dieu merci, me voir donner comme ça mon congé, ça n'eſt guére gracieux.

JULIE.

Ton congé, & qui eſt-ce qui te congédie ?

FANCHON.

Et mais, c'eſt Mlle votre ſœur : açt'heure qu'il lui eſt venu de l'autre monde de quoi faire la groſſe Dame, elle ne veut plus de mon ſervice; il lui faut une femme de chambre.

JULIE.

Ma ſœur eſt une folle ; elle prendra ſi elle veut une femme-de-chambre, mais je te retiens, moi, entends-tu tu ſeras à mon ſervice.

FANCHON.

Bon, je ne ſervirai plus que vous, toute ſeule ?

JULIE.

Non, Fanchon.

FANCHON.

Ah que je ſuis contente ! tenez, ma bonne Demoiſelle, ſi je pleurois, c'étoit de vous quitter ; car vous êtes ſi douce, ſi bonne...

JULIE.

C'eſt bien, Fanchette ; va, retourne-t-en

dans ta cuiſine, fais bien ton ouvrage, tu n'auras à faire qu'à moi.

FANCHON.

Mlle votre ſœur m'avoit donné bien des commiſſions, mais je ne les ferai qu'avec votre permiſſion, dà...

JULIE.

Quelles ſont ces commiſſions ?

FANCHON.

Ah, ma foi, il y en a tant & tant, que je ne m'en ſouviens plus: elle les a toutes griffonnées ſur ce morceau de papier-là. (*Elle donne un papier.*)

JULIE.

Donne ; je crois que voilà qui contient de jolies choſes. (*Elle lit.*) *Paſſer chez Jolibois, & lui demander où en ſont mon caroſſe & mes deux berlines doublées de velours d'Utrecht.*

—*Chez M. Jacquinot, Procureur, & le prier d'arrêter pour moi le prix de la maiſon de Beauregard.*

—*Chez M. Doré, Jouaillier*, &c. O ciel ! que d'extravagances ! ma pauvre ſœur a tout-à-fait perdu l'eſprit.

## SCENE III.

VICTORINE, JULIE, FANCHON.

VICTORINE *entrant en déshabillé.*

BON jour, ma petite ſœur, que je te conte le rêve le plus charmant.

JULIE.

Oui, je crois que tu rêves de belles choſes.

VICTORINE, *avec tranſport.*

Je t'en réponds : imagine-toi, ma petite ſœur, que notre vaiſſeau étoit arrivé chargé de richeſſes immenſes. J'étois-là préſente, comme tu dois le penſer ; oh, ma chère ſœur, quel plaiſir ! jamais, jamais on n'a vu tant d'or. Le vaiſſeau en étoit rempli... Et puis c'étoit la mine des gens du vaiſſeau,

matelots & paſſagers, qui étoit divertiſſante.... Mon or & moi partagions leur adminiſtration & leur reſpect. Dieu ſait avec quel air de dignité je ſoutenois mon nouveau rôle: enfin, j'étois ſur le point de fendre la preſſe de ces importuns & de faire enlever ma fortune....

JULIE, *riant.*

Lorſque tu t'es éveillée, n'eſt-ce pas ?

VICTORINE.

Oui, cette miſérable Fanchon a ouvert la porte de ma chambre, & je me ſuis éveillée en ſurſaut. Oh! je crois que je l'aurois bien battue.

JULIE.

Effectivement, il eſt déſagréable de ſe réveiller en pareille circonſtance; ſi je n'étois que de toi, j'irois me coucher pour achever mon rêve.

VICTORINE.

Ne penſe pas rire; j'étois ſi contente que je ſouhaiterois de tout mon cœur dormir ainſi pendant toute ma vie.

JULIE, *à Fanchon.*

Fanchon allez dans votre cuiſine.

FANCHON.

J'avois oublié de demander le bonnet de Mlle Victorine.

JULIE.

La voilà elle-même pour le demander.

VICTORINE.

A-propos de mon bonnet, tu ne l'as ſûrement pas monté, ma petite ſœur ; laiſſe-le juſqu'à tantôt, je t'en prie.

JULIE.

Pourquoi donc, tu me preſſois tant?

VICTORINE.

Bon, eſt-ce que tu ne vois pas que je ne puis plus mettre une pareille guenille; la dentelle ne vaut que ſix francs ; on doit m'en apporter, à l'inſtant, à quatre louis.

JULIE.

A quatre louis!

VICTORINE.

Oui, ma bonne amie, j'en aurai pour le bonnet & pour deux paires de manchettes à trois rangs.

JULIE.

Bon Dieu! & où prendras-tu pour payer tout cela? nos revenus ſont modiques, & jamais notre Tuteur ne voudra donner cet argent-là.

VICTORINE.

Ne t'inquiéte pas, va, j'ai bon crédit.

JULIE.

Mais enfin, il faudra toujours venir à s'acquitter.

VICTORINE.

Oui, & ces cent mille écus qui nous viennent du legs de notre oncle, nous ne ſommes que deux pour les partager; eſt-ce qu'ils ne me mettent pas dans le cas de fournir à ces dépenſes?

JULIE.

Hum, c'eſt tout au plus ; ſi tu continues, cela n'ira pas loin ; un carroſſe, deux berlines, une maiſon de campagne ; que ſais-je, moi ; de ce train-là, ce legs ſera bientôt mangé.

VICTORINE.

Que veux-tu dire, un carroſſe, deux berlines, une maiſon de campagne ?

JULIE.

Oh, c'eſt que je préſume qu'il faudra de tout cela à une grande Dame comme toi ; mais notre Tuteur ne ſera peut-être pas de cet avis, & malheureuſement ces fonds-là ſeront un peu de tems entre ſes mains.

VICTORINE.

Il faudra bien que notre Tuteur entende raiſon ; ſi je ſuis riche, je veux me ſentir de mon bien. Mais je vois que cette ſotte de Fanchon t'a parlé. (*à Fanchon.*) Qu'eſt-ce que vous faites ici, ma mie ?

FANCHON.

J'attends la fin de votre rêve, Mamesselle; il est joli.

VICTORINE.

Mais, voyez cette impertinente, vous devriez être dehors, ma bonne; je vous avois dit que nous n'avions plus besoin de vous.

FANCHON.

Aussi ne vous appartiens-je plus, non: je ne suis plus qu'à Mlle votre sœur toute fine seule, afin que vous le sachiez.

JULIE.

Fanchon, encore une fois, allez à votre cuisine.

(*Elle sort, en faisant la mine à Victorine.*)

## SCENE IV.

JULIE, VICTORINE.

VICTORINE.

QUOI, tu gardes cette vieille-là?

JULIE.

Sans doute, pourquoi non?

VICTORINE.

Tu n'as pas de raiſon, ma ſœur; pour moi, je ne veux plus de cette figure, ſi donc: c'eſt bon pour ſervir dans une auberge.

JULIE.

Tu feras ce que tu voudras; pour moi, j'en ſuis contente; elle eſt fidèle, ſoigneuſe, intelligente; ce ſont des qualités impayables chez ces ſortes de gens, en conſéquence je la garde. D'ailleurs, c'eſt un vieux

domeſtique qu'il y auroit de la barbarie à renvoyer maintenant.

VICTORINE.

Quoi, tu ne veux pas entendre que, dans notre état préſent, cette fille ne nous convient point? cela ſaute aux yeux pourtant; car enfin, nous ſommes pour faire une certaine figure actuellement; il faut nous monter ſur un certain ton: nous ne pouvons nous diſpenſer d'avoir chacune une femme-de-chambre, & puis une cuiſinière & une bonne groſſe fille pour tout le tracas fatiguant du ménage.

JULIE, *riant.*

Et quand tu auras ton carroſſe & tes berlines, il en faudra bien d'autres.

VICTORINE, *d'un air piqué.*

Je le compte bien auſſi. J'ai déjà arrêté une femme-de chambre pour moi; c'eſt une grande brune, aſſez jolie, les yeux vifs, fort bien miſe: elle ſort de chez une Préſi-

dente qui l'a renvoyée, parce qu'elle plaiſoit trop à ſon mari.

JULIE.

En vérité, ma ſœur, je craindrois qu'on t'entendît; tu paſſerois pour folle achevée au moins. Cet état floriſſant, cette fortune conſidérable qui nous met dans le cas de faire la figure la plus brillante; où tout cela eſt-il? ſur l'eau. Du reſte, rien de plus médiocre que nos biens.

VICTORINE.

Mais, eſt-ce que cela peut nous manquer?

JULIE.

Mais ſi le vaiſſeau fait naufrage.

VICTORINE.

Oh ſi... ſi... ſi la maiſon tombe, nous ſerons écraſées; tu n'as que des malheurs à prévoir.

JULIE.

Ma chère ſœur, parlons raiſon, ſi tu

veux l'entendre ; cette fortune qui t'enchante, qui te met hors de toi même, n'eſt pas encore arrivée, il ſe peut même faire qu'elle n'arrive point ; car tu as beau dire, cela eſt très-poſſible ; quel inconvénient y auroit-il pour toi de te mettre en état de t'en paſſer ? Aucun, je penſe ; tu n'en ſentirois pas moins le prix lors de ſon arrivée : c'eſt le parti que j'ai pris : la nouvelle de ma fortune ne m'a point aveuglée, je n'ai point changé mon premier genre de vie ; ſi nos eſpérances étoient trompées, je ne ſerois point ſans reſſource, & mon économie me tirera toujours d'affaire. Je ne peux te diſſimuler, ma chère ſœur, qu'il en eſt bien autrement à ton égard. Dieu veuille que tu n'aies jamais lieu de t'en repentir.

VICTORINE, *bâillant.*

Ah ! finis donc, tu me fais bâiller, tu as le talent de voir d'une manière ſombre & triſte les objets les plus riants.

JULIE.

Mais enfin, que t'auroit-il coûté d'atten-

dre l'arrivée de ce vaiſſeau, avant que de t'engager ainſi dans toutes ſortes de dépenſes?

VICTORINE, *avec vivacité.*

L'impatience de jouir... on ne peut être heureux aſſez-tôt, ni aſſez long-temps.

## SCENE V.

JULIE, VICTORINE, FANCHON.

FANCHON, *à Julie.*

Il y a une femme là-bas qui porte une boîte ſous ſon bras: faut-il la faire entrer, Mademoiſelle?

JULIE.

Oui, Fanchon. (*à Victorine.*) C'eſt probablement à toi qu'on en veut.

## SCENE VI.

JULIE, VICTORINE, Mde FONTANGE, *portant un carton ſous le bras.*

Mde FONTANGE, *faiſant une profonde révérence.*

VOTRE ſervante, Meſdemoiſelles. Laquelle de vous deux, s'il vous plaît, eſt Mlle Victorine Valmont ?

VICTORINE, *ſans ſe lever, d'un air négligé.*

Je ſais ce que c'eſt : vous êtes la veuve Fontange ſans doute, apportez-vous mes dentelles ?

Mde FONTANGE.

Oui, Mademoiſelle. (*Elle ouvre ſon carton & en tire des dentelles.*) Vous pouvez vous vanter d'avoir-là ce qu'il y a de plus diſtingué. J'en portai l'autre jour

de

de pareilles à la veuve d'un caiſſier, parce qu'une femme de condition les avoit trouvées trop chères ; auſſi me furent-elles payées cent francs.

JULIE, *examinant les dentelles.*

Voilà qui eſt vraiment magnifique.

VICTORINE.

Cela ſuffit, Mde Fontange, vous pouvez les laiſſer, le prix eſt arrêté à quatre louis.

Mde FONTANGE.

Hélas, ma chère Demoiſelle, c'eſt marché donné, j'y perds, en vérité ; mais, pour obliger une aimable perſonne comme vous, qui m'a promis d'avoir ſa pratique, il faut faire des efforts, & puis j'eſpère que vous me dédommagerez une autre fois.

VICTORINE.

Oui, oui: allez, ma chère, je vous aſſure que vous trouverez en moi une de

vos meilleures pratiques..... Vous pouvez laiſſer vos dentelles, vous dis-je, je les prends.

Mde FONTANGE.

J'entends bien, Mademoiſelle, mais..... de l'argent.

FANCHON.

Ne ſoyez pas inquiéte, cela vous ſera payé dans quelques jours.

Mde FONTANGE

Dans quelques jours! (*elle renferme ſes dentelles*) oh, Mademoiſelle, je ne peux pas attendre; je ſuis une pauvre femme, qui vis au jour la journée, voyez-vous, & puis, qui eſt-ce qui me répondra de ma marchandiſe?

JULIE, *à part.*

Que voilà qui eſt bien fait!

VICTORINE, *ſe levant.*

Mais, ma chère Mde Fontange, vous

n'y penſez pas ; je ſuis bonne, je crois, pour payer vos dentelles, & le tems que je vous demande n'eſt pas long.

Mde FONTANGE.

Et mais, bonne, ſi vous voulez, je n'entre point là-dedans, moi ; toujours eſt-il que je ne peux vous les laiſſer à crédit, que vous ne me donniez un bon répondant.

JULIE, *à ſa ſœur.*

Laiſſe cela, ma ſœur ; cette femme va d'impertinences en impertinences, & elle eſt décidée à remporter ſes dentelles.

VICTORINE, *à Julie, vivement.*

Mademoiſelle, mêlez-vous, s'il vous plaît, de vos affaires. En vérité, Mde Fontange, c'eſt bien mal à vous ; nous allons toucher inceſſamment un Legs de cent mille écus, qui nous vient d'un oncle qui avoit une fortune conſidérable dans les Indes.

Mde FONTANGE, *froidement.*

Il eſt vrai qu'il y a un peu de tems que j'en ai entendu parler, mais cela ne vient guère vîte.

VICTORINE, *avec vîteſſe, & s'approchant de Mde Fontange.*

Eh fi! ma bonne: cet argent arrive ſur un vaiſſeau; nous l'attendons de jour en jour, vous ne pouvez pas manquer d'être payée.

Mde FONTANGE,

Oh bien, je vous garderai les dentelles: faites-moi avertir dès que le vaiſſeau ſera arrivé.

VICTORINE, *la careſſant d'un air ſuppliant.*

Ma chère Mde Fontange, je ſuis morte ſi je ne porte pas dimanche ces dentelles; j'en ai parlé à quelques amies qui s'attendent à me les voir, & qui me déſeſpèreront ſi je ne les ai pas...., vous rêvez.

Mde FONTANGE

Oui, je rêve ; mes dentelles me reviennent à plus de quatre louis, après cela, comment les donner à crédit & à perte encore ?

VICTORINE, *vivement.*

Hé, qui eſt-ce qui vous dit de les donner à perte ?

JULIE.

Madame Fontange, ces dentelles-là ſont belles ; mais franchement, vous les portez au-delà de leur valeur.

Mde FONTANGE, *d'un air dédaigneux.*

Au-delà de leur valeur ! des dentelles comme celles-là ? Vous êtes connoiſſeuſe, à ce qu'il me paroît. Au-delà de leur valeur ! Eſt-ce qu'on veut voler le monde ? Eſt-ce qu'on n'a pas un honneur à garder ? (*Elle fait mine de s'en aller.*)

VICTORINE, *l'arrêtant.*

Eh mon Dieu, laiſſez-la dire, c'eſt à moi

ſeule que vous avez à faire. (*à Julie*) Ma ſœur, je vous avois priée de nous laiſſer tranquilles.

Mde FONTANGE, *revenant.*

Mais, Mademoiſelle, je ſonge que je ne puis me tirer honnêtement qu'en les laiſſant à quatre louis & demi.... Oui, de cette façon-là, je puis en conſcience vous les donner à crédit pendant quelques jours.

## SCENE VII.

JULIE, VICTORINE, Mde FONTANGE, un FACTEUR.

LE FACTEUR, *donnant une lettre.*

A Mlle Valmont l'ainée; dix-ſols.

JULIE, *prenant la lettre.*

De l'Orient: voilà des nouvelles ſûrement, je reconnois l'écriture de notre correſpondant (*au Facteur, en le payant*) Tenez, mon ami. (*Le Facteur s'en va.*)

## SCENE VIII.

JULIE, VICTORINE, Mde FONTANGE'

JULIE, *parcourant la lettre. Victorine la lui arrache.*

VICTORINE.

DONNE que je la liſe, ma ſœur.

JULIE, *triſtement.*

Tiens, vas, je l'avois preſque prévu.

VICTORINE, *après avoir lu quelques lignes.*

Ah Ciel! tout eſt perdu. (*Elle ſe jette ſur un canapé, la tête penchée ſur ſes mains, dans l'attitude de la douleur la plus profonde.*)

JULIE.

Et bien... la folle... voyez le bel état.. Maudit amour du luxe!... je n'aurois jamais cru qu'elle ſe fût affectée à ce point-la.

Mde FONTANGE, *à part.*

Voilà les cent mille écus à vau-l'eau, allons nous-en. *Elle s'eſquive.*)

## SCENE IX. & DERNIÈRE.

JULIE, VICTORINE.

VICTORINE, *pleurant.*

AH! ma chère ſœur! me voilà perdue, ruinée, anéantie! comment cela s'eſt-il pu faire?

JULIE.

Rien de plus ſimple, le vaiſſeau a fait naufrage à la vue du port, & la mer a englouti notre fortune.

VICTORINE.

Comme tu contes cela tranquillement: ah ciel!.. Après un coup pareil conſerver ſon ſang froid!... Mais tu as raiſon, tu

te tireras toujours d'affaire... C'eſt moi, malheureuſe que je ſuis... C'eſt moi que ceci regarde... Ah, mon Dieu ! je n'y ſurvivrai pas. (*Ses pleurs redoublent.*)

JULIE.

Et bien, & bien, tu ne deviendras donc jamais ſage; allons, ma chère ſœur, tire profit de ce malheur; qu'il te ſerve à te corriger; conſole-toi, tu n'es pas plus à plaindre qûe moi; nous vivrons enſemble tant que tu voudras : notre fortune, toute médiocre qu'elle eſt, avec de l'économie, ſuffira pour nous tirer d'affaire toutes deux très-honnêtement; je ne te demande ſeulement que de dépoſer tes grands airs; nous ſommes hors d'état de les ſoutenir. Voilà un petit mémoire de dépenſes qui eſt le comble de l'extravagance, je crois que tu n'y ſonges plus; (*elle donne le mémoire à Victorine, qui le déchire ſans le regarder.*) Du reſte, je te diſpenſe de me ſeconder; ce ſeroit trop exiger, tu n'y es pas encore accoutumée; tu feras, ſi tu veux, pour cela, quelques efforts.

*Victorine ne trouvant point d'expreſſions pour remercier ſa ſœur, ſe jette à ſon cou, & l'embraſſe les larmes aux yeux.*

JULIE.

Que ceci te ſerve de leçon. Deviens plus ſage, & je ſuis contente. Souviens-toi bien que c'eſt avec raiſon, que *le Proverbe dit...*

*Par M. Garnier. Avocat à Auxerre.*

*Fin du Quatrième Volume.*

*Livres nouveaux qui ſe trouvent chez le même Libraire.*

BIBLIOTHÈQUE Eccléſiaſtique, 8 vol. *in*-12. relié 24 l.

Lettres Athéniennes, 4 vol. in-8°. petit papier, broch. par M. Crébilon, 8 l.

Curioſités de Paris, 3 vol. *in*-12. 9 liv.

Théâtre de M. Diderot, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Traduction de Catulle, Tibulle & Gallus, avec des notes, 2 vol. *in*-8°. broc. fig. 12. liv.

*La même*, 2 vol. *in*-12. pet. pap. br. 8 l.

Les Soirées Alſaciennes, Helvetiennes & Francontoiſes, *in*-8°. br. 3 l. 12 ſ.

Les Tableaux, ſuivis de l'Hiſtoire de Mademoiſelle de Syanne & du Comte de Marſy, br. 2 l. 8 ſ.

L'Eſprit de la Ligue, 3 vol. *in*-12 relié, nouvelle Edition 1771. 7 liv. 10 ſ.

Le grand Dictionnaire de M. Sabathier, 9 vol. *in* 8°. 50 l.

Les Mœurs & Uſages des anciens Peuples, 3 vol. *in*-12 du même 9 liv.

*Le même*, in-4°. 12 l.

Les Œuvres de M. Dorat, 6 vol. *in*-8°. petit papier, 31 l. 4 ſ.

On vend ſéparement les Baiſers en grand papier, avec 43 figures. 24 l.

Lettre d'une Chanoineſſe à Melcour, Officier François, *in*-8°. br. pap. d'Hollande, fig. 6 l.

Ma Philoſophie, par le même *in*-8°. br. 1 l. 4 ſ.

*La même*, pap. ordinaire. 3 liv. 12 ſ.

Argenis, traduction libre & abrégée de J. Braclay, 2 vol. *in*-12. br 4 l.

Lettre ſur la conſtitution de la Pologne & de ſes Diètes, br. 1771, 2 l. 10 ſ.

Lettres d'une Dame Angloiſe, ſuiv des aventures de Villiam, 2 vol. *in*-12 br. 2 l. 10 ſ.

Hiſtoire d'un Voyage aux Iſles Malouines, par Dom Pernetty, 2 vol. br. *in*-8°. fig. 8 l.

Eloge de Charles V. de Molière, de Corneille, de l'Abbé de la Caille & de Leibnitz, broch. 2 l. 8 ſ.

La Collection de l'Almanach des Muſes, 7 parties *in*-12 .br. 8 l. 8 ſ.

On vend ſépar. chaque année 1 liv. 4 ſ.

Le Code Matrimonial, 2 vol. *in*-4°. nouvelle édition 1771, 21 l.

Hiſtoire générale de l'Amérique, 14 vol. *in*-12. 39 l.

On vend ſéparément les 6 dern. vol. 18 l.

L'Abrégé de l'Hiſtoire d'Italie, par M. de St. Marc, *in*-8°. 6 vol. 1771, 36 liv.

Mêlanges de Littérature Orientale, par M. Cardonne, 2 vol. *in*-12. br. 4 l.

Le bon Fils, 4 vol. *in*-12. 1771, br. 4 l. 16 ſ.

Le Porte-Feuille d'un Homme de goût, 3 vol. *in*-12. 9 l.

Nouvelle Anthologie Françoiſe, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Abrégé du Dictionnaire de Bayle, 4 vol. *in*-8°. br. Lyon, chez Barret 1770, 20 liv.

Les Loix Eccléſiaſtiques, par M. Dhéricourt, *in fol.* 1771, 30 l.

Abrégé du Dictionnaire des Cas de Conſcience de Pontas, par Collet, *in*-4°. 2 vol. 21 l.

Dictionnaire de Droit, 2 vol. *in*-4°. 1771. 24 l.

Juriſprudence Canonique, *in-fol.* par Rouſſeau de la Combe 1771, 25 l.

Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, par le Père Bouhours 1771, nouvelle édition, 2 l. 10. ſ.

Conſidérations ſur la cauſe de la Décadence & de la Grandeur des Romains, par Monteſquieu, 1 vol. *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Œuvres de M. d'Agueſſeau, 6 vol. *in*-4°. 72 l.

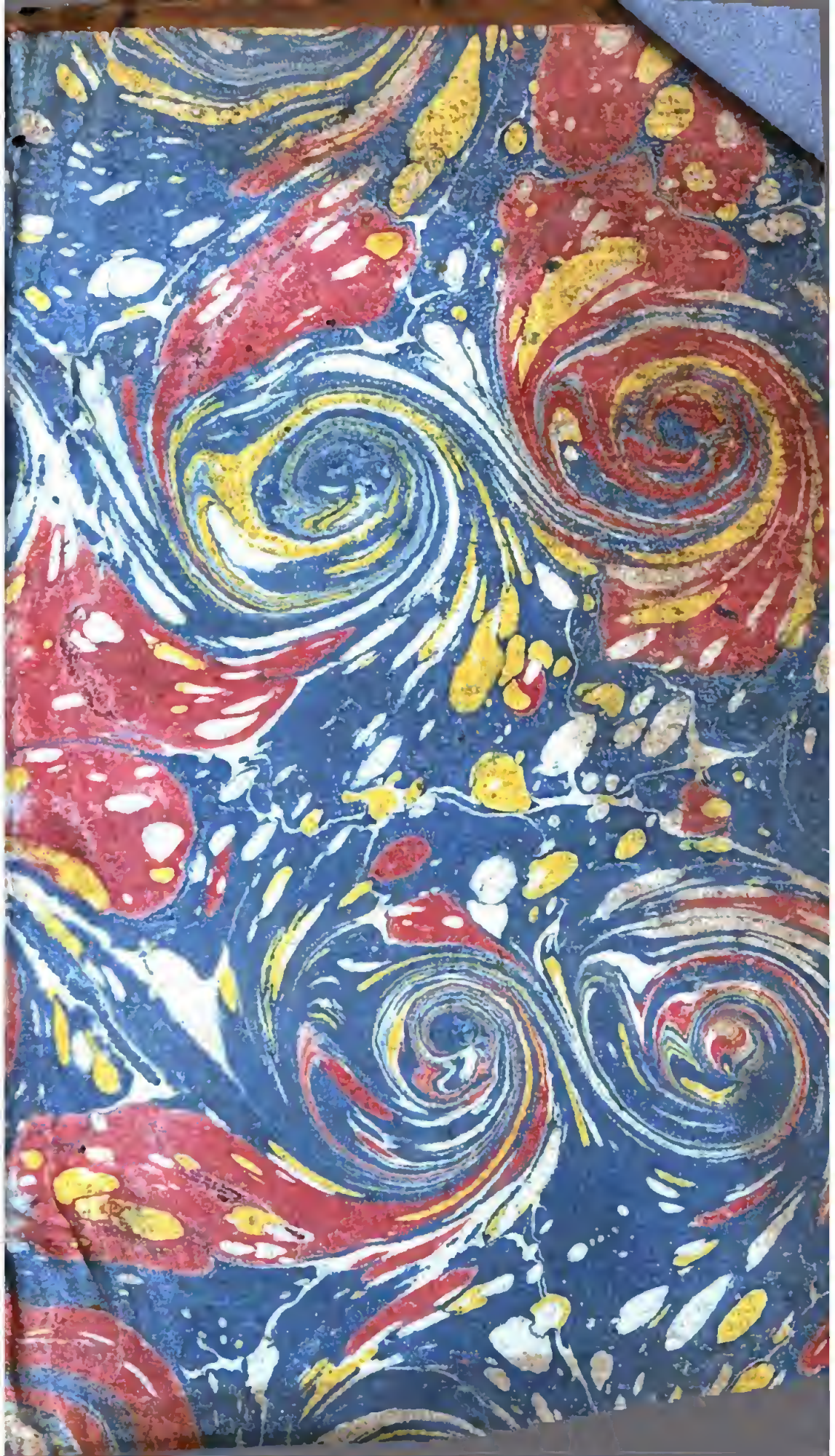
Chaque vol. ſe vend ſéparément rel. 12 l.

Sermons de Maſſillon, 15 vol. *in*-12. grand papier. 5 l.

Les *mêmes*, petit papier. 30.

Leçons de Logique, par le Profeſſeur Felice, 2 vol. *in*-8°. broch. 5 l.

Lettres ſur la découverte d'Herculane, 2 vol. *in*-8°. broch. 5 l.

La Collection des Auteurs Italiens de M. Prault en 36 vol. *in*-12. veau doré ſur tranche, 140 liv. au lieu de deux cens vingt liv. qu'elle ſe vendoit précédemment.

On vend ſéparément chaque ouvrage de cette collection, 6 l. le vol.